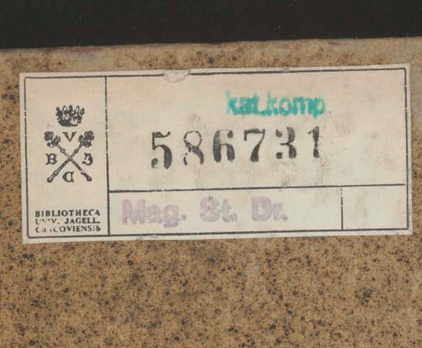
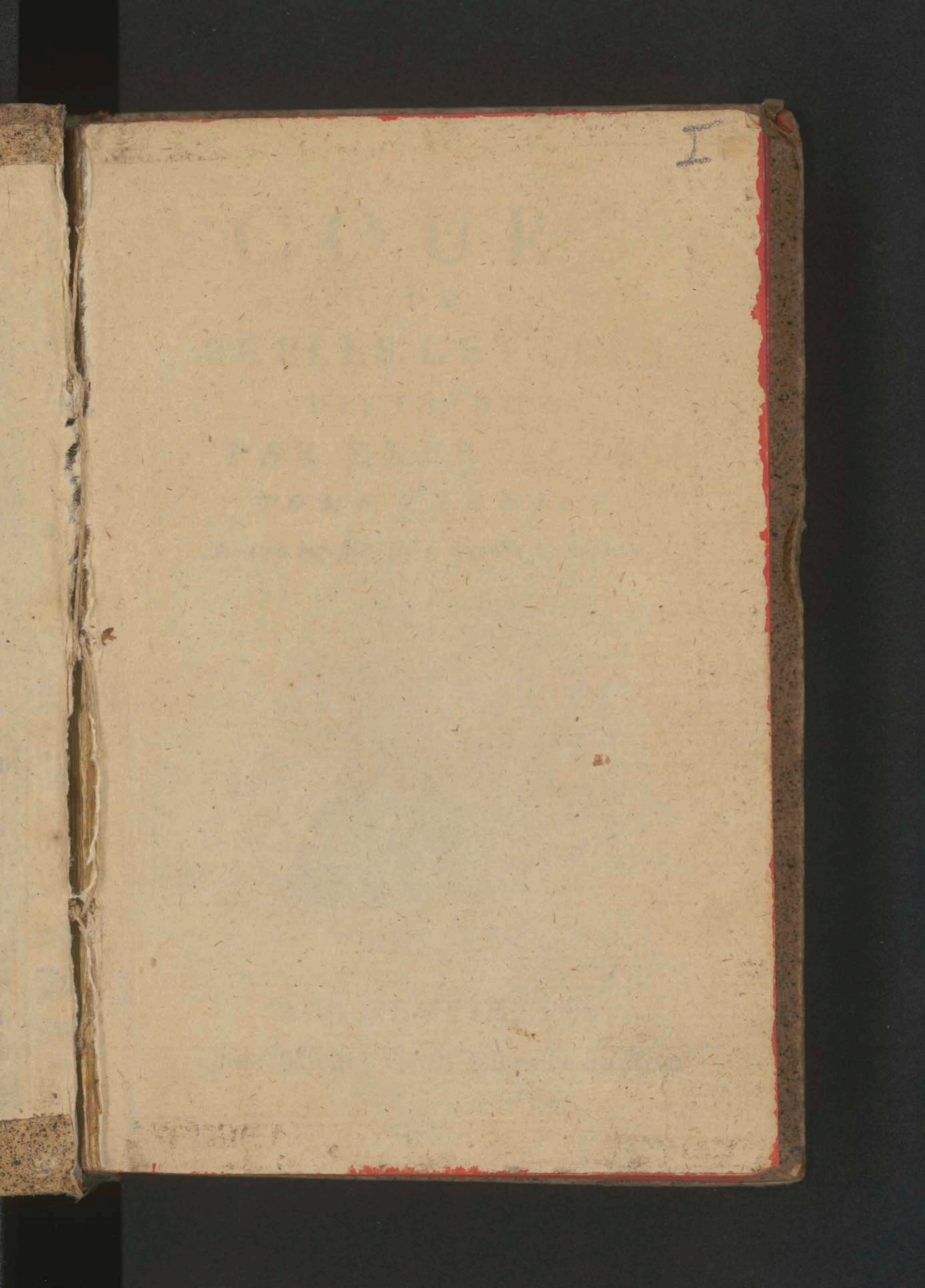


kat.komp.
586731
BIBLIOTHECA
UNIV. JAGELL.
CRACOVIENSIS
Mag. St. Dr.


V
B
J
C
586731
I
Mag. St. Dr.



COURS
DE
BELLES LETTRES
DISTRIBUÉ
PAR EXERCICES.

TOME PREMIER.

Non ab ingeſtis, ſed à digeſtis fit nutritio.



à VARSOVIE, 1772.
Chez Michel Gröll Libraire du Roy.

AVIS DU LIBRAIRE.

A l'exemple des Libraires qui choisissent les têtes d'Homere, d'Horace, de Milton, de Pope & d'autres grands hommes pour en orner les frontispices des Livres qu'ils donnent au jour; je me propose d'emploier au même usage l'avers de la médaille, par quelle Sa Majesté a daigné honorer le mérite du R. P. Narufzewicz. L'ouvrage present m'a paru d'autant plus propre pour commencer à éxecuter mon idée, que le livre & la vignette ont ensemble un rapport très marqué. Celle-ci présente les portraits de deux Beaux-Esprits, & celui-là enseigne les précieuses connoissances qui ont rendu ces hommes si célébres.

S. A. le Prince Adam Czartoryski Général de Podolie dont les soins pour

l'avancement de l'Ecole militaire dont le commandement Lui a été ſi ſagement confiè par le ROY PROTECTEUR DES ARTS, ſont au deſſus de nos louanges, a conſacré à l'uſage de cette même Ecole, qui ſera un monument perpetuel de la Sageſſe de notre Roy bien aimé, l'ouvrage que nous préſentons au Public. C'eſt par ſes Ordres qu'il a été réimprimé ſuivant l'Edition de Paris, avec quelques changemens que S. A. a trouvé à propos d'y faire.



PRÉFACE.

L On a travaillé pour mettre à la portée des Jeunes-gens les parties des Sciences, dont on a le plus de besoin dans la société. Nous avons des abrégés de toutes les Histoires ; nous en avons de Chronologie, de Géographie. On a donné des Leçons de Physique qu'on a reçues avec plaisir. Pourquoi ne s'est-on point encore avisé de suivre la même idée pour les belles Lettres, dont l'utilité est beaucoup plus éten-

due? Ce font elles qui font éclore le goût, qui le forment, qui le perfectionnent. Or le goût eſt ce qui fait la principale différence des hommes dans tous les états.

Le goût ne ſe borne point à une connoiſſance réfléchie de ce qu'on appelle les bons Auteurs, à une habitude aquiſe d'obſerver une penſée fine, un ſentiment délicat, un vers harmonieux, une période ſoigneuſement arrondie. Et s'il ſe bornoit à cela, ſeroit-ce un avantage aſſez conſidérable, pour mériter qu'on emploiât tout le tems de la jeuneſſe, tems ſi précieux, à l'étude des Lettres?

Ceux qui les ont connues à fond, en ont penſé bien autrement. Ils les ont regardées comme ce qu'il y a de plus intéreſſant & de plus exquis parmi les connoiſſances humaines; parce que les autres nous portent le plus ſouvent hors de nous, & nous fixent dans des idées ſpéculati-

ves, qui ſont moins intimement liées avec notre être, que celles qui nous viennent par l'étude des livres de goût.

En effet ne ſont-ce pas les Muſes qui reçoivent l'homme ſortant des mains de la nature, n'ayant preſque que les organes & la vie? Elles, qui le pétriſſent de nouveau, qui créent en lui une ſeconde ſorte d'humanité, plus douce, plus liante, plus ſociable que la première, & qui paroît ſeule en mériter le nom? Ne ſont-ce pas elles qui ouvrent à la Jeuneſſe cette école magnifique, où on entend la voix des Platons, des Cicérons, des Virgiles, des Corneilles, & des autres grands hommes qui renouvellent en quelque ſorte les ames où il y a quelque étincelle de ce feu qui les anima? Qui peut s'empécher, en reſpirant ce parfum d'urbanité répandu dans leurs écrits, de les aimer, de ſouhaiter d'avoir quelque reſſemblance avec eux, de regretter de n'avoir pas joui

de leurs entretiens & de leurs exemples vivans? Ce ſeul ſentiment eſt un germe qui jette une infinité de vertus dans la ſociété.

Je vous ai appris à bien faire & à bien dire, diſoit Phœnix à Achille ſon éléve. C'eſt à quoi ſe réduiſent toutes les leçons qu'on donne à la Jeuneſſe, auſſi-bien que tout ce qui a été écrit par les bons Auteurs, qui ne ſont vraiment tels, que pour avoir bien dit, des choſes qui étoient bonnes. Ils peignent les vertus & les vices, leurs principes & leurs ſuites avec des traits frappans: c'eſt la leçon de conduite. Mais en même tems, comme ils parlent avec pureté, netteté, dignité, ils communiquent au Lecteur du feu,. des graces, de l'aiſance, en un mot tout ce qui fait l'art de bien dire: *iidem vivendi præceptores & dicendi.*

D'ailleurs, ſi le bon goût en général eſt le goût du bon; ce doit être un ſentiment qui approuve

ce qui eſt dit ou fait comme il doit l'être, en ſon tems, en ſon lieu, avec le degré de perfection qu'il peut recevoir; & qui condamne, par conſéquent, ce qui eſt dit ou fait d'une manière contraire. Ainſi la conduite & les diſcours ſeront également l'objèt du goût; objèt dont il réglera également l'ordre, la décence, les proportions, la perfection. Il ſera au cœur, ce que le bon ſens eſt à l'eſprit: & ſi le bon ſens eſt le premier moyen naturel pour acquérir des connoiſſances; il ſera, lui, le premier mobile qui nous porte à la vertu. D'où il réſulte que toute l'éducation doit ſe réduire, comme elle ſe réduit réellement, à diriger & à étendre le bon ſens & le goût, en découvrant à l'un & à l'autre, par le moyen de l'étude, des vérités ou des biens, des rapports ou des régles, qu'ils ne connoiſſoient pas, ou qu'ils ne connoiſſoient pas aſſez: & en leur procurant, par l'exercice, la facilité de re-

connoître le vrai & l'approuver le bien.

Si c'eſt le goût qui remue le cœur, & que d'ailleurs ce ſoient les mouvemens du cœur qui décident le plus ſouvent (on pourroit dire toûjours) de la conduite des hommes; il eſt évident qu'il n'y a rien dans l'éducation de plus important que de réformer ou de perfectionner ce goût. C'eſt auſſi ce qu'on prétend faire, quand on exerce les enfans ſur des ouvrages parfaits, & pour la forme, & pour le fonds; afin que par l'habitude qu'on leur fait prendre d'y approuver le bon & le beau, il s'imprime dans leurs ames des principes d'ordre & de décence, dont les effêts ſe portent ſur toute leur conduite.

D'où viennent, par exemple, ces idées répandues, de bien public, d'intérêt de la ſociété, d'amour du genre humain, qu'on connoît à proportion qu'on s'éloigne plus de la barbarie? On

croît être né avec ces idées, parce qu'elles nous ſont venues inſenſiblement: Cependant on ne les trouve communément, & ſurtout à un certain degré, que dans ceux qui ont lû les bons Auteurs. Qu'eſt-ce qui produit dans le monde ces régles de décence qui enchaînent les hommes polis, autant que les Loix, qui arrêtent une infinité de petites injuſtices que l'autorité ne ſauroit punir, & qui cauſeroient ſouvent plus de troubles dans la ſociété que les crimes mêmes, parce qu'elles ſeroient plus fréquentes? D'où viennent ces délicateſſes, ces attentions qui ſont le ſel de l'amitié & de la générofité, ſi ce n'eſt des traces qu'ont laiſſé dans notre eſprit les modéles d'un genre noble, élevé, délicat, leſquels ont paſſé dans nos mœurs & donné la forme à notre conduite? Quand il y auroit encore d'autres cauſes, que nous ne prétendons nullement exclure, on ne peut nier au moins que ces grands e-

xemples n'y contribuent d'une façon ſingulière.

On ſait bien que les lettres ne produiſent pas toûjours ces effêts dans tous ceux qui les cultivent. Mais on ſait auſſi qu'il y a des ames diſgraciées dont le tour eſt naturellement ſi vicieux, que tous les remédes humains ne ſauroient en redreſſer la perverſité; & alors c'eſt moins aux lettres qu'il faut s'en prendre, qu'à la réſiſtance de la nature. Les lettres ne donnent point le fonds de la vertu, non plus que les ſciences ne donnent point le bon ſens. Elles le ſuppoſent, elles en developpent les principes de fécondité, elles y jettent une ſemence choiſie. C'eſt à la terre même à faire le reſte: & ſi elle eſt ſtérile, & qu'elle ne produiſe que des fleurs & point de fruits, que des connoiſſances dans l'eſprit, & point de vertus dans le cœur, elle n'a fait que la moindre partie de ce qu'on avoit droit d'attendre d'elle. Un homme

vraiment homme de lettres, n'eſt non plus celui qui a lû, analyſé de bons livres, qui les fait même, ſi vous voulez, que n'eſt vraiment Philoſophe, un ſcélérat qui poſſéde tous les Auteurs philoſophiques. Il n'en a que la moindre partie, qui eſt auſſi mépriſable ou même pernicieuſe dans la ſociété, quand elle eſt ſeule, qu'elle eſt agréable & utile, quand elle eſt réunie à l'autre, qui a rapport aux mœurs. Telle eſt l'étendue du goût dans ſes effêts. D'où il eſt aiſé de conclure combien il eſt important de l'avoir bon, ſûr, délicat. Revenons à notre objèt.

On exerce d'abord le goût ſur les Ouvrages d'eſprit. Comme cet exercice eſt difficile & dangereux dans les commencemens, ſi on n'eſt pas guidé; il a paru qu'un Ouvrage, où on entreroit dans l'examen de ce qu'on appelle dans les Auteurs, beautés de fonds, de conduite, de détail, feroit d'une grande utilité aux

Jeunes-gens; tant pour les mettre ſur les voies, que pour leur faire connoître leurs forces, & la manière de s'en ſervir avec ſuccès.

L'exécution de cette idée demande deux choſes. La première, qu'on donne des principes clairs ſur chaque genre de littérature. La ſeconde, que ces principes ſoient verifiés par des exemples analyſés dans toutes leurs parties. Ces deux points ſont d'autant moins faciles à exécuter, que dans le premier, il s'agit de joindre l'exactitude avec la préciſion & la clarté: on travaille pour la Jeuneſſe: & que dans le ſecond, ce ſera le goût qui jugera autant que l'eſprit. Or, on ſait combien il eſt dangereux de juger par le goût; parce que, ſi on appelle de la déciſion, comme il arrive très-ſouvent; tous les raiſonnemens ſont alors inutiles pour la maintenir. Peut-on prouver à qui que ce ſoit qu'il reſſent une impreſſion agré-

able ou désagréable, quand il ne la reſſent point en effêt?

On tâchera de ſe mettre partout à la portée des Jeunes-gens. Cependant comme il y en a qui ont plus de conception que d'autres, & que c'eſt ſur ceux-là qu'eſt fondée la plus belle eſpérance de la littérature & de la ſociété; on a mieux aimé qu'il y eût quelquefois du trop pour les médiocres eſprits, que de refuſer aux excellens génies une nouriture dont ils pourront profiter. Suppoſé d'ailleurs que, dans les principes que nous ſerons obligés d'établir, il y ait quelque choſe à quoi l'âge tendre ne puiſſe atteindre, & que les exemples ne puiſſent éclaircir aſſez pour eux quand ils commenceront, il faudra les y ramener à pluſieurs repriſes. Ils ne ſont nullement étonnés, à leur âge, de rencontrer des difficultés: & le plaiſir qu'ils auront eu à en vaincre quelques-unes, leur donnera du courage pour ſurmonter les autres.

Ce cours embraſſera les belles lettres Françoiſes, les Latines & les Gréques : & parce que nous avons moins beſoin de grec que de latin, de latin que de françois, & que notre vûe unique eſt l'utilité; les lettres Françoiſes y tiendront le principal rang. Elles le méritent, au moins par rapport à nous, qui ſommes François, qui avons à vivre avec des François, pour qui les ouvrages François ſont ce qu'eſt la monnoye courante du Prince, c'eſt-à-dire, d'une néceſſité indiſpenſable, ſoit pour le néceſſaire, ſoit pour l'agrément de la vie. D'ailleurs ceux qui voudront connoître à fond les Auteurs grecs & latins doivent aller aux ſources mêmes, & profiter des leçons vivantes de tant d'habiles Maîtres qui ſe trouvent dans les différentes Univerſités du Royaume, & ſur-tout dans celle de Paris, qui a été dès ſa naiſſance l'Ecole des Savans & du bon goût, & la Mere d'une infinité de grands hommes. Ce

ſera

ſera aſſez pour nous que les principes que nous donnerons, puiſſent ſervir de fondement à ceux qui voudront porter leurs vûes plus loin, & étudier les lettres pour elles-mêmes.

Notre but n'eſt pas plus de faire des ſavans ou des érudits, que celui des Auteurs des abrégés hiſtoriques n'a été de faire des hommes profonds. Cependant notre matière nous donne ſur eux un très-grand avantage, qui conſiſte en ce que, le goût ſe trouvant par excellence dans les Ouvrages les plus ſimples & les plus aiſés, on peut l'acquerir dans ſa plus grande perfection, ſans avoir lû beaucoup, ni fait de grands efforts. C'eſt du choix des Ouvrages & de la manière de les lire, non de l'épaiſſeur ou du nombre des volumes, que dépend tout le ſuccès.

Nous nous exercerons d'abord ſur l'Apologue, ſur l'Eglogue & ſur les autres eſpéces de petits Poëmes: & ſi on n'eſt pas mécon-

tent de ce premier eſſay, nous ferons la même choſe ſur les genres Comique & Tragique, ſur l'Epopée, ſur l'Oraiſon, ſur l'Hiſtoire, ſur le genre Epiſtolaire, &c. en montrant toûjours les Grecs, les Latins & les François en comparaiſon.

Quand les piéces gréques ou latines ne ſeront pas trop longues, on les donnera traduites, le texte à côté, & au bas du texte on mettra les notes particulières qu'il y aura ſur les tours & les expreſſions gréques ou latines. Celles qui ſeront faites ſur les choſes mêmes ſeront miſes la ſuite de la traduction françoiſe, dans le corps même de l'Ouvrage: de manière que la Jeuneſſe de l'un & de l'autre ſexe pourra commodément ſe mettre au fait des meilleurs Ouvrages tant anciens que modernes. Le bon goût ne ſauroit être trop répandu. Toute perſonne deſtinée à vivre parmi les honnêtes gens rougiroit-elle de ſavoir, je ne

dis pas le Latin, *comedunt colliphia paucæ*, mais les beautés d'un Corneille, d'un Fléchier, &c? Les principes de goût, de bon ſens, de délicateſſe que les Ecoliers prennent dans ces Ouvrages, ne pourroient que faire un très-granz bien dans la ſociété, s'ils ſe trouvoient dans les Jeunes perſonnes de l'autre ſexe. Si l'éducation, comme l'a dit Ariſtippe, conſiſte à apprendre aux Enfans ce qu'ils auront beſoin de ſavoir quand ils ſeront hommes; pourquoi faire marcher par des routes ſi différentes ceux qui doivent arriver au même but? Nous ne parlons que de ce qui a rapport au goût.

Quand les morceaux des Anciens ſeront trop longs, par exemple, quand il s'agira de piéces de Théâtre, d'Epopées, d'Oraiſons, on ſe contentera d'en donner une analyſe nourrie des plus beaux traits de l'Ouvrage même. On y fera même entrer quelques endroits remarquables,

ſoit par leur éclat, ſoit par leur ſimplicité, en y joignant des réfléxions, pour aider le goût à ſentir & à juger. Et afin qu'on ait à-peu-près ce qu'on peut déſirer ſur chaque genre; on en donnera l'hiſtoire abrégée, dans laquelle ſe trouvera ordinairement renfermée la vie de chaque Auteur célébre, avec le caractère de ſes Ouvrages. On y jettera auſſi des notes très-courtes de Mythologie, de Géographie, &c. & on indiquera, en paſſant, les Ouvrages où on pourra trouver plus de lumières ſur ces articles.

On ſent bien que pour exécuter un plan tel que celui-ci, avec quelque ſuccès, il ne s'agit point de donner beaucoup de choſes nouvelles. Il ſuffit d'en donner de bonnes. Comme tous les Auteurs, en écrivant, s'ils ont eu des vûes ſages, ont dû ſe propoſer l'utilité publique; ce ſera rentrer dans leurs vûes, que de leur emprunter tout ce

qu'ils paroîtront avoir dit de plus utile ſur le genre que nous traiterons. Je ſerai d'autant plus content de mon Ouvrage, qu'il y aura moins de choſes de moi. Quand je ſerai obligé de remplir quelque vuide, car il y en aura quelquefois à remplir, je conſulterai avec tant de ſoin, & je ſuivrai les conſeils avec tant de docilité, que mon Ouvrage ſera réellement celui des bons Auteurs morts ou vivans, plûtôt que le mien. Je ne me reſerve que l'honneur d'avoir écrit: & ſi je le fais avec netteté & ſimplicité, je croirai avoir rempli mon objèt.

J'ai déliberé ſur la forme que je donnerois à cet Ouvrage, ſi je le mettrois par demandes & par réponſes, ou en forme de diſſertation. Il y avoit de bonnes raiſons pour l'une & pour l'autre manière. J'ai pris un milieu, qui, je crois, réunit les avantages de toutes deux; c'eſt de mettre la table en forme de

demandes, & de divifer tout l'Ouvrage non-feulement par Chapitres, mais par des *a-linea* chiffrés, répondans aux demandes. De forte qu'avec la feule table, un Maître pourra commodément exercer fon éléve, ou le Jeune homme s'exercer lui-même.

Quant à la manière de faire ufage de ces Exercices, il femble que pour cultiver en même tems la mémoire, la langue, & le jugement; il faudroit apprendre par cœur tout ce qui eft principe ou définition, auffi-bien que tous les morceaux en vers François: traduire les piéces Gréques & les Latines: la traduction apprend néceffairement deux langues: & enfin rendre compte par jugement des réfléxions qu'on trouvera faites fur les différens Ouvrages que nous aurons examinés. Après que les Jeunes-gens fe feront exercés de cette manière dans un genre, il fera bon de les engager à faire

d'eux-mêmes, l'examen de quelques autres piéces dans le même genre. Ils pourront le faire d'abord par écrit: parce qu'en écrivant, on a plus de tems pour penser, & pour trouver les mots & les arranger. Ensuite ils se feront sur le champ & de vive voix, afin qu'ils prennent peu-à-peu une juste confiance, & qu'ils s'accoûtument à rendre compte de leur pensée, clairement & avec précision.

On trouvera à la fin du second Volume plusieurs Dissertations en forme de lettres *sur la Phrase Françoise, comparée avec la Phrase Latine: sur la maniere de traduire les Ecrivains en prose & en vers: sur la Poesie du vers*, &c. Ces Lettres auroient pû être placées tout au commencement, en forme de préliminaire. Mais, comme elles supposent déja une certaine connoissance de la Littérature, nous avons cru qu'il seroit mieux de les renvoyer à la suite de quelqu'un de nos Exercices; d'au-

tant plus qu'il a été néceſſaire de donner d'autres préliminaires plus généraux, & qui feront plus à la portée de ceux que nous avons principalement en vûe dans cet Ouvrage.





NOTIONS PRÉLIMINAIRES.

IL y a deux extrémités à éviter dans l'Education: l'une de vouloir faire penser trop les Enfans: l'autre de ne pas les faire penser assez.

Il y en a qui prétendent qu'il faut leur donner sur-tout des maximes, des sentences, des principes, parce que cela forme les mœurs. Mais les Jeunes-Gens ont peu de goût pour cette nourriture, qui est trop forte pour eux, & qui semble être réservée à l'âge mûr, comme un fruit de l'expérience & de la raison.

D'autres croyent que, les Enfans aimant le mouvement, l'action, il ne faut leur donner que ce qui peut les remuer; & ne les instruire que par des exemples & par des faits. Les premiers considerent les Jeunes-Gens par rapport à ce qu'ils doivent être un jour: les seconds les considérent comme ils sont seulement. Il faudroit, ce semble, les considérer en même tems, & comme

ils ſont, & par rapport à ce qu'ils deviendront un jour: & prendre ainſi un certain milieu, qui ſeroit de commencer l'Education de la premiere enfance par des choſes purement ſenſibles, & de leur jetter de proche en proche quelques ſemences d'idées, pour former en eux la raiſon & le jugement peu-à-peu, & les amener, par un progrès inſenſible, à ce goût ſolide, auquel il ſuffit de voir le vrai en lui-même, ſans le ſecours, ni les embeliſſemens de l'imagination.

On a parlé autrefois de faire une eſpéce de *Logique des enfans*, où on leur auroit donné ſans doute des principes aſſez clairs pour leur âge, & aſſez exacts pour ſervir de baſe aux plus hautes connoiſſances. En attendant qu'on exécute ce projèt avec plus d'étendue, nous en donnerons ici une légère eſquiſſe, qui eſt un préliminaire eſſentiel à tout ce que nous ferons obligés de dire dans la ſuite. On ne peut ſe diſpenſer, en parlant des Arts, d'employer les termes conſacrés: & le ſeul bon ſens exige qu'on en explique la ſignification & la valeur. Les ſimples artiſans nous en donnent l'exemple. La première leçon qu'ils donnent à leurs éléves, eſt de leur montrer les inſtrumens dont ils doivent ſe ſervir, de leur en dire l'uſage, & la manière de les employer. Ces notions

précédent néceſſairement le travail de l'ouvrier.

Quand il s'agit de former le goût des Jeunes-Gens, on leur parle à chaque inſtant de penſées, d'expreſſions, de tours, de ſentimens, fins, délicats, nobles, &c. S'ils ignorent le ſens de ces mots, ils n'entendent rien aux explications des meilleurs maîtres. Eſſayons de les y préparer par les notions dont ils ont beſoin.

§. I.

Nous commencerons par expliquer ce qui regarde la Penſée & l'Expreſſion: & comme elles ont le même objèt & les mêmes régles, nous les ferons toûjours marcher à côté l'une de l'autre. La Penſée eſt, pour ainſi dire, l'expreſſion intérieure, que l'ame voit: & l'Expreſſion, eſt la penſée extérieure que l'oreille entend.

1. (*a*) La penſée en général, eſt la repréſentation de quelque choſe dans l'eſprit: comme quand je me repréſente en moi-même *le ſoleil.*

2. L'expreſſion en général, eſt la repréſentation de la penſée. Je penſe *au ſoleil*, & je dis, *le ſoleil:* voilà ma penſée exprimée.

(*a*) On pourra faire paſſer aux Jeunes-Gens tous les *alinea* qui ne feront pas précédés d'un chiffre.

3. Il faut obſerver que la penſée peut s'exprimer de trois manières: par *le ton de la voix*, comme quand on gémit: par *le geſte*, comme quand on fait ſigne à quelqu'un d'avancer, de ſe retirer: par *la parole*, quand on prononce des mots. Nous ne parlons ici que de cette dernière eſpéce d'expreſſion.

4. Il y a en général trois ſortes de penſées.

5. La première eſt une ſimple repréſentation de quelque choſe dans l'eſprit: comme quand je me repréſente le *ſoleil*, ou la *chaleur*.

6. La ſeconde eſt une repréſentation d'une choſe, en diſant en même tems qu'elle eſt telle ou telle choſe, de telle ou de telle manière: comme quand je me dis en moi-même, *le ſoleil eſt chaud*.

7. La troiſième eſt celle qui nous apprend qu'une choſe eſt ou n'eſt pas, par la liaiſon qu'elle a avec une autre choſe: comme quand je dis en moi-même, *le ſoleil chaud; car il brule*.

8. La première eſpéce de penſée eſt ce qu'on appelle, Concevoir; la ſeconde, Juger; la troiſième, Raiſonner.

9. Quand on conſidére les penſées dans l'eſprit ſeulement, la première ſe nomme *idée*, la ſeconde *jugement*, la troiſième *raiſonnement:* & quand elles ſont exprimées par des mots, la première s'appelle *terme*, la ſeconde *pro-*

poſition, la troiſième *argument*. *Chaud*, *ſoleil*, voilà deux idées exprimées, ſans dire que l'une convient ou ne convient pas à l'autre. *Le ſoleil eſt chaud;* voilà un jugement exprimé par une propoſition. La différence qu'il y a entre cette ſeconde penſée & la première, eſt que celle-ci dit que l'idée de *chaleur* appartient au *ſoleil:* ainſi c'eſt le mot *eſt* qui fait le jugement ou la propoſition. De même: *le ſoleil eſt chaud, car il brule:* voilà un raiſonnement exprimé, ou, ce qui eſt la même choſe, un argument. Je dis: *le ſoleil eſt chaud;* on me demande, pourquoi? Il faut le prouver: prouver, c'eſt donner une raiſon; & la raiſon que je donne eſt, *qu'il brule*.

On voit par ce que nous venons de dire, que le raiſonnement ſuppoſe les jugemens; le jugement les idées, ou, ce qui eſt la même choſe, que les argumens ſont compoſés de propoſitions, & les propoſitions compoſées de termes. Reprenons cette diviſion.

10. Une idée eſt donc la repréſentation nue de quelque choſe dans l'eſprit, ſans dire qu'elle eſt telle, ou telle; c'eſt un ſimple miroir. Cette choſe peut être ſimple ou compoſée.

11. Elle eſt ſimple (*a*) quand elle eſt

(*a*) Cette ſimplicité n'eſt que morale; & ſeulement par oppoſition à l'idée plus compoſée.

ſeule, comme un *arbre*, une *maiſon*, un *cheval;* & alors l'idée qui la repréſente, s'appelle idée ſimple.

12. Si elle n'eſt pas ſeule, l'idée qui la repréſente eſt alors composée: un arbre *fleuri*, une *grande* maiſon, un *beau* cheval; ou ſi on veut les compoſer encore davantage, un arbre *orné de fleurs, chargé de fruits:* une maiſon *ſuperbe & richement meublé:* un cheval *plein de feu & de vigueur.*

13. On dit qu'une idée eſt vraie, quand elle repréſente la choſe comme elle eſt: on dit qu'elle eſt fauſſe, quand elle repréſente la choſe autrement qu'elle n'eſt. Que je me repréſente le ſoleil comme un corps chaud & lumineux qui paroît traverſer le ciel pour éclairer la terre, l'idée eſt vraie. Si je me le repréſente comme un corps quarré, obſcur, immobile aux yeux, mon idée eſt fauſſe.

14. Le terme eſt vrai, quand il repréſente aux autres l'idée que nous avons, & comme nous l'avons. Il eſt faux quand il ne la repréſente point, ou qu'il la repréſente autrement.

La vérité & la fauſſeté des termes dépend de la ſignification que l'uſage y a attachée. Quand nous nous ſervons d'un terme dans le ſens qu'il a par l'uſage, & que ce ſens repréſente l'idée que nous avons, le terme eſt vrai dans ſa ſignification, autrement il ne l'eſt pas.

Je puis appeller une étoile, *ſoleil*, ce mot me repréſentera mon idée; mais ne la repréſentant point aux autres, qui ont attaché une autre idée à ce mot que celle du mot, *étoile*, le terme ſera vrai pour moi & faux pour eux: & comme c'eſt pour les autres & non pour ſoi, qu'on ſe ſert de termes; les termes doivent être cenſés vrais ou faux, par rapport aux autres ſeulement, & nullement par rapport à nous.

15. L'idée eſt juſte, quand elle n'a ni plus ni moins d'étendue que l'objèt qu'on veut ſe repréſenter. L'expreſſion l'eſt, quand elle n'a ni plus moins d'étendue que l'idée: ſi elle en a plus, elle eſt lâche: ſi elle en a moins, la penſée eſt à l'étroit & comme étranglée.

16. L'idée eſt claire, quand elle repréſente l'objèt ſans nuage & ſans obſcurité Les termes, ou les expreſſions le ſont, quand elles repréſentent l'idée ſans équivoque & ſans embarras.

Telles ſont les qualités que l'eſprit demande dans les idées & dans les termes. Il y en a d'autres que le goût deſire, qu'il exige même quelquefois: c'eſt qu'elles ſoient vives, fortes, harbies, riches, & toûjours proportionnées au ſujet auquel on les applique.

17. L'idée vive eſt celle qui repréſente clairement & en peu de traits.

18. L'idée forte, qui peint avec des traits foncés & frappans.

19. L'idée hardie, dont les couleurs & les traits sont extraordinaires & peu usités.

20. L'idée riche qui présente beaucoup de choses.

21. Les expressions vives, fortes, hardies, riches, sont celles, qui représentent exactement les idées vives, fortes, hardies, riches. Voici des exemples. Quand on dit à Medée, que vous reste-t-il contre tant d'ennemis? elle répond, *Moi:* c'est l'expression d'une idée vive. Le sage maîtrise ses passions: maîtrise est une expression forte: qu'on met à la place degouverne.

Racine dans sa Tragedie de Phedre fait dire a Teramene en parlant du monstrequi effraye les chevaux d'Hyppolite.

Le flot qui l'apporta recule épouvanté.

Recule épouvanté est hardi.

Tout s'embellit par l'amour
Et le charme s'étend sur toute la nature.

L'expression est riche parceque *s'étend* presente en même tems & l'idée de la puissance de l'amour & le bonheur, dont tous les étres jouissent en aimant

22. Les idées sont proportionnées, quand elles sont, selon que l'exige le sujet qu'on traite, nobles, grandes, grandes, gracieuses, fines &c.

23.

23. Une idée noble, grande, ſublime eſt la repréſentation d'un objet noble, grand, ſublime &c.

24. L'expreſſion noble, grande, ſublime, eſt la repréſentation d'une penſée noble, grande ſublime: *La terre étoit leur épouſe, maintenant elle eſt leur veuve*. Cette idée eſt ſublime, un poëte arabe l'a employé pour exprimer la bienfaiſance des Barmecides, famille puiſſante en Arabie que le Califе Haroun-Al Raſchid fit perir.

Il faut obſerver que grand, noble, majeſtueux, ſublime, ne ſignifient pas la même choſe p. e. *un coeur pur eſt un temple, où la divinité ſe plaît à habiter*, l'idée eſt noble. *La terre ſe tait devant le Seigneur*, l'idée eſt majeſtueuſe. *Les regards de Dieu embraſſent la nature*, l'idée eſt grande.

25. L'idée gracieuſe repreſente un objet gracieux: *l'herbe tendre, une roſe nouvellement écloſe*.

26. L'idée fine eſt celle qui ne repréſente l'objet qu'en partie, pour faire déviner le reſte: comme dans cette epigramme de M. de Maucroix.

Ami, je vois beaucoup de bien
Dans le parti qu'on me propoſe,
Mais toutefois ne preſſons rien:
Prendre femme eſt étrange choſe.

On doit y penſer mûrement :
Gens ſages, en qui je me fie,
M'ont dit que c'eſt fait prudemment,
Que d'y penſer toute ſa vie.

Ou celle qui repréſente un objèt par un autre objèt qui le couvre à demi, ou qui l'enveloppe d'une gaze plus ou moins ſerrée; comme quand on préſente à notre eſptit *un livre qui eſt chez l'épicier*.

27. L'expreſſion fine eſt 1°. celle qui repréſente les deux eſpéces de penſées fines que nous venons de définir. 2°. Celle qui ne repréſente qu'une partie de la penſée même, quoiqu'elle ſoit toute entiere dans l'eſprit.

Si je la haïſſois, je ne la fuirois pas.

Hippolyte ſçait bien qu'il aime Aricie, mais il ne le dit qu'à demi.

28. Il nous reſte encore à dire ce que c'eſt qu'une idée poëtique. C'eſt celle qui n'eſt d'uſage que dans la poëſie, parce qu'elle auroit trop d'éclat, trop d'appareil en proſe.

. . Le naiſſant émail d'une jeune prairie.

Toutes les qualités que le goût demande dans les Idées, il les demande auſſi dans les Jugemens & dans les Raiſonnemens : ainſi nous ne ferons plus mention que de celles qu'il exige ſpé-

cialement dans ces deux dernieres eſpéces de penſées.

29. La ſeconde eſpéce de penſée eſt le Jugement. C'eſt la repréſentation d'une choſe, en diſant en meme tems qu'elle eſt telle ou telle: comme quand, en penſant au ſoleil, on ſe dit en ſoi-même, *le ſoleil eſt chaud*. Si on fait ſortir cette penſée en diſant, *le ſoleil eſt chaud*, c'eſt le jugement exprimé, qu'on appelle Propoſition.

30. Le Jugement, ou, ce qui eſt la même choſe, la Propoſition contient trois parties: l'une, à laquelle on en joint une autre, *le ſoleil*: l'autre, qui eſt jointe, *chaud*: la troiſiéme, qui fait la jonction, *eſt*. La premiére partie s'appelle *ſujet*, la ſeconde *attribut*, & la troiſiéme *liaiſon*.

31. La Propoſition eſt quelquefois renfermée dans un ſeul mot: *aimez*; c'eſt-à dire, *vous-ſoyez aimant*. Quelquefois elle a deux mots: *je lis*; c'eſt-à-dire, *je-ſuis-liſant*. Souvent elle a ſes trois mots: *je-lis-Moliere*: Toutes ces eſpéces de propoſitions ſont ſimples.

32. Il y en a de compliquées: c'eſt-à-dire, qui en renferment pluſieurs dans une ſeule: *La crainte de ceux qui parlent en public eſt raiſonnable*. Il y a deux propoſitions dans cette phraſe: l'une qui eſt la principale, *la crainte eſt raiſonnable*: l'autre incidente, *ceux qui*

parlent en public. La propoſition incidente eſt donc celle qui tient au ſujèt, ou à l'attribut de la propoſition principale. Et la propoſition principale, eſt celle qui contient l'objèt qu'on ſe propoſe principalement. Si on vouloit ajoûter une phraſe incidente à l'attribut de la phraſe que nous venons de citer, on pourroit dire: *La crainte de ceux qui parlent en public eſt l'effet d'une raiſon qui eſt éclairée.* C'eſt de ces ſortes de propoſitions compliquées que tous les ouvrages ſont remplis.

33. Ces différentes eſpéces de propoſitions ſont vraies ou fauſſes: vraies, quand elles joignent au ſujèt un attribut qui lui convient, *le ſoleil eſt chaud:* fauſſes, quand l'attribut ne convient pas, *le ſoleil eſt froid.*

Lorſqu'on parle de penſées dans les Ouvrages de littérature, c'eſt de cette ſeconde eſpéce qu'il s'agit le plus ſouvent, parce qu'elles repréſentent un ſens complet. Elles ſont nobles, grandes, ſublimes, majeſtueuſes, gracieuſes, &c. de même que les idées, par l'objèt qu'elles repréſentent. Elles ſont vives, fortes, hardies, riches, élégantes, par la maniére dont elles le repréſentent.

De même les expreſſions ſont nobles, grandes, &c. par la qualité même de la penſée qu'elles expriment; elles ſont vives, fortes, &c. par la maniére dont elles l'expriment.

Nous n'avons point parlé de la propoſition négative: c'eſt celle où il y a une négation, *le ſoleil n'eſt pas chaud.* Celle où il n'y a point de négation, ſe nomme affirmative.

34. Le Raiſonnement eſt la troiſiéme eſpéce de penſée. C'eſt celle qui nous apprend qu'une choſe eſt ou n'eſt pas, par la liaiſon qu'elle a, ou qu'elle n'a pas, avec une autre choſe:

La vertu nous rend heureux;

Donc il faut aimer la vertu.

Voilà un Raiſonnement, qui nous apprend qu'il faut aimer la vertu, parce que cet amour eſt lié avec notre bonheur. Ce Raiſonnement a deux propoſitions, dont l'une, qui eſt la premiére, eſt la preuve de l'autre. Vous dites qu'il *faut aimer la vertu*, je vous demande pourquoi: *parce qu*'elle nous rend heureux.

35. Un argument a quelquefois trois propoſitions:

Il faut aimer ce qui nous rend heureux,

Or la vertu nous rend heureux,

Donc il faut aimer la vertu.

Cet argument eſt ce qu'on appelle un Syllogiſme en régle. La premiére de ces trois propoſitions s'appelle *majeure,*

la ſecoude *mineure*, la troiſiéme *conclusion.*

36. Quelquefois l'argument n'a que deux propoſitions; parce qu'on en ſous-tend une, qui eſt aiſée à ſuppléer.

La vertu nous rend heureux:

Donc il faut aimer la vertu.

Cet argument s'appelle Enthymême. Sa premiére propoſition ſe nomme *antécédent*, & la ſeconde *conſéquent.*

37. Quelquefois on raiſonne par des exemples:

On doit aimer la prudence;

Donc on doit aimer auſſi la juſtice.

Celui-ci s'appelle Induction.

38. En Philoſophie on arrange les argumens autrement que dans les Ouvrages de goût. Dans ceux-ci, on place d'abord la propoſition à prouver, & la raiſon qui la prouve, ne marche qu'après.

Il faut aimer la vertu:

Car elle nous rend heureux.

Au lieu qu'en Logique, on eût dit comme ci-deſſus:

La vertu nous rend heureux,

Donc il faut aimer la vertu.

39. En ſecond lieu, le goût étend les argumens; & de trois propoſitions, il

en fait cinq, en ajoutant à chacune des deux premiéres leur preuve, quand elles en ont besoin.

Il faut aimer ce qui nous rend plus parfaits:
Or les belles Lettres nous rendent plus parfaits:
Donc il faut aimer les belles Lettres.

Voilà un argument philosophique: nous allons le rendre oratoire:

Il faut aimer ce qui peut nous rendre plus parfaits:

„ C'est une vérité qui est gravée en nous-
„ mêmes, & dont le bon sens & l'amour
„ propre nous fournissent des preuves
„ que nous ne saurions désavouer. „

Or les belles Lettres peuvent nous rendre plus parfaits:

„ Qui peut en douter? Elles enrichis-
„ sent l'esprit, forment les sentimens,
„ adoucissent les mœurs:

Donc il faut aimer les belles Lettres.

Voilà le syllogisme oratoire. Mais comme le goût ne peut souffrir cet arrangement si compassé & si sensible, il faut le renverser & le déguiser.

Peut-on ne pas aimer les belles Lettres? Ce sont elles qui enrichissent l'esprit, qui forment les sentimens, qui adoucissent les

mœurs : elles, en un mot, qui perfectionnent & qui polissent l'humanité. L'amour propre & le bon sens suffisent pour les rendre cheres, & nous engager à les cultiver.

L'argument philosophique est comparé à la main fermée, l'argument oratoire à la main ouverte.

On n'employe le raisonnement que pour trouver soi même, ou pour montrer aux autres une vérité qui ne se découvre pas, ou qui ne se découvre pas assez. Dans les autres cas, on se contente de la proposition, qui régne presque seule, dans les poëmes, dans les récits, & dans tous les discours où il s'agit plus d'exposer que de prouver.

§. II.

On connoît les pensées & leurs espéces, c'est-à-dire, les idées, les jugemens, les raisonnemens ; & leurs expressions qui sont, les termes, les propositions, les argumens. Ce sont comme les matériaux qui sont mis en œuvre par les Ecrivains. Mais pour bâtir, ce n'est point assez de connoître les matériaux, il faut les trouver dans le Sujet qu'on veut traiter, les arranger, les orner comme il convient.

40. La premiere opération se nomme *Invention*, la seconde *Disposition*, la troisiéme *Elocution*. On demande à un

Architecte une Fontaine, à un Orateur un Eloge de Louis XV. à un Fabuliste une Fable sur le Chat & la Souris. Voilà les sujets donnés: comment s'y prendre pour les traiter?

41. Prenons le sujet du Chat & de la Souris, qui est aisé & simple. On voit du premier coup d'œil les rôles que doivent faire les Acteurs: l'un est fait pour prendre, l'autre a coûtume d'être pris. Supposons que la Souris soit jeune & le Chat vieux: on passe ces deux circonstances, parce qu'elles ne changent point le sujet: cependant ce sont elles qui vont produire l'action. Si la Souris est jeune, elle est sans expérience; si le Chat est vieux, il n'est pas sot. Nous voilà tout à côté de ce que nous cherchons: voilà des Acteurs & des caracteres: mais où est l'action? La voici: *Une jeune Souris attrapée par un vieux Chat, voulut le fléchir: mais le Chat se moqua de ses prieres, & la dévora.*

42. Voilà le fonds de la fable, ce qu'on appelle les choses: c'est la prémiére & la principale opération du génie, celle qu'on appelle création. Il y en a une autre qui la suit, & qui appartient encore au génie; c'est le développement de ces parties principales. *La Souris voulut fléchir*, par conséquent elle fit un petit discours: *Le vieux Chat s'en moqua*,

par conſéquent il lui fit une réponſe. Mais où prendre ce diſcours & cette réponſe? Dans la maxime d'Horace: *Dicat debentia dici,* faites parler la Souris ſelon ſon âge, ſa taille, &c. & le Chat de même. Voilà l'office du génie, qui eſt rempli. Il a fourni toutes les piéces de l'édifice: voilà ce qu'on nomme invention. Venons à la Diſpoſition.

43. Cette partie tient preſque à l'invention; parce que le génie, lorſqu'il enfante, eſt mené par la nature même, d'une choſe à celle qui doit la ſuivre. La Souris doit être priſe d'abord, enſuite prier, le Chat répondre, & enfin la Souris être croquée.

44. Vient enſuite l'Elocution, qui revêt d'expreſſions les penſées dont la fable eſt compoſée: c'eſt à dire, qui fait ſortir de l'eſprit les penſées, en les attachant à des ſignes ſenſibles, qui ſont les mots, pour les porter dans les oreilles de ceux à qui on veut en rendre compte. Définiſſons maintenant ces trois parties.

45. L'Invention conſiſte à trouver ce qui eſt, ou qui peut être dans un ſujet, ſoit réel, ſoit poſſible. Il eſt réel, quand il exiſte par lui même, comme *Paris*, la *Seine*, le *Louvre*. Il eſt poſſible, quand il n'exiſte que par l'imagination, comme *Pégaſe*, *les Champs-Eliſées* des Payens, *un fleuve de lait*. On peut diſtin-

guer deux fonctions dans l'Invention: la premiére eſt celle qui trouve les principales parties, qu'on appelle *les choſes*: la ſeconde, qui développe ces parties principales & en fait éclore les penſées; mais celle-ci ſe confond ordinairement avec l'Elocution.

46. La Diſpoſition conſiſte à arranger toutes les parties inventées ſelon la nature & l'intérêt du ſujet qu'on traite. Tout ouvrage doit avoir une tête, un corps, des pieds. Il y aura donc ordinairement un exorde, grand, ou petit. Enſuite viendront les récits, ou les preuves, ou l'un & l'autre: & enfin une concluſion, quelle qu'elle ſoit, qui avertiſſe, au moins, que tout eſt dit.

47. Un Exorde eſt la partie d'un diſcours qui ſert à préparer les auditeurs à entendre le reſte. Un Récit eſt quand on rend compte de quelque choſe qui eſt arrivé Une Preuve eſt un raiſonnement qui établit la vérité d'une propoſition. On entend aſſez ce que c'eſt que Concluſion: les choſes claires s'obſcurciſſent quand on veut les expliquer. Concluſion, épilogue, peroraiſon, c'eſt la même choſe.

48. L'Elocution conſiſte à exprimer les penſées, par les termes & par les tours qui leur conviennent.

49. Les termes ſont de deux ſortes; les uns propres, les autres figurés.

50. Les termes propres ſont ceux qu'on employe dans leur ſignification naturelle & ordinaire, comme quand j'appelle *plante* une plante, *lion* un lion.

51. Les termes figurés ſont ceux qu'on employe dans une ſignification qu'on leur prête à cauſe de quelque reſſemblance des objèts: comme quand j'appelle *plante*, une jeune perſonne, *lion*, un homme qui eſt brave. Cette ſeconde eſpéce eſt ce qu'on appelle *Métaphore*; c'eſt-à-dire, que le terme eſt transporté, de ſa ſignification naturelle, à une autre ſignification qui lui eſt étrangére. S'il n'y a qu'un mot de tranſporté, on l'appelle ſimplement *Métaphore*, comme dans les exemples que nous venons de citer: s'il y en a pluſieurs, c'eſt une *Allégorie*, comme dans ce qui ſuit, en parlant d'une jeune perſonne élevée dans la piété & dans la vertu: *Cette jeune plante ainſi arroſée des eaux du Ciel, ne fut pas long-tems ſans porter du fruit*. Et pour peindre l'action d'un homme brave: *C'eſt un fier lion qui ſe jette ſur ſa proie, qui la dévore*.

Ces deux eſpéces de termes ſont bas ou nobles.

52. Le terme bas eſt celui qui ne ſe trouve que dans la bouche de ceux qui n'ont point eu d'éducation.

53. Le terme noble eſt celui qui peut être employé par les hommes polis.

54. On entend par *Tour*, en fait d'élocution, la maniére dont on diſpoſe les parties, ſoit d'une penſée, ſoit d'une expreſſion. Ceci a beſoin d'être expliqué.

55. Quand il n'y a qu'un mot ou qu'une idée, par exemple, quand je me repréſente *le ſoleil*, ou que je dis, *le ſoleil*, il n'y a point de Tour à y mettre, parce que la penſée, auſſi bien que l'expreſſion, étant une, elle n'eſt pas ſuſceptible de deux arrangemens: c'eſt un point: il faut toûjours dire *le ſoleil*. Mais quand il y a pluſieurs parties, on peut les arranger entre elles: *il eſt*: *eſt il?* ou y ajoûter des particules qui, ſans changer le ſens, ſoit de la penſée, ſoit de la phraſe, lui donnent pour ainſi dire, une autre couleur, une autre attitude. Un homme peut être debout, aſſis, couché, dans une attitude qui marque l'activité, la paſſion, l'indolence, ou le repos, &c. Il en eſt de même des penſées & des phraſes. Elles ont des attitudes différentes ſuivant le ſentiment qu'on y joint, & ce ſont ces attitudes qu'on nomme Tours, en françois, & que les Latins nommoient Figures: *Sententiæ quaſi habitus*, dit Ciceron, *figura dicendi*: maniére de ſe tenir, maintien.

56. Il y a donc deux ſortes de Tours ou de Figures. Les uns pour les mots, les autres pour les penſées: on les ap-

pelle *Tours de phrases* & *Tours de pensées*, ou *Figures de mots* & *Figures de pensees*.

57. Les Figures de mots sont celles qui consistent dans un certain arrangement qu'on donne aux mots, comme la Gradation: *il part, il court, il vole.*

La Répétition:

On égorge à la fois les enfans, les vieillards,
Et le frere, & la sœur, & la fille, & la mere.

L'Adjonction, quand deux phrases répondent à un seul verbe: *La complaisance* fait *des amis & la vérité des ennemis.*

58. La regression: *Nous ne vivons pas pour boire & pour manger; mais nous buvons & nous mangeons pour vivre.*

59. La Disjonction: quand on ôte toutes les particules, pour rendre le discours plus vif. *Turenne meurt, tout se confond, la victoire se lasse, la paix s'éloigne*, &c il n'y a pas de conjonctions.

60. Les Figures de pensées sont celles qui donnent aux pensées une certaine maniére d'être, qu'elles n'ont point par elles mêmes. Par exemple, voici une pensée sans figure: *Le Seigneur est bon.* Figurons-la, 1°. par l'Apostrophe, en adressant la parole au Seigneur: *Vous êtes bon, Seigneur.* Voilà la pensée figurée. Ajoûtons-y l'Exclamation: *Que vous êtes bon, Seigneur!* Voilà un second degré. Il en est de même des autres pensées.

61. Les principales eſpéces de Figures de penſées ſont: La Subjection, par laquelle celui qui parle s'interroge & ſe répond lui-même: *Remportoit il quelque avantage? A l'entendre ce n'étoit pas qu'il fût habile, mais l'ennemi s'étoit trompé. Racontoit-il quelqu'une de ces actions, qui l'ont rendu ſi célébre? On eût dit qu'il n'en avoit été que le Spectateur*, &c...

62. L'Anteoccupation, par laquelle on prévient les objections des adverſaires, pour les réfuter.

Mais, dira-t-on, pourquoi cette furie?
Quoi! pour un maigre Auteur que je gloſe en paſſant,
Eſt-ce un crime apres tout, & ſi noir, & ſi grand? &c.

63. La Proſopopée, qui fait parler les abſens, vivans, ou morts. C'eſt ainſi que la patrie parle à Catilina dans Ciceron: *Nullum per tot annos extitit facinus niſi per te, aut ſine te:* Depuis tant d'années, il ne s'eſt commis aucun crime, dont vous n'avez été le miniſtre, ou le complice.

64. L'Apoſtrophe, qui détourne le diſcours, de ceux à qui il eſt adreſſé, pour l'adreſſer, ſoit à d'autres perſonnes, ſoit même à des choſes inanimées.

Soleil, je viens te voir pour la derniere fois.

65. L'Interrogation, qui donne beaucoup de force au discours, & qui est d'un usage très-fréquent.

Quoi! Rome & l'Italie en cendre
Me feront honorer Sylla?
J'adorerai dans Alexandre
Ce que j'abhorre en Attila?

66. Hypothypose, qu'on appelle Portrait, quand on peint les hommes, soit dans leur extérieur, soit dans leurs mœurs: Récit, quand il s'agit des faits: Description, quand il s'agit des lieux. Voici un Portrait de la premiére espéce.

..... Le Prélat muni d'un déjeûner,
Dormant d'un leger somme, attendoit le dîner.
La jeunesse en sa fleur brille sur son visage,
Son menton sur son sein descend à double étage,
Et son corps ramassé dans sa courte grosseur;
Fait gémir les coussins sous sa molle épaisseur.

Voici une Peinture de mœurs.

L'Hypocrite en fraude fertile,
Dès l'enfance est pétri de fard.
Il sait colorer avec art
Le fiel que sa bouche distille:
Et la morsure du serpent

Est

Eſt moins aigue & moins ſubtile,

Que le venin caché que ſa langue répand.

Dans le Récit qu'on appelle Hypotypoſe, les traits ſont plus marqués que dans le récit ordinaire:

De ſon généreux ſang la trace nous conduit;

Les rochers en ſont teints; les ronces dégoutantes,

Portent de ſes cheveux les dépouilles ſanglantes:

J'arrive, je l'appelle, & me tendant la main,

Il ouvre un oeil mourant, &c...

Voici une deſcription de lieu tirée de M. Fléchier: *Voyons-la dans ces Hôpitaux, où elle pratiquoit ſes miſéricordes publiques: dans ces lieux, où ſe ramaſſent toutes les infirmités & tous les accidens de la vie humaine, ou les gémiſſemens*, &c.

67. La Correction, qui fait qu'on ſe reprend comme ſi on avoit mal dit.

Que dis-je! que prétend mon ſacrilége zéle?

Quels voeux en l'immolant formerois-je ſur elle?

68. La Comparaiſon, qui conſiſte à mettre vis-à-vis l'une de l'autre, deux choſes qui ſe reſſemblent, ſoit par pluſieurs côtés, ſoit par un ſeul:

Ruiſſeau, nous paroiſſons avoir un même
ſort :

D'un cours précipité nous allons l'un &
l'autre,

Vous à la mer, nous à la mort.

Et Malherbe :

Prens ta foudre, Louis, & vas comme un
lion....

Il y a cette différence entre la Comparaiſon & la Métaphore, que dans la Comparaiſon, on ſe ſert des mots, *comme*, *tel que*, *pareil*, *ſemblable à*, *&c.* au lieu que dans la Métaphore on dit, *c'eſt un Lion.*

69. L'Antithèſe, qui oppoſe les mots aux mots, les penſées aux penſées : *Les pères mourans envoyent pleurer leurs enfans ſur le tombeau de leur Général mort* ; & M. de Voltaire en parlant de Joyeuſe :

Vicieux, pénitent, courtiſan, ſolitaire,

Il prit, quitta, reprit, la cuiraſſe & la haire.

70. On ſait ce que c'eſt que l'Exclamation, qui éclate par de interjections, *O mon fils! ô ma joye!*

71. La Commination s'emporte en menaces :

On ſait ce que je puis ; on verra ce que
j'oſe.

L'Imprécation éclate par des fureurs :

Et pour vous souhaiter tous les malheurs ensemble,
Puisse naître de vous un fils qui me ressemble.

Voilà les principales espéces de Figures ou de Tours, tant de mots que de pensées. On peut les appeller *Tours oratoires*, pour les distinguer de ce qu'on entend par *Tour grammatical*. Celui-ci ne consiste que dans la construction, ou l'arrangement des mots par rapport au génie de la langue dans laquelle on écrit. Nous n'en parlons point ici, parce qu'il n'a rapport qu'à la clarté, ou à l'harmonie de l'expression; au lieu que les tours oratoires sont eux-mêmes une partie de l'Expression.

72. Les Tours oratoires doivent être clairs & naïfs: Clairs, c'est le premier mérite de tout ce qui sert à exprimer: Naïfs, c'est-à-dire, aisés, naturels, paroissant sans étude; sans quoi ce sont des contorsions plûtôt que des Tours.

Il y a des Tours hardis, délicats, vifs, heureux, poëtiques, dont il est aisé de se faire une juste idée, par ce que nous avons dit touchant les Pensées & les Expressions.

Nous avons les Termes & les Tours qui expriment les Pensées, ce sont les matériaux taillés pour entrer dans les corps de l'édifice. Il s'agit de le joindre & de les lier de maniére qu'ils fassent un

Tout. On compare un Discours à un fleuve, dont toutes les eaux coulent ensemble & de concert dans un même lit. C'est le Style qui donne ce mérite aux Ouvrages de goût.

73. Le Style est une maniére, un ton, une couleur qui régne principalement dans tout un Ouvrage, ou dans quelqu'une de ses parties. Ce mot signifioit autrefois l'aiguille dont on se servoit pour graver sur les tablettes enduites de cire. Cette aiguille étoit pointue par un bout, & applatie par l'autre bout, qui servoit à effacer quand on vouloit: c'est pour cela qu'Horace a dit: *sæpè stylum vertas*, effacez souvent.

74. Il y a trois sortes de Styles: le Simple, le Médiocre, le Sublime.

75. Le Style simple s'employe dans les entretiens familiers, dans les lettres, dans les fables. Il doit être pur, clair, sans ornement.

76. Le Style sublime est celui qui fait régner la noblesse, la dignité, la majesté dans un Ouvrage. Toutes les pensées y sont nobles & élevées: toutes les expressions graves, sonores, harmonieuses, &c.

77. Le Style sublime & ce qu'on appelle le Sublime ne sont pas la même chose. Celui-ci est tout ce qui enleve notre ame, qui la saisit, qui la trouble

tout-à-coup. C'eſt un éclat d'un moment. Le Style ſublime peut ſe ſoutenir long-tems : c'eſt un ton élevé, une marche noble & majeſtueuſe.

J'ai vû l'impie adoré ſur la terre :
Pareil au cédre il portoit dans les cieux
Son front audacieux :
Il ſembloit à ſon gré gouverner le tonnere,
Fouloit aux pieds ſes ennemis vaincus :
Je n'ai fait que paſſer, il n'étoit déja plus.

Les cinq premiers vers ſont du Style ſublime, ſans être ſublimes, & le dernier eſt ſublime, ſans être du Style ſublime.

78. Le Style médiocre tient le milieu entre les deux : il a toute la netteté du Style ſimple, & reçoit tous les ornemens & tout le coloris de l'Elocution.

Ces trois ſortes de Styles ſe trouvent dans un même Ouvrage, parce que la matiére s'élevant & s'abaiſſant, le Style qui eſt comme porté ſur la matiére, doit s'élever auſſi & s'abaiſſer avec elle. Mais comme dans les matiéres tout ſe tient, il faut auſſi que tout ſe tienne & ſe lie dans les Styles. C'eſt-là ſur-tout qu'il faut ménager les paſſages, les nuances, affoiblir ou fortifier les teintes : à moins que, la matiére ne ſe briſant tout d'un coup & devenant

comme eſcarpée, le Style ne ſoit obligé de changer auſſi tout à coup. Par exemple, lorſque Craſſus plaidant contre un certain Brutus qui deshonoroit ſon nom & ſa famille, vit paſſer la pompe funébre d'une de ſes parentes qu'on portoit au bucher, il arrêta le corps, & adreſſant la parole à Brutus, il lui fit les plus terribles reproches. *Que voulez-vous que Junie annonce à votre Pere, à tous vos Ayeux, dont vous voyez porter les Images? Que dira-t-elle à ce Brutus qui nous a délivrés de la domination des Rois?* &c. Il ne s'agiſſoit pas alors de ménager les paſſages. La matiére emportoit le ſtyle, & c'eſt toûjours à lui de la ſuivre.

79. Le Style peut être périodique, ou coupé.

80. Le Style périodique eſt celui où les propoſitions, ou les phraſes, ſont liées les unes aux autres, ſoit par le ſens même, ſoit par des conjonctions.

81. Le Style coupé eſt celui dont toutes les parties ſont indépendantes & ſans liaiſons réciproques. Un exemple ſuffira pour les deux.

82. *Si M. de Turenne n'avoit ſçu que combattre & vaincre*, premier membre; *s'il ne s'étoit élevé au-deſſus des vertus humaines*, deuxiéme membre; *ſi ſa valeur & ſa prudence n'avoient été animées d'un eſprit de foi & de charité*, troiſiéme

membre; *je le mettrois au rang des Fabius & des Scipions*, quatriéme & dernier membre.

Voilà une Période qui a quatre membres (il y en a de deux & de trois) Ces membres sont des phrases, dont le sens est suspendu: *Si M. de Turenne n'avoit sçu que combattre & vaincre.* Ce sens n'est pas achevé, parce que la conjonction *si* promet au moins un second membre. Otez la conjonction, la phrase sera coupée. *M. de Turenne a sçu autre chose que combattre & vaincre. Il s'est élevé au-dessus des vertus humaines. Sa valeur & sa prudence étoient animées d'un esprit de foi & de charité. Il est bien au-dessus des Fabius, des Scipions.* Voilà le Style coupé. Ou si on en veut un autre exemple. *Il passe le Rhin. Il observe les mouvemens des Ennemis. Il reléve le courage des Alliez*, &c.

83. Une Période est donc une phrase composée de plusieurs membres liées entre eux par le sens, ajoutez & par l'Harmonie.

Nous ne pouvons nous dispenser de dire ici un mot de cette derniere espéce de liaison qui se trouve dans la période.

84. L'Harmonie est un accord de sons: & comme nous ne parlons que par des sons, quand nous employons des sons qui s'accordent, il y a ce qu'on appelle

harmonie: & il n'y en a point, quand il n'y a point d'accord.

L'Harmonie eſt très-ſenſible dans les Vers: & elle conſiſte dans certains repos fixés & comptés, qui reviennent après un certain tems, ou après un certain nombre de ſyllabes. Elle eſt moins ſenſible dans la Proſe, parce qu'elle n'eſt point réglée. Cependant elle y eſt: l'oreille a la meſure des phraſes: elle ſent quand elles ſont finies, ou qu'elles demandent encore quelque choſe. Et les perſonnes les moins attentives s'apperçoivent du vuide, ou du lâche, quand il y a du trop, ou du trop peu.

85. Cette harmonie contient 1o. les ſons qui ſont doux ou rudes, graves ou aigus: 2o. La durée des ſons, brefs, ou longs: 3o. Les repos, qui varient ſelon que le ſens l'éxige: 4o. Les chutes des phraſes, qui ſont plus ou moins douces ou dures, ſerrées ou négligées, ſéches ou arrondies. Voici un exemple de toutes ces eſpéces d'harmonies. *Vous immolez à votre ſouveraine grandeur de grandes victimes; & vous frappez quand il vous plaît, ces têtes illuſtres que vous avez tant de fois couronnées.* Les ſons ſont beaux: les breves & les longues ſont ménagées: les repos ſont juſtes au gré de l'oreille: & les chutes ſont tellement contraſtées, que la ſe-

conde qui eſt, *couronnées*, eſt beaucoup plus pleine & plus ſonore, que l'autre qui eſt, *victimes*. La raiſon de ce contraſte eſt 1°. Que l'harmonie ne doit jamais être plus ſenſible qu'à la fin de la phraſe: parce que c'eſt là, que l'oreille ſe repoſe, & qu'elle juge les ſons à loiſir. 2°. Que tous les termes qui ont précédé la premiére chute, qui eſt, *victimes*, ſont nobles & ſonores, *ſouveraine*, *grandeur*, *grande*, *immolez*: pour éviter l'enflure, il falloit que la chute ſe fit avec des ſons étroits & maigres. Au lieu que dans le ſecond membre, où il y a beaucoup de petits mots, *quand*, *il*, *vous*, *plaît*, *que*, *vous*, *avez*, *tant*, *de*, *fois*: *couronnées* qui vient après ces mots eſt charmant pour l'oreille.

86. Le Style périodique a deux avantages ſur le Style coupé: le premier, qu'il eſt plus harmonieux: le ſecond, qu'il tient l'eſprit en ſuſpens. La période commencée, l'eſprit de l'Auditeur s'engage, & eſt obligé de ſuivre l'Orateur juſqu'au point; ſans quoi, il perdroit le fruit de l'attention qu'il a donnée aux premiers mots. Cette ſuſpenſion eſt très-agréable à l'Auditeur, elle le tient toûjours éveillé & en haleine.

87. Le Style coupé a plus de vivacité & plus d'éclat. On les employe tous deux tour-à-tour, ſuivant que la matié-

re l'exige. Selon Ciceron, c'eſt le Style coupé qui doit être employé le plus ſouvent: *Neque ſemper utendum eſt perpetuitate, & quaſi converſione verborum; ſed ſæpè carpenda membris minutioribus oratio eſt: quæ tamen ipſa membra ſunt numeris vincienda.* Ces derniers mots ſignifient que les phraſes coupées, qui ſont ſéparées pour le ſens, doivent être cependant liées entr'elles par une eſpéce d'harmonie périodique: c'eſt-à-dire, qui faſſe une ſorte de période pour l'oreille, quoiqu'il n'y en ait point pour l'eſprit.

Je comparerois volontiers un Ouvrage de goût & d'eſprit, à un bel arbre dans le printems. On y voit le tronc, les branches principales, les petites, les feuilles & les fleurs. Il y a de même dans un Ouvrage de goût le ſujet, les choſes, les penſées, les expreſſions propres, & les figurées. Dans l'un & dans l'autre, c'eſt le tronc qui contient tout, qui produit tout, qui porte tout. Dans l'un & dans l'autre, c'eſt le feuillage & la fleur qui font la beauté qui brille, les branches en font le mérite ſolide & la richeſſe durable. Dans l'un & dans l'autre, il doit y avoir un ſuc nourriſſier qui coule dans toutes les parties, qui les anime, qui leur donne la vie, la vigueur, la grace. Dans l'arbre, c'eſt la ſéve: dans l'Ouvrage d'eſprit,

c'eſt ce qu'on appelle, le Sentiment: ce qui échauffe le diſcours, qui lui ôte cette roideur glacée & glaçante, qui tient plus de la mort que de la vie.

88. Un Sentiment n'eſt pas comme une Penſée, la repréſentation d'une choſe: c'eſt un mouvement, une émotion de notre ame: comme quand on rit, qu'on ſe met en colore. La Penſée eſt l'ouvrage de l'eſprit: le ſentiment eſt l'ouvrage du cœur. L'une éclaire, l'autre échauffe. Par l'une, on voit l'objet: par l'autre, on le ſent. *Dieu eſt bon,* voilà une penſée. *Que Dieu eſt bon!* voilà un ſentiment.

89. La Penſée & le Sentiment vont preſque toûjours de compagnie dans les Ouvrages de goût. Tour-à-tour ils ont l'avantage: mais ils ne ſe ſéparent jamais nettement. La lumiére eſt avec la chaleur, la chaleur eſt avec la lumiére, & les degrés s'en varient à l'infini. Dans cette phraſe, par exemple, *que Dieu eſt bon!* il y a penſée & ſentiment, lumiére & chaleur. *Dieu eſt bon*, ce n'eſt qu'une penſée qui éclaire l'eſprit, qui lui repréſente la bonté de Dieu. Mais qu'on y joigne l'exclamation, *Que*, qui demande d'être prononcée d'un ton affectueux: on ſent bien qu'il y a quelque choſe de plus que dans la premiére phraſe, & ce plus eſt un Sentiment.

90. Il y a des Sentimens nobles, doux, gracieux, &c. de même que les Penſées. C'eſt l'amour du bien & la haine du mal qui les font naître. Ces deux ſources produiſent tous les Sentimens, l'Eſperance, la Crainte, la Joie, la Douleur, la Pitié, le Deſeſpoir, &c. Il ne s'agit pas de les définir ici, il ſuffit pour notre objet qu'on les connoiſſe.

Cependant ſi on vouloit faire entendre à un Enfant ce que c'eſt qu'un Sentiment noble; on pourroit lui dire, que c'eſt celui qui annonce une ame grande: comme quand un homme expoſe de ſang froid ſa vie, pour le bien public.

Un Sentiment gracieux. celui qui ſuppoſe un cœur paiſible & diſpoſé à faire du bien.

Un Sentiment délicat, celui qui part d'un goût épuré & fin, qui ne ſe montre qu'à demi, ou dans un degré de fineſſe exquis, ou dans des circonſtances choiſies. Ainſi du reſte.

La Penſée s'exprime bien par les mots: mais le ſentiment s'exprime ſur-tout par les Geſtes, par les Tons de voix, par les Tours oratoires.

Par les Geſtes, quand on fait un mouvement du corps pour annoncer la joie, la crainte, la douleur, &c.

Par les Tons de voix, quand on éléve la voix, ou qu'on l'abaiſſe, qu'on la ſoutient, ou qu'on la précipite. L'Inter-

jection doit être mise parmi ces Tons. Elle est plûtôt un élan de voix, qu'un mot. C'est un ton de la nature qui éclate, plûtôt qu'un vrai langage d'institution.

Par les Tours: nous avons dit ce que c'est qu'un Tour, & nous avons fait voir quelle en étoit l'Expression.

§. III.

Maintenant, si on veut savoir ce qu'on entend par les termes de Génie, de Jugement, d'Imagination, &c. nous essayerons d'en donner des idées, sans cependant entrer dans de trop subtiles discussions. Il suffit, pour remplir nos vûes, de marquer le caractere principal & distinctif de ces especes de parties de notre ame.

Notre Ame est une & indivisible. Cependant on peut y distinguer d'abord deux parties. On dit, je *conçois* ce que vous me dites, mais je ne *veux* point le faire. Cette maniere de parler signifie que notre ame conçoit, & qu'elle veut, & que *concevoir* n'est pas la même chose que *vouloir*, & que par conséquent l'*Entendement* n'est pas la même chose que la *Volonté*.

91. L'Entendement est donc la faculté que notre ame a de concevoir & de connoître les choses. Le mot *Intelli-*

gence a à peu près la même signification. On dit: Cet homme a beaucoup d'intelligence, c'est-à-dire, qu'il conçoit bien, vîte, & aisément, ce qu'on lui propose.

On distingue dans cette partie, le Génie, la Pénétration, la Sagacité, le Jugement, l'Imagination.

92. Le Génie est la faculté d'inventer. Inventer, c'est reconnoître un objet qu'on n'appercevoit pas d'abord; ou reconnoître dans celui qu'on apperceyoit, des faces qui y étoient cachées; ou enfin imaginer dans un objet, des faces qui n'y sont point, mais qui peuvent y être. Pour tout dire en un mot: Inventer, c'est trouver ce qui étoit, mais qui ne paroissoit pas d'abord. Une tour quarrée ne montre qu'un côté quand on la voit de face. Il en est de même des objets qui se présentent à notre esprit: on ne les voit que d'un côté, ou de deux tout au plus, quand ils se présentent obliquement. C'est au Génie à les retourner, si j'ose parler ainsi, à en faire la coupe pour en voir l'intérieur, à y chercher non-seulement ce qui y est, mais encore à imaginer ce qui pourroit y être.

Le Génie qui trouve les choses qui n'existent pas, est, en général, plus fort que celui qui trouve celles qui existent. Celui qui trouve les faces les plus ca-

chées dans les choſes qui exiſtent, l'eſt plus que celui qui trouve celles qui le ſont moins; & celui qui les trouve aiſément & vîte, plus que celui qui ne les trouve qu'avec effort ou lenteur. Ordinairement le nom de Génie ne ſe donne qu'à l'eſprit, où il ſe trouve dans ſes plus hauts degrés.

93. La Pénétration eſt une facilité de percer ce qui réſiſte, ou de voir ce qui eſt obſcur. La Sagacité eſt la facilité de démêler ce qui eſt confus, ou de ſuivre ce qui fait beaucoup de circuit & de détour, ſur-tout dans l'obſcurité.

94. Le Jugement ſert à diſtinguer le vrai d'avec le faux, le certain d'avec le probable ou l'incertain. Il compare les parties, les combine, les ajuſte, ou les ſépare, ſelon qu'elles ſe conviennent, ou ne ſe conviennent pas. L'office du Génie eſt de produire, ſoit bon, ſoit mauvais. Celui du Jugement eſt de diſcerner l'un & l'autre, & de faire un bon choix.

95. L'Imagination eſt une facilité de ſe repréſenter les objets ſous des images ſenſibles. Elle donne de la figure & de la couleur à tout ce qu'elle repréſente, que l'objet ſoit corporel, ou non.

Le terme d'Eſprit a deux ſens différens. Dans le premier ſens il contient

toutes les parties que nous venons de dire, au moins dans un degré médiocre. Dans le second sens, il est presque opposé à ce qu'on appelle le Sens commun. Celui-ci est la dose la plus massive & la plus ordinaire du génie, de l'imagination, du jugement: car il y a de tout cela dans le sens le plus commun, dans le gros bon sens, qui se borne aux plus sensibles objets. La sorte d'Esprit qui lui est opposée, n'est que la vapeur la plus volatile de l'imagination, du génie, du jugement. C'est un petit feu qui petille sans chaleur, qui éblouit sans lumiére. Entre cette sorte d'Esprit & le Sens commun, est le véritable esprit, l'esprit des hommes qui pensent, qui cherchent le vrai & l'utile dans une matiere solide, & qui le trouvent.

L'Esprit peut être étendu de deux manieres: l'une qui est en long, qu'on me permette cette expression, c'est l'Esprit de conséquence. On voit une file de causes & d'effets qui se suivent. L'autre qui est en large, quand on voit de front plusieurs objets, & qu'on en mesure les rapports, c'est l'Esprit de comparaison.

96. La seconde partie de notre ame est la Volonté. Sa fonction n'est pas de voir, de connoître: mais d'aimer ou de haïr, d'approuver ou de désaprouver.

Par

Par l'intime liaiſon qu'il y a entre la Volonté & l'Intelligence, tout ce qui paroît aux yeux de celle-ci, fait impreſſion ſur celle-là. L'impreſſion ſe trouvant agréable, la Volonté approuve l'objet qui en eſt l'occaſion: elle le déſaprouve, quand l'impreſſion en eſt déſagréable.

97. Cette volonté a différens noms ſelon les mouvemens qu'elle éprouve & auxquels elle ſe porte.

98. On l'appelle Colere, quand elle veut ſe vanger: Compaſſion, quand elle veut ſoulager un malheureux: Amour, quand elle veut s'unir à ce qui lui plaît: Haine, quand elle veut être éloignée de ce qui lui déplaît, & ainſi des autres ſentimens.

99. Quand ces eſpéces de Volontés ſont violentes & vives, on les appelle plus ordinairement Paſſions, Emportemens, Fureurs. Quand elles ſont paiſibles & tranquilles, on les nomme Sentimens, Mouvemens, Paſſions douces: comme l'Amitié, l'Eſpérance, la Gaieté, &c.

Les Paſſions douces ſont ainſi nommées, parce qu'elles ne jettent point le trouble dans l'ame, & qu'elles ſe contentent de la remuer doucement. Il ſemble qu'elles tiennent un certain milieu entre la Volonté & l'Intelligence, ou plûtôt, que ces deux parties de no-

tre ame, se rejoignent, malgré la distinction des Philosophes, & se mêlent pour les produire de concert. Il y a dans ces passions autant de lumiére que de chaleur, de connoissance, que de sentiment. Aussi semble-t-on les attribuer à l'Ame, plustôt qu'à l'esprit, où au cœur. C'est dans ce rang qu'on doit placer le Goût, qui est une passion douce, un sentiment éclairé qui nous montre le vrai, & nous le fait approuver.

100. Le Goût est donc en général un sentiment produit par l'impression des objets.

101. Le Goût est bon, quand il approuve ou qu'il désapprouve ce qui doit être approuvé ou désapprouvé, & au degré où il doit l'être. Il est mauvais, quand il approuve ou qu'il désapprouve ce qui devroit être désaprouvé ou approuvé, ou qu'il fait l'un & l'autre dans un degré qui ne doit pas être.

Qu'est-ce qui mérite d'être approuvé? C'est la vraie Nature dans l'Eloquence & dans l'Histoire; c'est la belle Nature dans la Poësie, la Musique, la Peinture & la Danse. (*a*)

Je suis bien éloigné de croire que toutes ces Notions, sur-tout celles du

(a) *Voyez les beaux Arts réduits à un même principe, part. 2.*

troiſiéme paragraphe, ſoient à la portée des Jeunes-gens qui commencent. Elles ſont pour tous ceux qui en auront beſoin en liſant cet Ouvrage. C'eſt aux Maîtres mêmes qui voudront s'en ſervir, à en retrancher, à y changer ce qu'ils croiront à propos, à préparer, à proportionner ces commencemens de nourriture ſolide, & à inſinuer peu-à-peu les principes par les exemples. Les Génies & les Caractéres ſont ſi variés, qu'il ne peut pas y avoir de plan général d'Education adopté en ſon entier, pour élever quelque Enfant que ce ſoit. Il faut que chacun faſſe ſon plan, ſelon ſes fonds & ſon terrain.

Au reſte, il eſt certain que les Jeunes-gens qui auront pris ces Notions, trouveront dans les Auteurs un grand nombre de beautés de plus. Au lieu qu'en ne les prenant qu'au ſortir des humanités, de graces, ils riſquent de ne connoître les bons Auteurs que par leurs dehors: & ne s'étant nourris que de fleurs, ils ont néceſſairement l'eſprit maigre, le génie étroit, le goût faux & attaché aux ornemens du ſtyle, pluſtôt qu'au fonds des choſes.



PREMIER EXERCICE

SUR

L'APOLOGUE.



EXERCICE SUR L'APOLOGUE.

CHAPITRE PREMIER.

Sur la Nature & les Régles de l'Apologue.

I. L'APOLOGUE, qu'on appelle autrement, Fable, eſt le récit d'une action allégorique. C'eſt une eſpéce de petite Comédie, dont les Animaux ſont les principaux Acteurs. Cependant tous les autres Etres peuvent y être admis. On y voit, non-ſeulement l'Homme qui cauſe avec le Lion, le Serpent

avec la Lime; mais le Pot de fer avec le Pot de terre: de ſorte que l'Apologue eſt en quelque ſorte un monde, où les Etres parlent tous, & parlent une langue qu'ils entendent tous également.

2. L'Apologue eſt un *Récit.* Il y a deux manieres de faire connoître aux autres une choſe: on peut la montrer elle-même, & alors c'eſt un Spectacle; ou dire ſeulement ce qu'elle eſt, ſans la montrer, & c'eſt ce qu'on nomme Récit. L'Apologue eſt donc un Récit, parce qu'il ne fait point voir le Loup emportant l'Agneau; mais qu'il dit ſeulement, qu'il l'a emporté.

3. C'eſt le récit d'une *Action.* Une Action eſt qui ſe fait avec deſſein. Une pierre tombe d'elle-même, ce n'eſt pas une action, c'eſt un fait. On la pouſſe exprès pour la faire tomber, c'eſt une action, parce qu'on a un deſſein formé & qu'on ſe propoſe un but.

4. L'Action de l'Apologue eſt *Allégorique.* C'eſt-à-dire, qu'elle couvre une maxime, ou une vérité. Tous les Apologues ſont des miroirs, où nous voyons la juſtice ou l'injuſtice de notre conduite, dans celle des Animaux. Le Loup & l'Agneau ſont deux perſonnages, dont l'un repréſente l'Homme puiſſant & injuſte; l'autre, l'Homme innocent & foible. Celui-ci, après d'injuſtes traitemens, eſt enfin la victime

du premier: on reconnoît les Hommes dans l'action des Animaux.

5. Un Récit a trois qualités essentielles: la premiére est, d'être court: la seconde, d'être clair: la troisiéme d'être vraisemblable.

6. I°. Il sera court. Si on ne commence pas de trop loin: *Je me suis habillé ce matin: je suis sorti de chez moi: j'ai été trouver mon ami.* Il suffisoit de dire: *J'ai été trouver mon ami, ce matin.*

Cependant il y a des occasions, où on met de petits détails, qui pourroient être plus serrés: par exemple dans Terence: *On l'emporte, nous marchons, nous arrivons au lieu du tombeau, on la met sur le bucher, on pleure.* Et la Fontaine, quand il peint les Rats qui, après plusieurs allarmes, commencent à ressortir:

Mettent le nez à l'air, montrent un peu la tête,
Puis rentrent dans leurs nids à rats,
Puis ressortant, font quatre pas:
Puis enfin se mettent en quête:
Mais voici bien une autre fête,
Le Pendu ressuscite. . . . . .

Tout ce petit détail est placé, parce qu'il semble amuser & presque endormir le Lecteur, en lui faisant observer les ten-

tatives de la *Gent trotte-menu*, pour la réveiller enſuite tout-à-coup, par la chute du Pendu.

7. Le Récit ſera court. 2°. S'il finit où il doit finir. 3°. Si on n'y mêle rien d'étranger. 4°. Si on ſous-entend, ce qui peut être entendu, ſans être dit. 5°. Si on ne dit chaque choſe qu'une fois. Souvent on croit être court, tandis qu'on eſt fort long. Il ne ſuffit pas de dire peu de mots, il ne faut dire que ce qui eſt néceſſaire.

8. II°. Le récit ſera clair, quand chaque choſe y ſera miſe en ſa place, en ſon tems, ſans déſordre, ſans embarras, ſans rien omettre d'important.

9. III°. Il ſera vraiſemblable, quand il aura tous les traits qui ſe trouvent ordinairement dans la Vérité; ſi le tems, l'occaſion, la facilité, le lieu, la diſpoſition des Acteurs, leur caractere ſemblent conduire à l'Action: ſi tout eſt peint ſelon les idées de ceux à qui on raconte.

10. Ces trois qualités ſont eſſentielles à tout récit. Mais quand on a principalement en vûe de plaire, il doit y en avoir encore une quatriéme. C'eſt que le Récit ſoit orné.

11. Les Ornemens du Récit conſiſtent: I°. dans les images, les deſcriptions, les portraits des lieux, des perſonnes, des attitudes.

12. Les images ſe trouvent quelquefois dans un ſeul mot:

> Un Mort s'en alloit *triſtement*. . . .
>
> La Dame au *nez pointu*. . .

Quand elles ſont plus étendues, on les nomme Deſcriptions. La Deſcription eſt, lorſqu'on repréſente une choſe avec des traits marquez & qui la rendent ſenſible. On décrit les Mœurs:

> Un vieux Renard, mais des plus fins,
> Grand croqueur de Poulets, grand preneur de Lapins,
> Sentant ſon Renard d'une lieue. . . .

On décrit le Corps:

> Un Heron au long bec emmanché d'un long cou,
> Un jour ſur ſes longs pieds, &c.

Et ailleurs:

> . . . . . De petits Monſtres fort hideux,
> Rechignez, un air triſte, une voix de Mégère.

On décrit les Lieux:

> Le Papin à l'Aurore alloit faire ſa cour
> Parmi le thim & la roſée.

13. II°. L'Ornement conſiſte dans les Penſées. On appelle ici Penſées celles qui ont quelque choſe de frappant, & qui les tire du rang ordinaire. Tantôt c'eſt la ſolidité:

Dieu prodigue ſes biens
A ceux qui font vœux d'être ſiens.

Et ailleurs, en parlant d'un Philoſophe :

Il connoît l'Univers & ne ſe connoît pas. . .
Le Sage eſt ménager du tems & des paroles.

Tantôt la ſingularité :

Un Liévre en ſon gîte ſongeoit,
Car que faire en un gîte à moins que l'on ne ſonge ?

Tantôt la fineſſe :

Au fond d'un temple eût été ſon image
Avec ſes traits, ſon ſouris, ſes appas,
Son art de plaire & de n'y penſer pas.

14. IIIº. Il conſiſte dans les alluſions, lorſqu'on rapporte quelques traits qui figurent ſérieuſement, ou en groteſque, avec ce qu'on raconte. Ainſi les Canards, en parlant à la Tortue, lui diſent :

Voyez-vous ce large chemin ?
Nous vous voiturerons, par l'air, en Amérique.
Vous verrez mainte République,
Maint Royaume, maint Peuple. Et vous profiterez
Des différentes mœurs que vous remarquerez :
Ulyſſe en fit autant. On ne s'attendoit guère
A voir Ulyſſe en cette affaire.

15. IV°. Dans les tours, qui doivent être vifs, naïfs, piquans.

Un bloc de marbre étoit si beau,
Qu'un Statuaire en fit l'emplette.
Qu'en fera, dit-il, mon ciseau?
Sera-t-il Dieu, Table ou Cuvette?
Il sera Dieu: même je veux
Qu'il ait en sa main un tonnerre.
Tremblez, Humains, faites des voeux;
Voilà le Maître de la terre.

16. V°. Dans les expressions, qui sont tantôt hardies: *Ne coupez point ces arbres*, disoit le Phisophe Scythe:

Ils iront assez tôt, *border* le noir rivage.

Tantôt riches:

Le moindre vent qui d'avanture.
Fait *rider* la face de l'eau.

Tantôt brillantes, comme quand la Fontaine appelle l'arc en ciel *l'écharpe d'Iris*.
Tantôt fortes:

Un Renard qui *cajole* un Corbeau sur sa voix.

Telles sont à peu près les qualités des récits faits principalement pour plaire, du nombre desquels sont tous les récits poëtiques, & par conséquent les Fables.

17. On distingue trois sortes de Fables: les Raisonnables, dont les Person-

nages ont l'ufage de la raifon: comme *la Vieille & les deux Servantes*. Les Morales, dont les perfonnages ont par emprunt les mœurs des hommes, fans en avoir l'ame, qui en eft le principe: comme *le Loup & l'Agneau*. Les Mixtes, où un perfonnage raifonnable agit avec un autre qui ne l'eft point: comme *l'Homme & la Belette*.

18. La Fable a néceffairement deux parties: le Récit, & la Vérité qui en réfulte. Le Récit eft le corps, la Vérité l'ame.

Ce n'eft pas qu'il y ait aucuns récits dont on ne puiffe abfolument tirer quelque vérité morale: mais quand ils ne font pas dreffés exprès pour produire cette vérité, fouvent ils font embarraffés de traits qui détournent l'efprit de l'inftruction pluftôt que de l'y mener. Au lieu que dans les récits qui font faits exprès, toutes les parties tendent uniquement au même but, & contribuent de concert à fortifier la morale, ou à la mettre dans un plus beau jour.

19. L'Action de la fable doit être Une, Jufte, & Naturelle. *Une*, c'eft-à-dire, que toutes fes parties aboutiffent à un même point, qui eft la morale. *Jufte*, c'eft-à-dire, fignifier directement & avec précifion, ce qu'on fe propofe d'enfeigner. *Naturelle*, c'eft-à-dire, fondée fur la nature, ou du

moins sur l'opinion reçue. La raison est que notre esprit ne veut être ni embarrassé, ni égaré, ni trompé. La fable *des Deux Pigeons* pêche contre l'unité, celle de *la Genisse en société avec le Lion*, contre la nature, celles des *Moineaux* de M. de la Motte, contre la justesse.

20. La Moralité de la Fable doit être claire, courte, & intéressante. Il n'y faut point de métaphysique, point de période. point de vérités trop triviales, comme seroit, par exemple, celle-ci, *qu'il faut ménager sa santé.*

21. Phédre & la Fontaine placent indifféremment la moralité tantôt avant, tantôt après le récit, selon que la goût l'éxige, ou le permet. L'avantage est à peu près égal pour l'esprit du Lecteur, qui n'est pas moins exercé, soit qu'on la place auparavant, ou après. Dans le premier cas, on a le plaisir de combiner chaque trait du Récit avec la Vérité. Dans le second cas, on a le plaisir de la suspension: on devine ce qu'on veut nous apprendre, & on a la satisfaction de la rencontrer avec l'Auteur, ou le mérite de lui céder, si on n'a point réussi.

22. Le Style de la Fable doit être simple, familier, riant, gracieux, naturel, & même naïf.

23. La Simplicité consiste à dire en

peu de mots, & avec les termes ordinaires, ce qu'on veut dire. Rien ne nuit tant à la Fable que l'appareil & l'air composé qui met le Lecteur en garde contre l'insinuation. Il y a cependant des Fables, où la Fontaine prend l'essor: mais cela n'arrive que quand les personnages ont de la grandeur & de la noblesse. D'ailleurs cette élévation ne détruit point la simplicité, qui s'accorde, on ne sauroit mieux, avec la dignité.

24. Le Familier de la Fable doit être un choix de ce qu'il y a de plus fin & de plus délicat dans le langage des conversations. Il n'est pas permis de tout ramasser. La Fontaine servira de modéle en ce genre.

25. *Le Riant* est caractérisé par son opposition au *Triste*, au *Serieux;* & le *Gracieux*, par son opposition au *Désagréable*.

26. Les sources du Riant dans la Fable, sont de transporter aux Animaux des nominations & des qualités qui ne se donnent qu'aux Hommes. Certain Renard *Gascon:* une *Helène au beau plumage* (c'est une belle poule): sa *Majesté furrée*. C'est encore de comparer de petites choses à ce qu'il y a de plus grand, & de mesurer les grands intérêts par les petits, ce qui fait une sorte de grotesque.

Deux

Deux Coqs vivoient en paix : une Poule
survint :

Et voilà la guerre allumée. Amour, tu perdis Troye !

Quelquefois il eſt dans une circonlocution qui fait image. Ainſi en parlant d'un Sanglier dur à tuer:

. . . . . . La parque & ſes Ciſeaux
Avec peine y mordoient . . . . . .

27. Le *Gracieux* ſe place ordinairement dans les Deſcriptions qu'on jette de tems en tems dans les Récits. Il conſiſte à montrer les choſes agréables, avec tout l'agrément qu'elles peuvent recevoir.

Ce breuvage vanté par le peuple rimeur,
Ce nectar que l'on ſert au Maître du tonnerre,
Et dont nous enyvrons tous les dieux de la Terre :
C'eſt la Louange.

Et ailleurs :

. . . . Les Lapins
S'égayoient, & de thim parfumoient leur banquet.

28. Le *Nàturel* eſt oppoſé en général au *Recherché*, au *Forcé* ; le *Näif* l'eſt au *Réfléchi*, & n'appartient qu'au ſentiment, comme dans cette Epigramme:

Un Boucher moribond voyant ſa femme en pleurs,

Lui dit: *Ma femme, ſi je meurs*,

Comme en notre métier un homme eſt néceſſaire,

Jacques, notre garçon, ſeroit bien ton affaire.

C'eſt un fort bon enfant, ſage, & que tu connois:

Epouſe-le, croi-moi, tu ne ſaurois mieux faire.

Helas, dit-elle, *j'y ſongeois.*

29. La Naïveté du ſtyle conſiſte dans le choix de certaines expreſſions ſimples, pleines d'une molle douceur, qui paroiſſent nées d'elles-mêmes; pluſtôt que choiſies: dans ces conſtructions faites comme par hazard, dans certains tours rajeunis, & qui conſervent cependant encore un air de vieille mode. Perſonne ne diſpute à la Fontaine le prix dans cette partie de la Fable. Il en avoit le goût naturel, & il l'avoit perfectionné par la lecture de nos vieux Auteurs François, dont la naïveté eſt admirable.



CHAPITRE II.

Histoire abregée de l'Apologue.

IL n'eſt pas poſſible de marquer le tems où on commença à faire uſage de l'Apologue. Un Politique, un Philoſophe, un Prophéte s'en ſervoient, preſque dans le même tems, à Rome pour ramener le peuple ſéditieux, en Aſie pour inſtruire les villes & les Rois, à Jeruſalem pour annoncer à David ſon crime. Et puiſque, ſans être d'intelligence, les hommes l'employoient également dans différens lieux du monde; il y a grande apparence qu'ils s'en étoient aviſez dès long-tems auparavant.

Dans les commencemens, les hommes n'ayant encore qu'un langage ébauché, & trop pauvre pour leur fournir toutes les expreſſions dont ils avoient beſoin, avoient recours, autant qu'ils le pouvoient, à quelque image, ou à quelque comparaiſon qui parloit pour eux, & les débarraſſoit tout d'un coup. Or la comparaiſon tient à l'allégorie, & l'allégorie eſt la même choſe que l'Apologue.

Ce fut donc d'abord la néceſſité & le beſoin qui firent employer l'Allégorie.

Un peu de réfléxion fit bientôt ſentir aux plus intelligens, qu'on pouvoit tirer parti de ce que l'indigence avoit fait inventer. On ſentit que cette maniere de peindre pouvoit ſervir à deux fins, toutes différentes l'une de l'autre: à développer une idée, & à la rendre plus ſenſible, quand elle ne le ſeroit pas aſſez d'elle même: ou à l'envelopper, quand elle le ſeroit trop. Quand la penſée étoit trop forte ou trop hardie, on la couvroit du voile allégorique qui modéroit ſon éclat, & en adouciſſoit la pointe. D'autres fois, quand une penſée, ou un ſentiment étoient trop ſubtils par eux-mêmes, on les attachoit à cette eſpéce de corps qui les rendoit palpables.

Il y a eu un tems où les idées du vice & de la vertu n'étoient pas ſi nettes qu'elles le ſont aujourd'hui. L'envie d'avoir, qui paroît ſi naturel aux hommes, avoit encore répandu de l'obſcurité ſur ces matieres. Ainſi dans ces commencemens, il y avoit à la fois à combattre l'ignorance & l'intérêt. Pour le faire avec ſuccès, il étoit néceſſaire d'employer des traits aſſez gros pour frapper les yeux les moins clair-voyans & l'ame la plus matérielle. On ne pouvoit donc mieux faire que de mettre chaque vérité importante dans un exemple court, clair, & qui ſe peignît forte-

ment dans l'imagination, afin de convincre & de perſuader en même tems. Mais, où prendre ces exemples? Dans la ſociété vivante? Les exemples tirés de notre ſphère nous ſont ſouvent ſuſpects. Quand il s'agit de nous ou du prochain, il y a toûjours quelque interêt qui nous fait voir les choſes autrement qu'elles ne ſont. Il y a trop de quoi conteſter. Les prendre dans l'Hiſtoire? Ce ſeront toûjours des hommes: l'un vantera Alexandre comme un Heros: l'autre le déteſtera comme un Brigand. Le plus court eſt donc de les prendre parmi les Animaux. Il n'y a guères qu'eux qui puiſſent bien nous juger. Nous manquons de Juges en mille occaſions, parce que nous ne pouvons porter nos querelles à leurs tribunaux. Ils nous jugent donc dans l'Apologue: & comme ils le font ſans paſſion, on reçoit leur déciſion ſans révolte. C'eſt ainſi qu'on nous apprivoiſe. L'artifice n'eſt pas ſubtil; cependant les hommes s'y laiſſent prendre, même aujourd'hui, qu'on croit avoir rafiné ſur tout.

> Le monde eſt vieux, dit-on, je le crois; cependant
> Il le faut amuſer encor comme un Enfant.

Les Sages de l'Antiquité l'avoient apparemment ſenti. Ils avoient employé

cette ruſe déja mille fois avant Eſope. Mais comme celui-ci eſt le premier qui ait fait profeſſion de ſuivre cette maniere de philoſopher, c'eſt lui qui a donné ſon nom à ce genre d'inſtruction, qui préſente la vérité ſous des allegories.

30. Eſope étoit Phrygien, eſclave par ſa condition. Ceux qui ont voulu nous donner ſon hiſtoire, ſe ſont plû à exagerer la difformité de ſon corps, peut-être pour donner encore une nouveau relief à la beauté de ſon eſprit. Il ſe fit d'abord connoître par le feu & la ſubtilité de ſes reparties. Mais à cette ſubtilité, il joignoit un ſens ſublime, qui lui mérita bientôt l'admiration de toute l'Aſie. Sa réputation ſe répandit dans la Perſe, dans l'Egypte, dans pluſieurs autres Royaumes, dont les Princes ſe firent honneur de le recevoir chez eux, & de lui procurer toutes ſortes d'avantages & d'agrémens. Après avoir paſſé quelques années chez les Rois, il voulut revoir ſa patrie, il y revint: mais malgré ſa grande réputation & l'honneur qu'il avoit fait à toute la Gréce, il fut aſſez mal reçu à Delphes. Il en fut ſi piqué, qu'il fit contre les Delphiens la Fable des *Battons flotrans*, qui de loin paroiſſent quelque choſe, & qui de près ne ſont rien. Les Delphiens, pour ſe vanger, l'accuſerent d'avoir emporté

des vases sacrés, & malgré sa subtilité & sa sagesse, le Philosophe fut précipité. Pour le dédommager, on lui éleva une Pyramide après sa mort.

31. La vivacité de son caractere est peinte dans ses fables. Il se contente partout de la clarté & de la précision: non pas qu'il fit trop peu de cas de ses inventions pour les orner, comme l'a dit quelqu'un; mais plustôt parcequ'il faisoit beacoup plus de cas de la nettété que des ornemens. Il veut que le vrai qu'il présente soit lumineux par lui-même. Et en effet, le peu de Fables qui nous reste de lui, est d'un si grand sens, qu'aujourd'hui même, où il semble qu' on ne sacrifie qu'à l'esprit, on en éprouve avec plaisir l'ascendant, quand, par hazard, on daigne s'y arrêter. Et pourquoi ne s'y arrêteroit-t on pas? Socrate dans sa prison, la veille de sa mort, se faisoit une occupation, non seulement de les lire, mais de les mettre en vers. Peut on rougir d'imiter le plus grand Homme de l'Antiquité dans des momens qui ont fait la plus grande partie de sa gloire?

32. Phédre affranchi d'Auguste, ne se contenta point de la briéveté d'Esope. Il crut que la fable étoit susceptible d'embelissemens. Quand on lit l'Auteur Grec, on oublie sa personne, on ne pense qu'à ce qu'il enseigne. Mais quand

on lit l'Auteur Latin, on penſe encore qu'il étoit homme d'eſprit & délicat. Il eſt ſimple, mais magnifique dans ſa ſimplicité, comme l'a dit la Fontaine. Il ne ſe contente pas de raconter, il peint, & ſouvent d'un ſeul trait. Toutes ſes expreſſions ſont choiſies, ſes vers ſoignés, ſes penſées meſurées. On y reconnoît le génie & le caractere de Terence. Qui auroit cru qu'un Ouvrage ſi poli & ſi délicat eût pû être déja oublié, à Rome même, du tems de Seneque, c'eſt-à-dire, cinquante ans, tout au plus, après la mort de l'Auteur? Cependant il demeura dans cet oubli juſqu'au XVI. ſiécle, où François Pithou lui redonna la lumiére, & le tira de la bibliothéque de S. Remi de Reims. Auſſi tôt qu'il reparut, tous ceux qui avoient le vrai goût de l'Antiquité reconnûrent le ſiécle d'Auguſte, & lui rendirent, avec uſure, les honneurs dont il avoit été privé pendant tant de ſiécles.

33. Après Phédre, il y a eu aſſez peu d'Auteurs qui ayent travaillé à illuſtrer l'Apologue. Avienus eſſaya de le mettre en vers élégiaques; mais il n'a ni la préciſion d'Eſope, ni l'élégance de Phédre. Dans le XIV. ſiécle Planude, Moine de Conſtantinople, publia un Recueil de Fables grecques ſous le nom d'Eſope. Elles en ont aſſez le caractere & le goût, ſi on en juge par celles

qu'Ariſtote & Plutarque nous ont conſervées. Mais ces Ouvrages n'auroient pas ſuffi pour ſoutenir la gloire de l'Apologue, ſi Phédre n'eût reparu avec tous ſes agrémens, & ſur-tout ſi le célébre la Fontaine ne l'eût montré avec toute la perfection imaginable. La ſimplicité d'Eſope paroiſſoit à quelques-uns ſéche & triſte, l'élégance de Phédre n'avoit point aſſez de cette douce moleſſe, de ce gracieux tendre qui chatouille & qui attache. Il falloit un Homme formé exprès par la nature, pour ajoûter cette partie à l'Apologue, & le montrer en même tems ſimple, élégant, & naïf.

34. La Fontaine naquit à Château-Thierri, petite ville de Campagne. „ Jamais Homme, dit M. l'Abbé d'Olivet, „ ne fut plus ſimple, mais de cette ſimplicité ingenue qui eſt le partage de „ l'enfance. Diſons mieux, ce fut un enfant toute ſa vie. Un enfant eſt naïf, „ crédule, facile, ſans ambition, ſans „ fiel. Il n'eſt point touché des richeſſes; il n'eſt point capable de s'attacher long tems à un même objet. Il „ ne cherche que le plaiſir ou pluſtôt „ l'amuſement: & pour ce qui eſt de „ ſes mœurs, il ſe laiſſe guider par une „ ſombre lumiére qui lui découvre en „ partie la loi naturelle. Voilà trait pour „ trait ce qu'a été M. de la Fontaine. „

35. S'il eſt vrai, comme on dit, qu'un Auteur ſe peint dans ce qu'il écrit, on peut déja juger des Ouvrages du Fabuliſte François, par le portrait qu'on vient de voir. Il écrivoit tout d'abondance de cœur. C'étoit le goût, & le goût ſeul, qu'il avoit exquis, qui menoit ſa plume: il alloit toûjours bien, ſans chercher pourquoi. Il ſe plioit à tous ſes ſujets, avec une facilité extrême: & quand il en avoit une fois l'imagination frappée, il voyoit diſtinctement tout ce qu'il y avoit d'intéreſſant à peindre, & les couleurs de la nature ſe trouvoient au bout de ſon pinceau. *Incapable*, diſoit il, *d'imiter Phédre dans ſon élégance & ſa briéveté, il a cru qu'il falloit, en récompenſe. égayer l'ouvrage plus qu'il n'a fait*. On ſait comme il y a réuſſi. Cependant il ne s'eſtimoit pas autant que Phédre. Etoit-ce par *bêtiſe* comme l'a dit ſingulierement un Ecrivain moderne? Je ne le crois point. Il ſavoit bien que ſes Fables avoient plus de gaieté que celles de Phédre: mais ce n'étoit nullement à lui de décider ſi cette gaieté valoit l'élégance de l'Auteur latin.

Il y a grande apparence que la Fontaine a élévé l'Apologue à ſa plus haute perfection. Ceux qui ont voulu le ſurpaſſer, n'ont pas pu l'atteindre, quoiqu'avec beaucoup de talens. La moindre de ſes Fables a une tournûre qui

ſera toûjours le déſeſpoir de ceux qui ne ſeront pas nés comme lui. Quel dommage pour les Lettres Françoiſes ſi cet Homme unique ſe fût rendu à l'autorité d'un des plus grands Maîtres de notre éloquence, (*a*) qui prétendoit que les Fables ne pourroient réuſſir en François! *Periculoſum eſt credere & non credere.* Phedr, fab.

CHAPITRE III.

Examen de quelques Piéces d'Eſope.

ON ſe ſouviendra que nous travaillons pour les Enfans, & que nous devons tâcher, ou de nous mettre à leur portée, ou de les élever au deſſus d'eux-mêmes. Trop heureux ſi nous pouvions réuſſir dans le moindre de ces deux points.

36. L'Apologue eſt dans Eſope d'une briéveté extrême. L'Auteur ne connoiſſoit point de milieu entre le néceſſaire & l'utile. Quand un pas lui ſuffiſoit pour arriver à ſon but: il ne faiſoit qu'un pas. On peut comparer ſa morale, ainſi ſerrée dans ſes fables, à ces Statues drappées d'un linge mouillé, qui laiſſe voir à plein la taille du corps & la figure des membres. Cette maniere

(*a*) M. Patru.

n'eſt point ſans grace pour les délicats: on le verra par les Exemples que nous allons propoſer.

La Cigale & les Fourmis. I.

„ Un jour, pendant l'hiver, les Fourmis faiſoient ſécher du froment, que la „ pluie avoit mouillé. La Cigale affamée „ vint leur en demander pour ſe nourrir. Pourquoi n'avez-vous pas fait „ votre proviſion en Eté, lui dirent les „ Fourmis? Je n'étois pas oiſive, répondit la Cigale, je chantois. Les „ Fourmis ſe mirent à rire & lui dirent: „ Si vous chantiez en Eté, vous pouvez „ danſer en Hiver. „

Τέττιξ καὶ Μύρμηκες. I.

Χειμῶνος ὥρα τῶν σίτων βραχέντων, οἱ Μύρμηκες ἔψυχον. Τέττιξ δὲ λιμώττων ᾔτει αὐτοὺς τροφήν. οἱ δὲ Μύρμηκες εἶπον αὐτῷ. διὰ τί τὸ θέρος οὐ συνῆγες τροφήν; ὁ δὲ εἶπεν, οὐκ εσχόλαζον ἀλλ' ᾖδον μουσικῶς· οἵ δὲ γελάσαντες εἶπον, ἀλλ' εἰ θέρους ὥραις ηὔλεις, χειμῶνος ὤρχου.

37. Qu'on ſe rappelle la définition de l'Apologue: c'eſt *le récit d'une action allégorique.* Tout ſe trouve dans cette Piéce. Il y a récit, action, allégorie. Le récit eſt viſible. On raconte ce qui s'eſt paſſé entre les Fourmis & la Cigale: on ne le voit point arriver devant ſes yeux. Voyons l'Action & les Acteurs. Les Acteurs ſont les Fourmis d'un côté, & la Cigale de l'autre. Les Fourmis, laborieuſes: la Cigale, pareſſeuſe: voilà leurs caracteres, qui ſont contraſtés, ou, ce qui eſt la même choſe, oppoſés. Les Fourmis remuent leur bled: la Cigale vient leur en demander; on lui en refuſe: ainſi l'Action eſt *la Cigale refuſée par les Fourmis.* Il y a un commencement; c'eſt la Cigale qui ſe préſente devant les Fourmis: un milieu; c'eſt leur entretien: une fin; c'eſt la Cigale renvoyée avec mépris: ce qui fait un Tout. Otez une de ces parties, l'Action n'eſt plus complette. Dites par exemple: *La Cigale s'étant préſentée devant les Fourmis, fut renvoyée avec mépris.* On veut ſavoir pourquoi, & comment: & c'eſt par l'entretien qu'on le fait.

38. Entre les circonſtances, il faut remarquer que les Fourmis ſont occupées, quoiqu'en hiver. Ce qui rend la Cigale encore plus blâmable, d'être reſtée oiſive pendant l'Eté. 2°. Ce tra-

vail fait naître à la Cigale la penſée & l'occaſion de demander. Elle voit du bled expoſé au ſoleil: ſa demande eſt fort naturelle. 3°. La Cigale croyoit avoir travaillé aſſez, que d'avoir chanté: un pareſſeux ſe croit occupé en faiſant des riens. 4°. Enfin les Fourmis ſe mettent à rire de ſa ſotiſe, qui leur paroît contre le ſens le plus commun: elles renvoyent l'Emprunteuſe avec un mépris melé d'inſulte.

39. L'Allegorie eſt ſenſible & l'inſtruction régne d'un bout à l'autre. On reconnoît les Hommes ſous le maſque de la Fourmi & de la Cigale, & on y apprend que la pareſſe & l'oiſiveté menent à une diſette, qui excite l'indignation des autres hommes, pluſtôt que leur pitié.

Le Renard qui a la queue coupée. 2.

„ Un Renard pris au trebuchet, s'en „ échappa. Mais y ayant laiſſé ſa queue, „ il étoit ſi honteux, qu'il ne pouvoit

---

Αλώπεκες. 2.

Ἀλώπηξ ἐν παγίδι λήφθεῖσα καὶ ἀποκοπεῖσης τῆς ȣρᾶς διαδρᾶσα, ἀβιώτον ὑπ' αἰσχύνης

„ plus vivre. Il entreprit de perſuader „ aux autres Renards de ſe mettre en „ même état que lui, afin de cacher ſa „ propre difformité par celle des autres. „ Il les aſſemble tous, les exhorte à ſe „ couper la queue, diſant pour raiſon, „ que ce membre n'avoit nulle grace, „ que c'étoit un poids inutile. Quelqu'„ un prit la parole & lui dit: Si vous „ n'y étiez pas intéreſſé, vous ne nous „ donneriez pas ce conſeil.

40. La moralité de cette Fable, comme on voit, eſt, que *la plûpart des Donneurs de conſeils, ſongent à leur propre intérêt.* Voilà une maxime toute ſpiri-

---

ἡγεῖτό τὸν βίον. Ἔγνω οὖν καὶ τὰς ἄλλας Ἀλώπεκας ταυτὸ νουθετῆσαι, ὡς ἂν τῷ κοινῷ πάθει τὸ ἴδιον συγκαλύψειεν αἶσχος. καὶ δὴ πάσας ἀθροίσασα, παρῄνει τὰς οὐρὰς ἀποκόπτειν, ὡς οὐκ ἀπρέπες μόνον τοῦτο τὸ μέλος ὄν, ἀλλὰ καὶ περιττὸν βάρος προσηρτημένον. Ὑπολαβοῦσα δὲ τις αὐτῶν εἶπεν, ὦ αὕτη, ἀλλ' εἰ οὐ σοὶ τοῦτο συνεφέρεν, οὐκ ἂν ἡμῖν αὐτὸ συνεβούλευες.

tuelle, où il n'y a rien de corporel, ni qui ſe montre à l'imagination avec des couleurs & des traits. Comment faire pour la rendre ſenſible? Imaginez la Fable qu'on vient de raconter. L'imagination a un objet, où elle s'attache: on voit un Animal: on le voit dans une aſſemblée: on entend ſon diſcours, la réponſe qu'on lui fait: & comme on ſent en même tems, le motif qui a fait parler l'Orateur, on voit la Maxime dans le Récit.

Le Mulet. 3.

„ Un Mulet voyant ſa figure dans un „ fleuve, & admirant la beauté & la gran„ deur de ſa taille, ſe mit à ſecouer la cri„ niere, & à courir comme un cheval.

Ἡμίονος. 3.

Ex Plutarch. Conv. 7. Sap.

Ἡμίονος ἐν ποταμῷ τῆς ὄψεως ἑαυτοῦ κατιδὼν εἰκόνα, καὶ θαυμάσας τὸ κάλλος τε καὶ τὸ μέγεθος τοῦ σώματος, ὥρμησε θεῖν, ὥσπερ ἵππος ἀναχαιτίσας, εἶτα μέντοι συμφρο-

„ Mais

„ Mais tout à coup, se souvenant qu'il „ étoit fils d'un âne, il s'arrêta, & perdit „ sa confiance & sa fierté. „

41. Cette Fable est le portrait d'un homme né avec une grande ame, dans une condition basse. Quand il sent ce qu'il est en lui même, il ose tout. Quand il songe d'où il vient, & que les hommes accordent plus à la naissance qu'au mérite réel, il perd courage. Il n'y a pas un trait dans cette Fable qui ne soit transparent. Le tour est vif. Probablement elle n'a rien perdu en passant par les mains de Plutarque qui l'a recueillie.

Le Renard dans une fosse. 4.

„ Un jour Esope chargé de défendre „ un Gouverneur accusé de crime ca- „ pital, parla ainsi: Un Renard voulant

---

νήσας ὡς ὄνου υἱὸς εἴη, κατέπαυσε ταχὺ τὸν δρόμον, καὶ ἀφῆκε τὸ φρύαγμα καὶ τὸν θυμόν.

Αλώπηξ καὶ Εχῖνος. 4.

Ex Aristotele Rhet. lib. 2. cap. 20.

Αἴσωπος συνήγορων δεμαγωγῷ κρινομένῳ περὶ θανάτου, ἔφη, ἀλώπεκα διαβαίνουσαν πο-

„ passer une riviere, tomba dans une
„ fosse bourbeuse. Ne pouvant en sor-
„ tir, il souffrit long-tems: une infini-
„ té de grosses mouches vinrent le tour-
„ menter. Par hazard il se rencontra
„ un Herisson, qui eut pitié de son état,
„ Voulez-vous, lui dit-il, que je chasse
„ ces mouches? Non, répondit le Re-
„ nard. Pourquoi donc? Parce que
„ bientôt celles-ci seront soules de mon
„ sang, & que si vous les chassez, il en
„ viendra d'autres plus affamées, qui me
„ succeront ce qui m'en reste. „

ταμὸν, ἀποσθῆναι εἰς Φαράγγα, οὐ δυναμένην δὲ ἐκβῆναι πολὺν χρόνον κακοπαθεῖν, καὶ κυνοραϊστὰς πολλοὺς χέσθαι αὐτῆς. Εχῖνον δὲ πλανώμενον, ὡς εἶδεν αὐτὴν, κατοικείραντα ἐρωτᾷν, εἰ ἀφέλοι αὐτῆς τοὺς Κυνοραϊστὰς, τὴν δὲ οὐκ ἐᾷν. Ἐρομένου δὲ διὰ τὶ, Φᾶναι, ὅτι οὗτοι μέν πλήρεις μου ἤδη εἰσὶ, καὶ ὀλίγον ἕλκουσιν αἷμα. Ἐὰν δὲ τούτους ἀφέλῃ, ἕτεροι ἐλθόντες, ἐκπίουνται μου τὸ λοιπὸν αἷμα.

42. C'eſt Ariſtote qui nous a conſervé celle-ci. Il la donne pour exemple dans ſa Rhétorique. On y reconnoît le grand ſens du Fabuliſte Grec. Le Renard repréſente le Peuple qui eſt foulé; les Mouches, ſon Gouverneur; le Heriſſon, les Accuſateurs de ce dernier. Le Renard eſt malheureux, mais il eſt ſage & prudent dans ſon malheur. Ce ſimbole ne pouvoit déplaire au Peuple dont il s'agiſſoit Le Heriſſon eſt choiſi pluſtôt qu'un autre Animal, parce qu'étant hériſſé de pointes, il pouvoit nuire lui-même, en voulant faire du bien: ce qui convient aux Accuſateurs qui vouloient changer de Maître, peut être pour régner eux mêmes avec plus de dureté. Enfin les Mouches, inſectes malfaiſans, & que pourtant il faut ſouffrir, ſont ce Gouverneur, que l'avarice a rendu injuſte: mais, ſes deſirs étant preſque aſſouvis, & ſa paſſion par conſéquent ralentie, il vaut mieux encore le garder que d'en prendre un autre.

43. Voilà bien des leçons en peu de mots. Il n'y a pas une ſyllabe dont le Récit puiſſe ſe paſſer. Mais auſſi il n'y en a pas une qui y ſoit pour l'ornement. C'eſt un ſquelette, dont toutes les parties ſont bien placées & bien liées, mais ſans être revêtues de chair. Cela n'eſt que clair & naturel. La vérité & l'inſtruction ſuffiſoit dans ce tems-là: on

faiſoit bien: peut être que depuis on a fait mieux.

44. Il y a toûjours trois parties à obſerver. La premiére, le Renard qui tombe dans une foſſe, & ſe trouve aſſailli par des Mouches. La ſeconde, le Heriſſon qui s'offre pour les chaſſer. La troiſiéme, le Renard qui ne veut pas qu'on les chaſſe, & qui en dit la raiſon. Si on otoit la premiére partie, le récit n'auroit point de tête: ſi on ôtoit la fin, il demeureroit ſuſpendu: il faut partir, marcher, arriver: ou, ce qui eſt le même, entreprendre, agir, achever. Quand Horace dit:

Parturient montes, naſcetur ridiculus mus.

Et Boileau après lui:

La Montagne en travail enfante une Souris:

Ce n'eſt point un récit qu'ils font. Ce n'eſt pas une Action repréſentée: c'eſt un trait cité, une alluſion, une idée, qui préſente une Souris ſortant d'une montagne. Mais qu'on diſe comme Phédre ou la Fontaine:

Une Montagne en mal d'enfant
Jettoit une clameur ſi haute....

Voilà un récit qui commence: que doit produire cette clameur? Les peuples ſont étonnés: on accourt: on veut voir ce qui en arrivera:

. . . . . Chacun au bruit accourant,
Crut qu'elle accoucheroit, ſans faute,
D'une Cité plus groſſe que Paris.

Voilà le milieu. La fin ſuit:

Elle accoucha d'une Souris.

Voilà les trois parties bien diſtinctes, dans une Fable très-petite. L'étonnement & la curioſité des Peuples en font une partie eſſentielle. Qui diroit ſimplement: Un jour une Montagne accoucha d'une Souris: cela reſſembleroit plus à un fait, qu'à une Action.

Nous ne nous arrèterons pas davantage aux Fables grecques, qui ſont peu de choſe par elles- mêmes, & qui d'ailleurs ont été embellies par les Auteurs qui ſont venus après. Il ſuffit d'avoir montré à leur occaſion, & par leur exemple, ce que c'eſt que le fond d'une Fable. Plus les Ouvrages ſont ſecs, courts & décharnés, plus il eſt aiſé d'en faire connoître les parties fondamentales & les liaiſons. Dans les deux Chapitres ſuivans, ce ſera ſur la forme que nous nous arrêterons principalement.

CHAPITRE IV.

Examen de quelques Piéces latines, dont plusieurs seront comparées avec celles de la Fontaine.

LE caractere des Fables d'Esope est, comme on vient de le voir, la simplicité toute nûe, sans le moindre ornement. Phédre est aussi très-simple. Mais sa simplicité est gracieuse, élégante, polie, délicate, elle a toutes les graces que son genre pouvoit admettre, eu égard à la langue dans laquelle il écrivoit.

Le Loup & l'Agneau. I.

„ Le Loup & l'Agneau pressés par „ la soif, étoient venus boire à un mê- „ me ruisseau. Le Loup étoit au-dessus,

---

Lupus & Agnus. I.

Ad rivum eundem Lupus & Agnus venerant
Siti compulsi : superior stabat Lupus,
Longéque inferior Agnus : tunc fauce improbâ (*a*)

(*a*) Il y a dans le latin le terme *improbâ* que le françois n'a rendu que foiblement, il signifie un méchant, qui donne des conseils

„ & l'Agneau beaucoup plus bas. Alors
„ l'Aſſaſſin, pouſſé par ſon injuſte avi-
„ dité, chercha querelle: Pourquoi,
„ dit-il, troubles tu cette eau, tandis
„ que je bois? L'Agneau tremblant lui
„ répondit: Comment puis-je faire ce
„ dont vous vous plaignez? L'eau cou-
„ le de vous à moi. Le Loup, repouſſé
„ par la force de la vérité, répond: Il y
„ a ſix mois que tu médis de moi. L'
„ Agneau repartit: Je n'étois ſeule-
„ ment pas né. C'eſt ton pere, j'en at-
„ teſte Hercules. Et auſſitôt il le prend,
„ & le déchire injuſtement. „

Latro incitatus, jurgii cauſam intulit:
Cur, inquit, turbulentam feciſti mihi
Iſtam bibenti? Laniger contra timens,
Quî poſſum, quæſo, facere quod quereris, Lupe?
A te decurrit ad meos hauſtus liquor:
Repulſus ille veritatis viribus,
Ante hos ſex menſes malè, ait dixiſti mihi.
RespondìtAgnus: Equidem natus non eram.
Pater Hercule (*a*) tuus, inquit, maledixit mihi.
Atque ita correptum lacerat injuſtâ nece.

contraires à la juſtice & à la probité: cette épithéte convient à l'avidité. *Fauce improbâ*, eſt un tour poëtique que la proſe françoiſe ne peut rendre.

(*a*) Hercules Dieu de la Fable, fils de Jupiter & d'Alcmene.

45. Cette Fable eſt une des plus belles & des plus célébres de l'Antiquité. Tout y eſt clair. 1°. Le Lieu de la Scéne: c'eſt le bord d'un ruiſſeau. 2°. Les Deux Acteurs: c'eſt le Loup & l'Agneau. 3°. Leurs Caracteres: la violence & l'innocence. 4°. L'Action: c'eſt le démêlé de l'un & de l'autre. 5°. Le Nœud, qui tient le Lecteur en ſuſpens, eſt de ſavoir comment ſe terminera la querelle. 6°. Le Dénouement, c'eſt la mort de l'innocent, d'où ſort la morale: Que le plus foible eſt ſouvent opprimé par le plus fort.

Le Loup & l'Agneau preſſés par la ſoif étoient venus boire à un même ruiſſeau. Dans ce peu de mots, on a les Acteurs, le lieu de la ſcéne, & ce qui les amene tous deux. Ils pouvoient s'y rencontrer par hazard, mais il eſt mieux de leur préter à tous deux un motif. Le récit en a plus de vraiſemblance. Ils avoient ſoif: ils venoient boire.

Le Loup étoit au deſſus, & l'Agneau beaucoup plus bas. Voilà la ſituation de l'un & de l'autre bien marquée: c'eſt de cette ſituation que dépend une partie du caractere de l'action: ſi on eût mis l'Agneau où on met le Loup, la plainte de celui-ci auroit pû être juſte.

Cette eau, tandis que je bois. Cette déſigne l'eau qui eſt devant le Loup, & rend l'accuſation plus ſenſiblement in-

juſte: *tandis que je bois* eſt plein d'orgueil, qu'on imagine le ton dont cela étoit prononcé.

L'Agneau tremblant lui répondit. Le Latin employe le mot *Laniger* l'animal portant laine, qui ſemble caractériſer la douceur de l'Agneau, de même que *Latro* l'Aſſaſin, que le poëte employe deux vers plus haut, caractériſe le mauvais deſſein & la noirceur du Loup. Ces mots tirés ainſi de la circonſtance, ont deux mérites: le premier, de faire un portrait, le ſecond, de faire éviter les redites du nom propre.

Comment pourrois-je faire ce dont vous vous plaignez? On uſe de circonlocution par reſpect, pluſtôt que de dire ouvertement, comment puis-je troubler votre eau? Ce qui eût paru plus hardi. Le Loup reprend bruſquement: *Tu as médis de moi il y a ſix mois:* l'Agneau: Je *n'étois ſeulement pas né*: Cette réponſe eût perdu de ſa force, ſi elle eût été plus longue & plus arrangée. Le Loup piqué d'une réponſé ſi claire, s'emporte: il prend le haut ton: il jure par *Hercules*, & déchire ſa proye, ſans attendre de nouvelles repliques.

La violence eſt peinte parfaitement par les Diſcours & par l'Action. Le crime de l'Agneau, quand il eût été vrai & prouvé, n'étoit rien en ſoi. On lui reproche, à lui Agneau, ou à ſon pere,

de s'être plaint, de qui? du Loup: ce crime méritoit-il la mort? Cette piéce eſt une petite Tragédie, elle en a les trois parties naturelles; un Prologue, ou Expoſition du ſujet, une petite Intrigue qui fait un nœud, & enfin un Dénouement qui ſort de l'Action, On eſt touché de compaſſion pour l'Agneau, de colere contre le Loup. Changez les noms, vous aurez Neron & Britannicus.

46, Comparons la Fontaine.

Le Loup & l'Agneau.

Un Agneau ſe déſalteroit
Dans le courant d'une onde pure.
Un Loup ſurvient à jeun qui cherchoit avanture,
Et que la faim en ces lieux attiroit.
Qui te rend ſi hardi de troubler mon breuvage?
Dit cet animal plein de rage;
Tu ſeras châtié de ta témérité.
Sire, répond l'Agneau, que votre Majeſté
Ne ſe mette pas en colere;
Mais plutôt qu'elle conſidere
Que je me vas déſalterant
Dans le courant,
Plus de vingt pas au-deſſous d'elle;
Et que par conſéquent en aucune façon
Je ne puis troubler ſa boiſſon.

Tu la troubles, reprit cette bête cruelle,
Et je sai que de moi tu médis l'an passé.
Comment l'aurois-je fait si je n'étois pas né?
Reprit l'Agneau: je tete encor ma mere.
Si ce n'est toi c'est donc ton frere :
Je n'en ai point. C'est donc quelqu'un des tiens;
Car vous ne m'épargnez guere,
Vous, vos bergers, & vos chiens.
On me l'a dit: il faut que je me venge.
Là-dessus au fond des forêts
Le Loup l'emporte, & puis le mange,
Sans autre forme de procès.

La Fontaine, comme on le voit, a suivi Phédre presque par tout. Il l'a surpassé dans plusieurs endroits. Il y en a aussi quelque-uns où il lui céde. Ils ont tous deux peint les caracteres du Loup & de l'Agneau d'une maniere intéressante. L'Agneau est plus tremblant dans Phédre, il est plus doux dans la Fontaine & plus respectueux: il ne parle au Loup que par la troisiéme personne:

Que votre Majesté
Ne se mette point en colere.

Ce vers du Poëte françois, quoique très-naturel:

Comment l'aurois-je fait, si je n'étois pas né;
Je tete encor ma mere,

ne vaut pas l'énergique ſimplicité du latin: *Equidem natus non eram*; je n'étois ſeulement pas né. La Fable françoiſe eſt ſemée de beaucoup d'expreſſions vives & gracieuſes. Un ruiſſeau eſt *le courant d'une onde pure:* cette circonlocution fait image;

Sire, que votre Majeſté, *&c.*

Cela eſt riant & doux. *Tu la troubles*, cette repriſe eſt dure.

Vous ne m'épargnez guere
Vous, vos bergers, vos chiens.

Cette énumeration bruſquée marque la colere d'un homme qui a tort, & qui ne veut plus qu'on lui réponde: *Iræ hoc acriores quo iniquæ.* Tac.

Les Grenouilles qui demandent un Roi. 2.

„ Lorſqu'Athenes n'étoit gouvernée „ que par ſes Loix, un excès de liberté „ mit le trouble dans la Ville. La licen-

---

Ranæ Regem petentes. 2.

Athenæ cum florerent æquis legibus
Procax libertas civitatem miſcuit
Frenùmque ſolvit priſtinum licentia.

„ ce rompit le frein. Auſſitôt les Par-
„ tis ſe formerent, & le Tyran Piſiſtra-
„ te s'émpara de la Citadelle. Les Athe-
„ niens déplorant alors leur ſervitude,
„ non pas que Piſiſtrate fût cruel, mais
„ parce que tout fardeau péſe à quicon-
„ que n'y eſt pas fait, Eſope leur racon-
„ ta cette Fable.

„ Les Grenouilles qui erroient en li-
„ berté dans leurs marais, demandérent
„ à grands cris un Roi à Jupiter pour
„ réprimer la licence. Le Pere des
„ Dieux ſourit: & leur envoya un pe-

Hinc conſpiratis (*a*) factionum partibus,
Arcem tyrannus occupat (*b*) Piſiſtratus.
Quùm triſtem ſervitutem flerent Attici
Non quia crudelis ille, ſed quoniam grave
Omne inſuetis onus, & cœpiſſent queri,
Æſopus talem tum fabellam rettulit.

Ranæ vagantes liberis paludibus
Clamore magno regem petiêre ab Jove. (*c*)
Pater Deorum riſit, atque illis dedit

(*a*) *Conſpiratis partibus.* Expreſſion énergique. Tout ſe porte à un même point, comme par un ſouſle. Les eſprits s'uniſſent & ne font qu'une même ame.

(*b*) *Occupat* ne ſignifie pas *occuper*, mais s'emparer le premier.

(*c*) Jupiter, le plus puiſſant des Dieux ſelon la Fable.

„ tit Soliveau qui, tombant tout à-coup
„ dans l'eau, fit un tel eſcarre & un tel
„ bruit, qu'il effraya tout ce petit Peu-
„ ple. Mais comme il reſtoit long-tems
„ enfoncé dans la boue, il y en eut une
„ qui, par hazard leva doucement la
„ tête. Et après avoir reconnu ce que
„ c'étoit que ce Roi, elle appelle les
„ autres. Leur crainte ſe paſſe: les voi-
„ là toutes qui nagent à l'envi. Elles
„ ſautent inſolemment ſur le Bois; &
„ après lui avoir fait toutes ſortes d'af-
„ fronts, elles envoyent demander un
„ autre Roi à Jupiter, parce que celui

Parvum tigillum: miſſum quod ſubitó vadis
Motu ſonoque terruit pavidum genus.
Hoc merſum limo cum jaceret diutiùs
Fortè una tacitè profert è ſtagno caput (*a*)
Et explorato rege cunctas evocat.
Illæ timore poſito certatim adnatant,
Tignùmque ſuprà turba petulans inſilit. (*b*)
Quod quùm inquinaſſent omni contumeliâ,
Alium rogantes regem miſêre ad Jovem,
Qui diſſolutos mores vi compeſceret,

(*a*) *Caput*, au bout du vers, a plus de grace qu'il n'en eût eû ailleurs.

(*b*) *Petulans* marque un animal ſautillant: *inſilit* eſt mieux qu'*inſultet*, qui auroit été bon pour une groſſe bête: *Armentum inſultet*, dit Horace.

„ qu'on leur avoit donné n'étoit bon à
„ rien. On leur envoya un Hydre qui
„ commença à les gruger l'une après
„ l'autre. Envain elles veulent fuir la
„ mort, elles n'ont plus de reſſource: la
„ frayeur leur étouffe la voix. Elles pri-
„ ent ſecretement Mercure (*a*) d'enga-
„ ger Jupiter à avoir pitié de leur état:
„ Vous n'avez point voulu garder vo-
„ tre bon Roi, leur dit-il, ſouffrez celui-
„ ci. Et vous, Meſſieurs, faites de mê-
„ me, de peur qu'il n'arrive pis. „

Inutilis quoniam eſſet qui fuerat datus.
Tum miſit illis Hydrum, qui dente aſpero
Corripere cœpit ſingulas. Fruſtrà necem(*b*)
Fugitant inertes; vocem præcludit metus.
Furtim igitur dant Mercurio mandata ad Jovem
Adflictis ut ſuccurrat. Tunc contra Deus:
Quia noluiſtis veſtrum ferre, inquit, bonum
Malum perferte (*c*) Vos quoque ô Cives ait,
Hoc ſuſtinete, majus ne eveniat malum.

(*b*) *Necem* mort violente: *mortem* n'étoit pas juſte. *Fugitant*, diminutif ou fréquentatif: ces petits animaux fourmillants fuyent de toutes parts. *Inertes*, ſans reſſource, *ſine arte*, il ne leur reſte aucun moyen d'échaper.

(*a*) Meſſager de Jupiter.

(*c*) *Perferre* eſt en oppoſition avec *ferre*. Il a le ſens de l'augmentatif. *Ferre* eſt employé figurément, *per abuſum*, comme quand Virgile a dit, *ſperare dolorem*.

46. Nous ne comparerons point celle-ci avec celle de la Fontaine. Elle a des beautés que notre langue ne pouvoit rendre ſans doute, puiſqu'elle ne l'a pu dans la bouche de notre Poëte. De même qu'il y a auſſi grand nombre de beautés dans la Fontaine, que Phédre n'auroit pû rendre en latin. Car les choſes ſont à peu prés égales des deux côtés. Il y a des expreſſions qui ne ſe tranſportent pas. Cependant la Fontaine a jetté dans ſon récit beaucoup de graces: il en communique à tout ce qu'il touche. Mais peut-être qu'il a pouſſé le riant un peu trop loin, quand il a dit que les Grenouilles n'oſoient regarder leur Roi *au viſage*. On ne voit pas bien où eſt ce viſage, ni ce qui peut en tenir lieu dans un ſoliveau, cela paroît forcé. Par la même raiſon dans ces deux vers:

Et leur troupe à la fin ſe rendit familiére
Juſqu'à ſauter ſur les *épaules* du Roi.

Il n'y a rien qui réponde à ce terme. Nous cherchons ces épaules, & nous ne les trouvons pas: la vérité manque. C'eſt apparemment un de ces oublis dont parle Horace, qui ne font aucun tort à l'admirstion dûe aux grands Hommes. Revenons à Phédre.

Lorſqu'Athenes n'étoit gouvernée que par ſes loix: Il y a deux ſortes de gouverne-

vernemens, l'un s'exerce par les loix, & l'autre par les hommes. Dans le premier, c'eſt la régle ſeule qui parle, elle eſt la même pour tout le monde, *æquis legibus*, les citoyens ſont tous égaux. Dans le ſecond, il n'en eſt pas de même, c'eſt la volonté d'un ſeul Maître, ou de pluſieurs qui régne ſur les autres. *Miſcuit*, troubla, mêla: L'expreſſion paroît douce, elle eſt cependant forte: elle peint bien le déſordre & la confuſion.

Ranæ vagantes liberis paludibus; ce vers eſt beau. Les Grenouilles qui erroient en liberté dans leurs marais. *Vagantes*, errant, eſt une image peinte d'un trait. *Liberis*, épithéte bien choiſie par oppoſition à l'eſclavage qui va ſuivre. *Le pere des Dieux ſourit:* C'eſt encore une image: elle eſt naïve, parce qu'elle ne ſemble point être le fruit de la réfléxion dans l'Auteur.

Motu ſonóque, le mouvement & le bruit: Deux choſes qui ſuffiſent pour épouvanter les ſots.

Une ſeule par hazard leve la tête: tout eſt à remarquer ici: ce fut par hazard, & non par réſolution, qu'une ſeule, ſans bruit, *tacitè*, leva la tête, *profert caput.*

Et après avoir reconnu ce que c'étoit que ce Roi, elle appelle les autres. Le mot latin *explorare*, ſignifie, *aller à la*

découverte d'un pays, l'expreſſion eſt ſinguliére. Mais auſſi c'étoit un Roi tombé du Ciel, & qui, à en juger par le fracas qu'il avoit fait en arrivant, devoit être un terrible perſonnage. Les autres ſortent de leurs trous, *evocat* le fait entendre par la prépoſition dont il eſt compoſé. Elles nagent toutes à l'envi. *Adnatant*, expreſſion forte: elle ſignifie en même tems le mouvement, le but où l'on tend, la manière dont on va, & l'élement dans lequel on eſt. C'eſt toûjours l'image de la populace, qui commence par avoir peur, qui enſuite demande pourquoi, & qui finit par être inſolente.

La troupe pètulante ſaute ſur le ſoliveau, Un moment auparavant c'étoit la race peureuſe, *timidum genus*, maintenant c'eſt la canaille inſolente. On demande un autre Roi, parce que le premier n'étoit bon à rien, c'eſt ce que ſignifie *inutilis*. Donnez-nous un Roi qui ſe remue, crient-elles dans la Fontaine. On leur en donna un. Ce fut un Hydre qui les prit toutes l'une après l'autre. *Singulas*, ce mot eſt plus vif que *omnes*, qui ſembleroit trop vague: *ſingulas* les fait voir toutes en particulier, ce ſont des cruautés repetées autant de fois.

Nous avons paſſé ſur quelques endroits qu'on pourra faire remarquer en-

core. On ne peut dire tout; & d'ailleurs il faut laiſſer aux Jeunes-Gens de quoi s'eſſayer eux-mêmes de tems en tems, il ſuffit de les mettre ſur les voies.

La Cicogne & le Renard. 3.

„ Le Renard invita un jour la Cico-
„ gne à ſouper, & lui ſervit un brouet
„ clair ſur une aſſiette, tellement que,
„ malgré ſa faim, elle ne put en goûter
„ en aucune façon. Celle-ci, à ſon tour,
„ invita le Renard, & lui ſervit du ha-
„ chis dans une bouteille: ſon bec peu-
„ vant y entrer, elle mange à ſon aiſe;
„ & fait endurer la faim à ſon Hôte.
„ Comme celui-ci léchoit le cou de la
„ bouteille, l'Oiſeau voyageur lui dit:
„ On doit s'attendre à la pareille. „

Vulpes & Ciconia. 3.

Vulpes ad cœnam dicitur Ciconiam
Prior invitaſſe, & illi in patena liquidam
Poſuiſſe ſorbitionem, quam nullo modo
Guſtare eſuriens potuerit Ciconia.
Quæ Vulpem cum revocaſſet, intrito cibo
Plenam lagenam poſuit: huic roſtrum inſerens
Satiatur ipſa: torquet convivam fame:
Quæ quùm lagenæ fruſtra collum lamberet:

Peregrinam sic locutam volucrem accepimus :
Sua quisque exempla debet æquo animo pati.

47. Le Renard avoit fait les avances, cela rend l'affront de la Cicogne plus piquant. Celle-ci essaye toutes sortes de maniéres pour goûter seulement du mets qu'on lui sert, mais c'est en vain: *Nullo-modo gustare esuriens potuit.*

Satiatur ipsa, & torquet convivam fame. Elle mange à son aise, & fait endurer la faim à son Hôte. Les deux verbes latins sont également forts; l'un marque l'abondance où se trouve la Cicogne, *satiatur;* & l'autre la cruelle disette où est le Renard, il est à la torture, *torquet.* Il léche le col de la bouteille: cette attitude est intéressante, parce qu'on la compare nécessairement avec celle de la Cicogne qui se rassasie.

48. La Fontaine a quelque chose de plus riant. Le Renard y a un caractere plus marqué d'un bout de la piéce à l'autre.

Le Renard & la Cicogne.

Compere le Renard se mit un jour en frais,
Et retint à dîner commere la Cicogne.

Le régal fut petit, & ſans beaucoup d'ap-
prêts :
Le galant pour toute beſogne
Avoit un brouet clair, il vivoit chichement.
Ce brouet fut par lui ſervi ſur une aſſiette:
La Cicogne au long bec n'en put attraper
miette ;
Et le drole eut lappé le tout en un moment.
Pour ſe venger de cette tromperie,
A quelque tems de là la Cicogne le prie:
Volontiers, lui dit-il, car avec mes amis
Je ne fais point cérémonie.
A l'heure dite il court au logis
De la Cicogne ſon hôteſſe,
Loua très-fort la politeſſe,
Trouva le dîner cuit à point.
Bon appetit ſur-tout ; Renards n'en man-
quent point.
Il ſe réjouiſſoit à l'odeur de la viande
Miſe en menus morceaux, & qu'il croyoit
friande.
On ſervit pour l'embarraſſer
En un vaſe à long col, & d'étroite embou-
chure.
Le bec de la Cicogne y pouvoit bien paſſer,
Mais le muſeau du Sire étoit d'autre meſure,
Il lui fallut à jeun retourner au logis ;

Honteux comme un Renard qu'une poule
auroit pris,
Serrant la queue, & portant bas l'oreille.
Trompeurs, c'eſt pour vous que j'écris,
Attendez-vous à la pareille.

Se mettre en frais eſt bon pour quelque Gourmand ou quelque Avare, qui donne rarement. *Le Galant pour toute beſogne:* Le terme *galant* marque l'appetit & l'air madré du compere. La Cicogne *au long bec:* image: *n'en put attraper miette*, façon de parler énergique & proverbiale: *Et le Drole eût lappé le tout en un moment.* Ce vers eſt très-beau, tout y eſt fort. *Le Drole*, on ſait ce que c'eſt qu'un *drole. Lappé*, dit la choſe & la maniere dont elle ſe fait. *Le tout*, l'article fortifie le mot *tout; en un moment* ſe prononce très-vîte. Quelle différence s'il eût mis, *le Renard eût mangé le tout en un inſtant.* La Cicogne prie le Renard à ſon tour:

Volontiers, lui dit-il, car avec mes amis, *&c.*

Le Galant eſt toûjours prêt. Il ne va point au logis, il y *court: à l'heure dite:* Bon appetit ſur-tout, *Renards n'en manquent point:* la réfléxion fait plaiſir, elle eſt courte & naturelle. Il eſt prêt de ſe mettre à table, mais ſon empreſſement va être duppé: le Lecteur eſt agréablement attentif. Il ne faut pas oublier ce vers:

Mais le muſeau du Sire étoit d'autre meſure.

muſeau du Sire ridiculiſe *le Sire : étoit d'autre meſure:* cette circonlocution eſt beaucoup plus agréable que l'expreſſion naturelle: ſon muſeau étoit trop gros.

Honteux comme un Renard qu'une poule
auroit pris,
Serrant la queue & portant bas l'oreille.

Ces deux vers peignent, on ne peut mieux, la honte d'un trompeur qui ſe voit trompé.

L'Homme entre deux âges. 4.

,, Les Hommes ſont toûjours la dupe, ,, ſoit qu'ils aîment les Femmes, ou qu'ils ,, en ſoient aimés.

,, Une Femme adroite employoit l'art ,, pour cacher ſes années à un Homme ,, de moyen âge *qu'elle aimoit.* Il y en ,, avoit une autre plus jeune, qui en

---

Anus diligens virum ætatis mediæ, item Puella. 4.

A fæminis utcunque ſpoliari viros
Ament, amentur, nempè exemplis diſcimus.
Ætatis mediæ cuidam, mulier non rudis,
Tegebat annos, celans elegantiâ ;
Animóſque ejuſdem pulchra juvenis ceperat,
Ambæ videri dum volunt illi pares,

„ étoit aimée. Ces deux femmes, vou-
„ lant que l'Homme parût de même âge
„ qu'elles, ſe mirent à lui arracher les
„ cheveux. Le bon homme croyoit qu'on
„ les lui arrangeoit: inſenſiblement il
„ ſe trouva chauve; car la Jeune arra-
„ choit juſques dans la racine les blancs,
„ & la Vieille les noirs.

49. Voici la Fable de la Fontaine:

Un homme de moyen âge,
Et tirant ſur le griſon,
Jugea qu'il étoit ſaiſon
De ſonger au mariage:
Il avoit du comptant,
Et partant
De quoi choiſir. Toutes vouloient lui plaire;
En quoi notre amoureux ne ſe preſſoit pas tant.
Bien adreſſer n'eſt pas petite affaire.
Deux veuves ſur ſon cœur eurent le plus de part;
L'une encore verte, & l'autre un peu bien mûre;

Capillos homini legere cœpere invicem.
Cùm ſe putaret fingi curâ mulierum,
Calvus repentè factus eſt; nam funditùs
Canos puella, nigros anus evellerat.

Mais qui reparoit par ſon art
Ce qu'avoit détruit la nature.
Ces deux veuves en badinant,
En riant, en lui faiſant fête,
L'alloient quelquefois teſtonnant,
C'eſt-à-dire, ajuſtant ſa tête.
La vieille à tous momens de ſa part emportoit
Un peu de poil noir qui reſtoit,
Afin que ſon amant en fût plus à ſa guiſe.
La jeune ſaccageoit les poils blancs à ſon tour.
Toutes deux firent tant que notre tête griſe
Demeura ſans cheveux, & ſe douta du tour.
Je vous rends, leur dit-il, mille graces, les belles,
Qui m'avez ſi bien tondu ;
J'ai plus gagné que perdu :
Car d'Hymen, point de nouvelles.
Celle que je prendrois voudroit qu'à ſa façon
Je vécuſſe, & non à la mienne.
Il n'eſt tête chauve qui tienne ;
Je vous ſuis obligé, belles, de la leçon.

La Fontaine ſemble avoir fait mieux que Phédre, 1°. Parce qu'il ſuppoſe que c'eſt un homme qui ſonge à ſe marier: dès qu'il tiroit ſur le griſon, on doit naturellement le ſuppoſer ſage: aulieu que

dans Phédre, il paroît encore livré à de folles amours. 2°. Il le suppose riche: & c'étoit par cette raison qu'on l'aimoit. C'est un avis aux riches qui s'imaginent quelquefois qu'on ne les aime que pour eux. 3°. La Fontaine met mieux au fait de la manœuvre que jouent les deux Femmes: Phédre ne le dit que dans le dernier vers, ce qui jette de l'embarras dans son récit. 4°. Il met la morale dans la bouche du Vieillard même, elle y sied: elle y a du feu.

Le Caractère des deux Femmes est beau dans le Latin, il l'est encore plus dans le François:

L'une encor verte, & l'autre un peu bien
mure,
Mais qui réparoit par son art
Ce qu'avoit détruit la nature.

La Jeune saccageoit *les poils blancs:* cette expression peint d'un seul mot, le sentiment, l'action, & l'effet qu'elle produit; Phédre avoit dit *qu'elle arrachoit jusques dans la racine.* Mais ce qui ne sauroit être dans le latin, c'est la maniére dont se faisoit l'opération:

Ces deux Veuves en badinant,
En riant, en lui faisant fête.

Rien n'est si badin: on sent de quel ton cela doit être dit.

Le Loup & la Grue. 5.

„ Un Loup mangeant gloutonnement „ avala un os, qui lui resta dans le go- „ sier. Forcé par sa douleur, il prioit „ tous ceux qui passoient, leur faisoit „ des promesses, pour les engager à le „ délivrer de son mal. La Grue enfin se „ laissa persuader par son serment, & „ confiant à son gosier son long cou, „ elle lui fit une cure qui étoit dange- „ reuse pour elle-même. Elle demanda „ son salaire: Vous êtes une ingrate, lui „ répondit le Loup: vous avez retiré vo- „ tre tête de mon gosier, sans qu'il vous „ en soit arrivé de mal, & vous deman- „ dez votre salaire? „

50. M. Rollin a donné l'examen détaillé de cette Fable, nous ne pouvons

---

Lupus & Gruis. 5.

Os devoratum fauce cùm hæreret Lupi,
Magno dolore victus, cœpit singulos
Inlicere pretio, ut illud extraherent malum.
Tandem persuasa est jure jurando Gruis,
Gulæque credens colli longitudinem
Periculosam fecit medicinam Lupo;
Pro quo quùm pactum flagitaret præmium,
Ingrata es, inquit, quæ ore nostro caput
Incolume abstuleris & mercedem postules.

mieux faire que de le tranſcire ici: mais auparavant, nous dirons un mot du fonds même de la Fable, dont M. Rollin ne parle point, parce que ce n'étoit point ſon objet principal.

Il eſt dangereux de rendre ſervice aux méchans: voilà la penſée morale. Un Loup avoit un os dans le goſier: il prie la Grue de le lui tirer, elle le fait: elle eſt payée d'ingratitude. Voilà l'Action qui couvre la penſée. On en voit le commencement, le milieu, la fin. La Grue n'a pas été choiſie au hazard, elle avoit l'inſtrument propre pour faire l'opération, un cou très-long. En ſecond lieu, ſes longues pattes & cette grande phiſionomie ne peignent pas mal un Sot, *qui, ſur ſes longs pieds, s'en va je ne ſais où.*

„ Cette Fable, dit M. Rollin, eſt cour-
„ te, ſimple, mais d'une beauté inimi-
„ table dans ſa ſimplicité, qui en fait la
„ principale grace.

„ *Os devoratum*, un os avalé glou-
„ tonnement: ce mot eſt fort propre,
„ pour marquer l'action d'un Loup af-
„ famé, qui ne mange pas, mais qui
„ avale, ou pluſtôt qui dévore avec avi-
„ dité.

„ *Magno dolore victus, cœpit ſingu-*
„ *los inlicere pretio:* forcé par l'excès
„ de ſa douleur, il vouloit gagner cha-
„ cun par ſes belles promeſſes. Le Loup

„ naturellement n'eſt pas un Animal
„ doux & ſuppliant. La violence eſt ſon
„ partage. Il lui en coûta donc pour
„ deſcendre à de ſi humbles prieres. Il
„ y eut un long combat entre ſa férocité
„ naturelle, & la douleur qu'il ſouffroit.
„ Celle-ci l'emporta enfin: c'eſt ce que
„ marque bien le mot *victus*.

„ *Inlicere pretio*, ce mot eſt élégant &
„ délicat.

„ *Ut illud extraherent malum*, pour
„ dire *illud os*. L'effet pour la cauſe.
„ Quelle différence!

„ *Enfin*. Ce mot dit beaucoup & fait
„ entrevoir que grand nombre d'autres
„ animaux avoient déja paſſé en revûe,
„ mais n'avoient pas été ſi bêtes que la
„ Grue.

„ *Elle ſe laiſſa perſuader par le ſer-
„ ment*. Elle n'auroit pas ajouté foi à la
„ ſimple parole du Loup: il lui falut un
„ ſerment & ſans doute des plus terri-
„ bles. Et avec cela la ſotte ſe crut en
„ ſureté.

„ *Gulæ credens colli longitudinem*: mot
„ à mot: Confiant à ſon goſier la lon-
„ gueur de ſon cou. Eſt-il poſſible de
„ mieux peindre l'action de la Grue?
„ Pour ſentir toute la beauté de ce vers,
„ il n'y a qu'à le réduire à la propoſi-
„ tion ſimple: *& collum inſerens gulæ
„ lupi*. *Collum* ſeul, eſt plat. *Collum
„ longum* dit plus, mais ne préſente

„ point d'image : aulieu qu'en ſubſti-
„ tuant le ſubſtantif à l'adjectif *colli lon-*
„ *gitudinem*, il ſemble que le vers s'al-
„ longe, auſſi bien que le cou de la
„ Grue. „ (a)

„ *Periculoſam fecit medicinam Lupo*,
„ elle fit au Loup une cure dangereuſe
„ pour elle. On pouvoit dire ſimple-
„ ment, *elle tira l'os du goſier du Loup*.
„ Mais *fecit medicinam* a bien plus de
„ graces. On a ſoin, en expliquant
„ *medicinam*, qui ſignifie ici une opé-
„ ration de Chirurgie, d'avertir que
„ chez les Anciens, les Médecins n'é-
„ toient point diſtinguez des Chirur-
„ giens, & qu'ils en faiſoient les fon-
„ ctions.

„ *Vous êtes une ingrate, dit le Loup*.
„ Cette maniére fort ordinaire dans
„ Phédre, & dans tous les récits, eſt
„ bien plus vive que ſi l'on diſoit : *Le*
„ *Loup répondit : Vous êtes une ingrate*.
„ On doit remarquer combien la répon-

(a) Me permettra-t-on d'ajoûter un mot à cette remarque, pour achever de développer la penſée de M. Rollin ? *Longitudinem* eſt beau ici par deux raiſons : la premiere, parce que ce mot eſt très-long : la ſeconde, parce qu'il eſt au bout du vers : c'eſt pour cela qu'il attire ſur lui toute l'attention du Lecteur ; on penſe fort peu au cou, on ne voit que ſa *longueur*, & on la voit dans un mot de cinq ſyllabes, dont deux paroiſſoient ſuffire pour exprimer l'idée.

„ ſe du Loup a de vivacité, de force.
„ *Ore noſtro* eſt bien meilleur que *meo.*
„ Le Loup ſe regardoit comme un animal
„ important. „

51. La Fable de la Fontaine n'eſt point ſi parfaite que la latine, on n'y voit point tant de préciſion; il y a plus de feu, mais moins d'art. Le tout eſt mieux arrondi dans Phédre, les parties ſont mieux fondues enſemble, ſi j'oſe parler ainſi.

Les Loups mangent gloutonnement.

Ce vers eſt employé pour rendre le ſeul *devoratum* du latin.

Un Loup donc étant de frairie,
Se preſſa, dit-on, tellement,
Qu'il en penſa perdre la vie:
Un os lui demeura bien avant au goſier.

Ces vers ne ſont point ſans graces; mais en voilà cinq pour rendre le premier de Phédre:

Os devoratum fauce cùm hæreret Lupi:
De bonheur pour ce Loup, qui ne pouvoit
crier.

Voilà déja trois fois le mot de Loup répété. *Qui ne pouvoit crier*, cela peut n'être pas vrai: un os n'empêche pas de crier.

Près de là passe une Cicogne,
Il lui fait signe: elle accourt.

On ne retrouve point la promesse du Loup, ni son serment, ni le *tandem*.

Voilà l'Opératrice en besogne,
Elle retira l'os.

La Fontaine a mieux aimé laisser imaginer l'attitude de l'Opératrice, que d'entreprendre de la décrire d'après Phédre. *Elle retira l'os*, cela est clair & juste; mais la circonlocution du latin est piquante; l'épithéte *periculosam*, dangereuse pour elle, est un germe de réfléxions jetté rapidement.

. . . . . Puis pour un si bon tour
Elle demanda son salaire.
Votre salaire! dit le Loup;
Vous riez; ma bonne Commere,
Quoi! Ce n'est pas encor beaucoup,
D'avoir de mon gosier retiré votre cou?
Allez, vous êtes une ingrate;
Ne tombez jamais sous ma pate.

Votre salaire..... Cette reprise est vive, aussi bien que toute la suite: mais Phédre est aussi vif, & il est plus court.

Les

Les Mulets & les Voleurs. 6.

„ Deux Mulets s'en alloient, l'un
„ chargé d'argent, & l'autre de bled.
„ Le premier, fier de ſon fardeau, alloit
„ tête levée, faiſoit retentir ſa ſonnette.
„ Son Compagnon le ſuivoit doucement
„ & ſans bruit. Voilà tout-à-coup des
„ voleurs qui ſortent d'embuſcade : ils
„ percent de coups le Mulet, pillent ſon
„ argent, ne daignent pas regarder le

Muli duo. 6.

Muli gravati ſarcinis ibant duo,
Unus ferebat fiſcos cum pecuniâ :
Alter tumentes multo ſaccos hordeo,
Ille onere dives, celsâ cervice eminens (*a*)
Clarúmque collo jactans tintinnabulum :
Comes quieto ſequitur & placido gradu.
Subitó latrones ex inſidiis advolant, (*b*)
Intérque cædem ferro malum truſitant,

(*a*) ***Celsâ*** n'eſt pas inutile : c'eſt un coup de force qui rend ***eminens*** plus expreſſif, de même que ***clarum***, dans le vers ſuivant, ajoûte à ***tintinnabulum***.

(*b*) ***Advolant***. Ce cerme n'a pas pu être rendu en françois : il eſt le plus fort dans l'eſpéce de ceux qui ſignifient ***venir***. ***Accedunt*** eſt le plus foible ***accurrunt*** tient le milieu, mais ***advolant*** les renferme tous deux, & ajoûte encore à leur ſignification.

„ bled. Comme le Mulet volé deploroit „ ses maux: Pour moi, lui dit l'autre, „ je suis content du mépris qu'on a fait „ de moi: je n'ai rien perdu, & on ne „ m'a point fait de mal.„

52. Cette Fable est un parallele suivi de la grandeur & de la médiocrité. Le premier vers a une marche, & une harmonie, où il semble qu'il y ait du dessein:

Muli gravati sarcinis ibant duo,

L'expression, *tumentes* enflés, est poëtique, elle fait image.

Onere dives, riche d'un fardeau. Ces deux mots n'ont point été employés au hazard. Qu'est-ce que les richesses? Un fardeau précieux, mais pourtant fardeau, sur-tout si on les compare avec une médiocrité honnête *Alloit tête levée*: ces trois mots font encore image.

Jactans, secouant. Ce mot peint bien l'agitation de cette tête folle & orgueilleuse qui veut absolument faire du bruit, & qui ne pense point que c'est ce bruit même qui attire les dangers, parce qu'il

---

Diripiunt nummos, negligunt vile hordeum.
Spoliatus igitur casus cùm fleret suos:
Equidem, inquit alter, me contemtum gaudeo.
Nam nihil amisi, nec sum læsus vulnere.

avertit l'ennemi, & qu'il irrite les passions des autres. Son Compagnon, dont l'état & les mœurs sont bien différens, marche *après lui doucement & sans bruit.* Le contraste est dans la fortune, dans les caractères, dans la façon d'aller, dans les mots dont se sert le Poëte: il a fallu deux vers entiers pour peindre les grands airs & la démarche pompeuse du premier: pour le second, un vers suffit.

Il y a dans cette Fable deux Actions qui n'en font qu'une: ce sont deux pendans, ou deux portraits qui se régardent. La premiére montre la richesse, son orgueil, ses dangers: la seconde, la médiocrité, sa tranquillité, le plaisir qu'il y a d'en jouir. On voit distinctement les trois parties essentielles que nous avons dites. La Fontaine a travaillé la même Fable.

Il ne nous en reste plus que deux latines à examiner: l'une tirée d'Horace, & l'autre de Tite-Live: afin de faire sentir au Jeunes-Gens comment un même genre peut & doit être traité sur différents tons, quand le lieu & la circonstance l'exigent.

Le Rat des Champs & le Rat de la Ville. 7.

„ Le Rat des Champs reçut un jour „ dans ſon trou le Rat de Ville: c'étoient „ deux vieux amis. Le premier vivoit „ durement, avec grande économie: ce- „ pendant il s'égayoit quand ſes amis „ venoient le voir. Il offrit à celui-ci „ quelque choſe de ſa proviſion, des „ pois chiches, de l'avoine: il lui ſervit

---

Mures duo. 7.

Ex Horatio, lib. 2. ſat. 6.

. . . . Olim
Ruſticus urbanum (*a*) murem mus pau-
pere fertur
Accepiſſe cavo veterem vetus hoſpes ami-
cum,

(*a*) *Ruſticus urbanum murem mus.* Cette conſtruction a beaucoup de graces chez les Latins : ils n'y manquent jamais, cela fait éclat chez eux: les idées ſemblent ſe trancher, *veterem vetus hoſpes amicum.* Nous ne pouvons imiter cette conſtruction en françois, parce que nos cas n'ayant point d'inflé- xions qui les diſtinguent, il faut placer nos mots régis après les régiſſans, ſans quoi on ne reconnoîtroit plus les régimes.

„ du raiſin ſec, un reſte de lard: car, „ voyant ſon Hôte manger dédaigneu- „ ſement & ſans appetit, il vouloit l'ex- „ citer par la variété des mets; tandis „ que lui, quoique Maître du logis, il „ ſe contentoit de gruger quelques „ grains de bled ou d'ivraye, qu'il trou- „ voit dans la paille, laiſſant à ſon ami

---

Aſper & attentus quæſitis; ut tamen arctum (*a*)
Solveret hoſpitiis animum. Quid multa? neque illi
Sepoſiti ciceris, nec longæ invidit(*b*) avenæ,
Aridum & ore ferens acinum, ſemeſaque lardi
Fruſtra dedit, cupiens variâ faſtidia cœnâ
Vincere tangentis malè ſingula dente ſuperbo;
Cùm pater ipſe domûs paleâ porrectus in hornâ
Eſſet ador loliúmque, dapis meliora relinquens.

(*a*) *Arctum*, ſignifie reſſerré par un excès d'économie *Solveret*, ſignifie ici le contraire.

(*b*) *Invidit* eſt un helleniſme ou un tour grec qui a paſſé en latin ὀ φθονήσε. Le négatif en latin eſt plus agréable que l'affirmatif. Vos lettres m'ont fait plaiſir, *litteræ tuæ non injucundæ mihi fuere.*

„ tout ce qu'il y avoit de plus friant.
„ Quel plaisir avez-vous, lui dit le Rat
„ de ville sur la fin du repas, de vivre
„ ainsi, mal à votre aise, dans un bois,
„ sur un rocher? Quittez ces lieux sau-
„ vages, & venez habiter dans les vil-
„ les, parmi les hommes. Venez avec
„ moi: aussibien tout ce qui respire sur
„ la terre est sujet à la mort. Petits &
„ grands, nul ne lui échappe. Ainsi,
„ cher ami, jouissez de la vie tandis que

Tandem Urbanus ad hunc: Quid te juvat, inquit, amice,
Prærupti nemoris patientem vivere dorso?
Vin tu homines urbemque feris præponere sylvis?
Carpe viam, mihi crede, comes: terrestria quando
Mortales animas vivunt sortita: neque ulla est
Aut magno aut parvo lethi fuga; quo, (a) bone, circa,
Dum licet, in rebus jucundis vive beatus.
Vive memor, quàm sis ævi brevis. Hæc ubi dicta

(a) *Quo*, bone, *circa*; c'est une figure de mot, qu'on nomme Tmese, c'est-à-dire, qui coupe le mot en deux. Τέμνω *cado*.

„ vous l'avez: & ſongez, combien elle
„ eſt courte. Le Campagnard touché
„ de ce diſcours, ſaute légerement hors
„ de ſon trou. Les voilà tous deux en
„ marche: leur deſſein eſt de ſe gliſſer
„ le ſoir dans la ville. Déja la Nuit avoit
„ parcouru la moitié de ſa carriére,
„ quand ils ſont leur entrée dans une
„ maiſon riche: ſiéges d'ivoire, tapis
„ de pourpre, force reliefs d'un grand
„ ſouper de la veille: il y en avoit des
„ corbeilles pleines, jettées bien loin à

Agreſtem pepulere: domo levis exilit. Inde
Ambo propoſitum peragunt iter, urbis
aventes
Mœnia nocturni ſubrepere. Jamque tenebat
Nox medium Cœli ſpatium, cúm ponit
uterque
In locuplete domo veſtigia: rubro ubi cocco
Tincta ſuper lectos canderet (*a*) veſtis eburnos,
Multaque de magna ſupereſſent fercula
cœna,
Quæ procul extructis inerant heſterna caniſtris.
Ergó ubi purpureâ porrectum in veſte locavit

(*a*) *Canderet*, ſignifie briller, éclater.

„ l'écart. Le Citadin place ſon Hôte „ ſur un tapis précieux: & lui, il va, „ vient, s'empreſſe: les mets arrivent „ l'un après l'autre, ſans interruption: „ ſes ſoins vont juſqu'à faire l'eſſai de „ tout ce qu'il préſente. Le Ruſtique, „ couché mollement, étoit enchanté de „ ſa nouvelle fortune: il s'applaudiſſoit, „ quand, tout à coup, s'ouvrent avec „ fracas les portes à deux cartans. Les „ deux Convives de ſauter à bas, de „ courir tremblans par toute la cham- „ bre: ils ſont demi morts. Des do- „ gues viennent à abboyer: les vaſtes „ appartemens retentiſſent. Je ne puis

---

Agreſtem, veluti ſuccinctus curſitat hoſpes:
Continuatque dapes: nec non verniliter ipſis
Fungitur officiis prælambens omne quod affert.
Ille cubans gaudet mutatâ ſorte; boniſque
Rebus agit lætum convivam, cùm ſubitó ingens
Valvarum ſtrepitus lectis excuſſit utrumque.
Currere per totum pavidi conclave: magiſque
Exanimes trepidare. Simul domus alta moloſſis

„ vivre de la ſorte, dit le Rat des „ champs : adieu, je vais me raſſurer „ dans mon trou, & me conſoler avec „ mes lentilles.

53. Cette Fable a le même fonds que celle des deux Mulets : l'Action & les Acteurs ſont différens. Le récit d'Horace eſt toûjours ſimple ; mais comme le tiſſu des choſes s'éléve & s'abaiſſe, l'expreſſion s'éléve & s'abaiſſe auſſi. Il y a ſur le même fonds de ſimplicité, pluſieurs tons. Quand il peint le trou du Rat champêtre, rien n'eſt ſi petit, ſi étroit. Quand le tour du Rat de ville eſt venu, on entend de beaux vers :

. . . . , . . . Terreſtria quando
Mortales animas vivunt ſortita . . . ,

Les graces & la politeſſe de la Cour d'Auguſte s'y font ſentir d'un bout à l'autre dans les actions & dans les diſcours des deux Acteurs. L'économie du Campagnard n'ôte rien à ſon bon cœur, ni le luxe du Citoyen à ſes atten-

---

Perſonuit canibus. Tum Ruſticus, haud mihi vitâ
Eſt ópus hâc, ait : & valeat : me ſylva cavuſque
Tutus ab inſidiis tenui ſolabitur ervo (*a*).

(*a*) Eſpéce de légume.

tions pour son Hôte, quoiqu'habitant de la campagne.

Asper & attentus quæsitis. Asper, âpre, marque le caractère dur & laborieux du Rat des champs.

Attentus quæsitis, attaché à ce qu'il avoit acquis par son travail; cela ne l'empêche point d'en faire l'usage qui convient dans l'occasion: elle se présente, il va se donner quelque relâche. *Nec illi sepositi ciceris nec longæ invidit avenæ*. C'étoit un Rat sensé dans sa conduite: il avoit sa provision faite, *sepositi. Longæ* fait image.

Ore ferens acinum. Il lui apporte à son bec des grains de raisins. C'est encore une de ces images, qui coulent avec le récit, sans l'arreter. *Semesa*, ce n'étoit qu'un reste, cependanr c'est le mets le plus fin du repas, celui qu'on réservoit pour les grandes occasions.

Tangens malè singula dente superbo: ce vers est très-beau; le Rat de ville touchoit a peine à ce qu'on lui servoit, *malè*, signifie de mauvaise grace. *Dente superbo*, ses dents orgueilleuses, accoutumées à la bonne chere dédaignoient de se prêter à ces mets rustiques: l'expression est forte.

Le discours du Rat de ville commence brusquement, avec un sérieux qui devient ensuite grotesque par les grandes maximes qu'il débite. Il répéte sans

doute ce qu'il avoit oui dire souvent dans les festins des Payens, où l'idée de la mort étoit employée pour réveiller le goût du plaisir. Il finit par une sentence qui est comme le précis & la conclusion de son discours:

Vive, memor quàm sis œvi brevis.

Hâtez-vous de vivre, songez au peu de tems que vous avez.

Le Rat champêtre saute legerement hors de son trou: autre image. Tous les termes latins semblent faits exprès pour l'exprimer, *levis exilit*: ils sont minces & legers, les syllabes breves la plùpart: cette harmonie ne conviendroit pas à un lion qui sauteroit hors d'une fosse; on diroit alors *saltu se liberat.* Ils entreront dans la ville, mais comme il convient à des Rats, par quelque fente, quelque trou du mur, *subrepere.*

Déja la Nuit étoit au milieu de sa carrière. Cette expression poëtique fait ici un bon effet: on est dans une ville, on va entrer dans une grande maison, le style s'éléve. Suit la peinture de l'abondance, *grand souper, beaucoup de mets de reste, entassés dans des corbeilles,* & tout cela à l'écart, *procul,* tout sembloit promettre bonne chere & parfait repos.

Le Citadin place son Hote sur un tapis précieux. Le Rat de cour se fait reconnoître dès le premier trait. Il savoit

les usages du grand monde. Il court, va, vient, *cursitat*, on diroit un Officier qui a retroussé sa robbe pour être plus agile, *veluti succinctus*, image riante. Les mets arrivent sans interruption, *continuat*. Il fait lui-même l'essai de tout ce qu'il présente, *prælambens*, autre image.

On a vû jusqu'ici un repas paisible: on s'est amusé à voir les deux Rats, l'un troter, l'autre manger avec un air content, en silence. Mais tout-à-coup s'ouvrent les portes à deux battans, les Convives sautent à bas; *excussit*: l'expression latine est vive & riche. Ils courent par-tout dans la chambre, on les voit qui ne savent où se nicher. Des Dogues redoublent la frayeur: ils se croyent perdus. Ce trouble fait contraste avec les plaisirs du repas. Adieu, dit le campagnard, je vais me rassurer dans mon trou, & me consoler avec mes lentilles. *Tutus ab insidiis*. Les soins, les inquiétudes, les dangers, sont comme en embuscade autour des Grands, je le ai éprouvés, j'en sens encore les atteintes, je vais retrouver mon repos avec ma pauvreté.

54. Ce qui fait la beauté de cette Piéce c'est que 1°. Elle renferme une vérité intéressante. 2°. Cette vérité est couverte d'une Allégorie gracieuse, qui en présente successivement les parties

dans des images variées. 3°. Ces images sont vives, tous les traits en sont marqués d'une façon sensible. On voit les deux repas & les deux Convives. 4°. Les expressions sont justes & rendent les pensées nettement. 5°. Les tours sont naturels, & par cette raison, vifs: les parties sont liées adroitement, elles sortent toutes du commencement comme une tige sort de sa racine. 6°. Enfin tout est clair & élégant: c'est-à-dire, qu'on voit tout présenté sans obscurité, & avec toutes les graces que le sujet peut recevoir.

Nous ajoûtons à la Fable d'Horace celle de la Fontaine, afin qu'il soit plus commode au Lecteur d'en faire la comparaison, s'il le juge à propos.

Le Rat de ville & le Rat des champs.

Autrefois le Rat de ville
Invita le Rat des champs,
D'une façon fort civile,
A des reliefs d'Ortolans.

Sur un Tapis de Turquie
Le couvert se trouva mis.
Je laisse à penser la vie
Que firent ces deux amis.

Le régal fut fort honnête:
Rien ne manquoit au festin;

Mais quelqn'un troubla la fête
Pendant qu'ils étoient en train.

A la porte de la salle
Ils entendirent du bruit.
Le Rat de ville détale,
Son camarade le suit.

Le bruit cesse, on se retire:
Rats en campagne aussi-tôt:
Et le Citadin de dire,
Achevons tout notre rôt.

C'est assez, dit le Rustique;
Demain vous viendrez chez moi;
Ce n'est pas que je me pique
De tous vos festins de Roi.

Mais rien ne vient m'interrompre;
Je mange tout à loisir,
Adieu donc; fy du plaisir
Que la crainte peut corrompre.

Les Membres & l'Estomac. 8.

„Le peuple de Rome s'étant retiré

Membra & Venser. 8.

Ex Liv. lib. 2. dec. 1.

Plebs Romana cum in Aventinum secessisset,

„ fur le Mont Aventin, on lui envoya „ Menenius Agrippa, qui fe contenta „ de lui dire: Que dans le tems que „ tous les Membres de l'homme n'éto- „ ient pas foumis à une feule volonté, „ comme ils le font à préfent, & qu'ils „ avoient chacun la leur propre, & leur „ langage; ils s'étoient piqués de ce „ que leurs foins, leurs travaux, leurs „ occupations, n'étoient que pour l'E- „ ftomac, qui étoit, lui, tranquille au „ milieu des autres Membres, & n'avoit „ qu'à jouir des plaifirs qu'on lui pro- „ curoit; qu'ils étoient convenus que „ la Main ne porteroit plus à la Bou- „ che, que la Bouche ne recevroit plus, „ que les Dent cefferoient de broyer; „ qu'ayant voulu par ce moyen réduire „ l'Eftomac, ils étoient eux-mêmes

---

placuit ad eam mitti Menenium Agrippam, qui nihil aliud quam hoc narraffe fertur: Tempore quo in homine, non, ut nunc, omnia in unum confentiebant, fed fingulis membris fuum cuique confilium, fuus fermo fuerit, indignatas reliquas partes, fuâ curâ, fuo labore ac minifterio ventri omnia quæri: ventrem in medio quietum, nihil aliud quàm datis voluptatibus frui: confpiraffe inde, ne manus ad os cibum ferret, nec os acciperet

„ tombés tous dans une extréme langueur, aussi-bien que tout le reste du „ corps: Ce qui avoit fait connoître „ que l'Estomac avoit aussi ses fonctions, „ & que s'il étoit nourri, il nourrissoit „ à son tour. puisqu'après avoir digeré „ la nourriture, il renvoioit par les veines, à chaque partie du corps, un „ sang bien préparé, d'où dépendent la „ vigûeur & la vie. „

55. Nous rapportons cette Fable, dont nous avons eu soin de traduire le tour aussi bien que le sens, pour avoir occasion de faire remarquer aux Jeunes-Gens, combien il est important de se tenir dans le genre où on écrit; car chaque genre a sa couleur, & sa manière. Tite-Live écrivoit l'histoire de l'Etat le plus puissant du monde. La noblesse & la dignité devoient en faire

---

datum, nec dentes conficerent. Hâc irâ dum ventrem fame domare vellent, ipsa unà membra totúmque corpus ad extremam tabem venisse. Inde apparuisse ventris quoque haud segne ministerium esse: nec magis ali, quàm alere eum, reddentem in omnes corporis partes hunc quo vivimus vigemúsque divisum pariter in venas maturum confecto cibo sanguinem.

le ton

le ton fondamental. Un Apologue ſe préſente à raconter, dira-t-il, comme Phédre? *Un jour les Membres conſpirérent:* Il auroit tranſporté ſon Lecteur dans un autre genre: on ſeroit ſorti de l'Hiſtoire pour entrer dans l'Apologue. C'eût été une découpure iſolée au milieu d'un beau drap. On auroit oublié l'Orateur du Sénat Romain pour écouter les diſcours de la Main, des Dents, des Pieds. Mais en prenant le tour du diſcours indirect, les infinitifs du latin, & les *que* du françois, nous rappellent toûjours à Menenius, & nous avertiſſent que ſon diſcours eſt raconté, que ſon Apologue eſt enchaſſé dans l'Hiſtoire. Si un Hiſtorien François avoit à raconter un Apologue dans un ſujet grave, diroit-il, *la Dame au né pointu*, *ſa Majeſté fourrée*, *Grimppeminaud le bon Apôtre*? Cette liberté exceſſive ſeroit blâmée, ſans doute. Mais ſouvent il y a des degrés moins ſenſibles, qui ne mériteroient pas moins de l'être, & qu'on n'oſeroit blâmer, de crainte de paſſer pour avoir un mauvais eſprit, pluſtôt que de bons yeux.

Nous bornons ici notre examen pour les piéces latines: peut-être l'avons-nous porté trop loin. Mais quoiqu'il ne ſoit point difficile d'y en ajoûter, il l'eſt encore moins d'en retrancher celles que l'on voudra. Comme c'eſt un

exercice que nous faiſons, nous avons cru qu'il ſeroit utile de repréſenter pluſieurs fois les mêmes obſervations ſur différens objets, parce que, pour affermir & aſſurer le goût, il faut répéter les impreſſions. D'ailleurs il vaut mieux donner trop à quelques-uns, que de refuſer le néceſſaire au plus grand nombre.

CHAPITRE V.

On l'on examine quelques Piéces Françoiſes.

IL y a deux manières de juger des choſes: l'une plus aiſée, & l'autre moins. La premiere eſt de comparer enſemble deux Ouvrages de différentes mains, ſur le même ſujet, & d'obſerver leurs avantages réciproques. La ſeconde eſt de comparer un Ouvrage avec la Nature elle-même; ou, ce qui eſt la même choſe, avec les idées que nous avons de ce qu'on peut, ou qu'on doit dire ſur le ſujet choiſi. Car tout Auteur qui nous découvre des choſes nouvelles, ne fait que nous développer à nous mêmes ce qui étoit dans nos idées; mais ſans que nous ſuſſions qu'il y fût. Expliquons ceci par un exemple.

Qu'on nous annonce la Fable du *Chêne & du Roſeau:* du premier coup d'œil, nous voyons le contraſte du grand & du petit, du fort & du foible. Voilà une premiere idée, qui nous eſt donnée par le ſeul titre de l'Ouvrage. Nous ſerions fâchez que dans le récit, elle ſe trouvât renverſée, de manière qu'on donnât la force & la grandeur au Roſeau, & la petiteſſe avec la foibleſſe au Chêne: nous dirions, cela n'eſt point naturel. L'Auteur eſt donc lié par le ſeul titre. Si on ſuppoſe que ces deux plantes ſe parlent: la ſuppoſition une fois accordée, le Chêne doit parler avec hauteur & fierté, & le Roſeau avec modeſtie: c'eſt la nature qui le demande. Cependant, comme il arrive aſſez ſouvent, que ceux qui parlent avec le plus de hauteur ont tort, & que les autres au contraire, ont raiſon; on ne ſeroit point étonné de voir l'orgueil du Chêne abbatu, & la modeſtie du Roſeau conſervée. Mais cette idée eſt enveloppée: il s'agit de voir comment l'Auteur nous la développera. S'il le fait de manière à nous faire reconnoître la Natùre, c'eſt-à-dire, ce que nous croyons qui a pu & qui a même dû ſe faire, ſelon toutes les apparences; nous dirons, cela eſt juſte, cela eſt vrai, c'eſt-à-dire, conforme aux idées que nous avions. La vérité n'eſt jamais que

la conformité de l'image avec ſon modéle.

Ainſi les idées nouvelles que prétend nous donner un Auteur, ne ſeront proprement telles, que pour avoir été développées en nous nouvellement: & ſi elles ſont vraies, elles ne nous le paroitront, que parce qu'on nous aura découvert de nouveaux objets auxquels nous les aurons trouvées reſſemblantes. Voilà pourquoi le fonds de la Fable du Chêne & du Roſeau, & celui de tous les autres Ouvrages qui ont le même degré de perfection, ſont ſi agréables: ils ont le mérite de nous préſenter du nouveau, au moins dans les détails, & du vrai par-tout. Si outre cela, dans la forme, c'eſt-à-dire, dans les penſées, dans les tours, dans les expreſſions, il y a un juſte rapport avec ce fonds; l'eſprit n'aura rien de plus à déſirer. Toutes les parties ſeront unies & liées parfaitement au-dedans & au-dehors, & nous préſenteront un tableau où tout paroîtra nature & vérité. C'eſt cette maniére de juger que nous allons eſſayer.

Commençons par *le Chêne & le Roſeau*. Nous venons d'en expoſer le fonds; il ne s'agit plus que d'en conſidérer les détails.

Le Chêne & le Roſeau. 1.

Le Chêne un jour dit au Roſeau:

Vous avez bien ſujet d'accuſer la Nature.
Un Roitelet pour vous eſt un peſant far-
deau ,
Le moindre vent, qui d'avanture
Fait rider la face de l'eau,
Vous oblige à baiſſer la tête :
Cependant que mon front au Cauſace pareil,
Non content d'arrêter les rayons du ſoleil,
Brave l'effort de la tempête.
Tout vous eſt aquilon ; tout me ſemble
zéphir.
Encor ſi vous naiſſez à l'abri du feuillage
Dont je couvre le voiſinage ;
Vous n'auriez pas tant à ſouffrir ;
Je vous défendrois de l'orage.
Mais vous naiſſez le plus ſouvent
Sur les humides bords des royaumes du
vent :
La Nature envers vous me ſemble bien in-
juſte.
Votre compaſſion, lui répondit l'Arbuſte,
Part d'un bon naturel; mais quittez ce ſouci.
Les vents me ſont moins qu'à vous re-
doutables.
Je plie & ne romps pas. Vous avez juſqu'ici
Contre leurs coups épouventables
Réſiſté ſans courber le dos ;

Mais attendons la fin. Comme il disoit ces mots,
Du bout de l'horison accourt avec furie
Le plus terrible des enfans
Que le Nord eût porté jusque-là dans ses flancs.
L'arbre tient bon, le Roseau plie:
Le vent redouble ses efforts,
Et fait si bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au Ciel étoit voisine,
Et dont les pieds touchoient à l'empire des morts.

55. Nous ne parlerons plus d'allégorie, ni d'action, ni de leurs parties: nous l'avons assez fait jusqu'ici. Ce sera à la forme sur-tout que nous nous attacherons.

Le Chêne un jour dit au Roseau:
Vous avez bien sujet d'accuser la Nature.

Le discours est direct: le Chêne ne dit point: *Que le Roseau avoit bien sujet d'accuser la Nature;* mais *vous avez...* cette manière est beaucoup plus vive: on croit les entendre eux-mêmes: le discours est dramatique. Le second vers contient la proposition du sujet, & marque le ton de tout le discours. Il montre déja du sentiment & de la compassion:

Vous avez bien ſujet d'accuſer la Nature.

On ne peut gueres prononcer ce vers ſans y joindre un ton affectueux.

Un Roitelet pour vous eſt un peſant fardeau.

Cette idée que le Chêne donne de la foibleſſe du Roſeau eſt bien vive : elle tient de l'inſulte : Le plus petit des oiſeaux eſt pour vous un poids qui vous incommode.

Le moindre vent qui d'avanture
Fait rider la face de l'eau
Vous oblige à baiſſer la tête.

C'eſt la même penſée préſentée ſous une autre image. Le Chêne ne raiſonne que par des exemples, c'eſt la manière de raiſonner la plus ſenſible. *D'avanture*, eſt un terme un peu vieux, dont la naïveté eſt poëtique. *Rider la face de l'eau*, eſt une image juſte & agréable ; *Vous oblige à baiſſer la tête ;* ces trois vers ſont doux. Il ſemble que le Chêne s'abbaiſſe à ce ton par bonté pour le Roſeau. Il va parler de lui-même bien autrement :

Cependant que mon front au Caucaſe pareil,
Non content d'arrêter les rayons du Soleil,
Brave l'effort de la tempête.

Quelle nobleſſe dans les images ! Quelle fierté dans les expreſſions & dans les tours ! *Cependant que*, eſt emphatique.

Mon front, terme noble & majeſtueux. *Au Caucaſe pareil*, comparaiſon hyperbolique. *Non content d'arrêter les rayons du Soleil.* *Arrêter*, marque une ſorte d'empire & de ſupériorité; ſur qui? ſur le Soleil même. *Brave l'effort.* *Braver*, ne ſignifie pas ſeulement *réſiſter*, mais *réſiſter avec inſolence*. Ce n'eſt point à la tempête ſeulement qu'il réſiſte, mais à *ſon effort*. Le ſingulier eſt ici plus poëtique que le plurier. Ces trois vers dont l'harmonie eſt forte, pleine, les idées grandes, nobles, figurent avec les trois précédens, dont l'harmonie eſt douce, de même que les idées.

Tout vous eſt aquilon, tout me ſemble zéphir.

Le Chêne revient à ſon parallele, ſi avantageux pour ſon amour propre; & pour le rendre plus ſenſible, il le réduit en peu de mots. Tout vous *eſt* réellement aquilon: & à moy tout me *ſemble* zéphir. Le contraſte eſt obſervé par tout, juſque dans l'harmonie: *tout me ſemble zéphir* eſt beaucoup plus doux que, *tout vous eſt aquilon*. Mais quelle énergie dans la briéveté!

Encor ſi vous naiſſiez à l'abri du feuillage
Dont je couvre le voiſinage,
Vous n'auriez pas tant à ſouffrir,
Je vous défendrois de l'orage.

L'orgueil du Chêne eſt content; peut-être même qu'il a un peu rougi. Il va reprendre ſon premier ton de compaſſion, pour engager adroitement le Roſeau à conſentir aux louanges qu'il s'eſt données, & à flatter encore ſon amour propre par un aveu plaintif de ſa foibleſſe. Mais malgré ce ton de compaſſion, il ſait toûjours mêler dans ſon diſcours des expreſſions qui lui ſont avantageuſes. *Encor* eſt un terme affectueux. *A l'abri*, celui-ci eſt orgueilleux dans la bouche du Chêne. *Du feuillage dont je couvre le voiſinage*. *De mon feuillage*, eût été trop ſuccinct; mais *dont je couvre*, cela étend ſon feuillage en quelque ſorte: *Le voiſinage*, terme juſte, mais qui a de l'enflure. *Je vous défendrois de l'orage*. *Je*..... qu'il y a de plaiſir à ſe donner ſoi-même pour quelqu'un qui protége! on ſent, & on fait ſentir ſa ſupériorité.

> Mais vous naiſſez le plus ſouvent
> Sur les humides bords des Royaumes du vent.

Ce tour eſt poëtique, & ne mésied pas dans la bouche du Chêne.

> La Nature envers vous me ſemble bien injuſte.

C'eſt la concluſion, que le Chêne prononça, ſans doute, en appuyant, & avec

une pitié inſultante, quoique réelle & véritable.

On attend avec impatience la réponſe du Roſeau. Si on pouvoit la lui inſpirer, on ne manqueroit point de l'aſſaiſonner. La Fontaine qui a ſçu faire naître l'intérêt, n'eſt point embaraſſé de le ſatisfaire. La réponſe du Roſeau ſera polie, mais ſéche: on n'en ſera point ſurpris.

Votre compaſſion, lui répondit l'Arbuſte,
Part d'un bon naturel.

C'eſt préciſément une contre-vérité. Le Roſeau n'a pas voulu lui dire qu'elle partoit de l'orgueil; mais ſeulement il lui fait ſentir qu'il en avoit examiné & vû le principe: c'étoit au Chêne à comprendre ce diſcours. Tout le reſte eſt nettement contradictoire à tout ce que le Chêne a dit, & la vérité y eſt par-tout ſenſible.

Je plie & ne romps pas. Vous avez juſqu'ici
Contre leurs corps épouventables
Réſiſté ſans courber le dos;
Mais attendons la fin.

Ce diſcours eſt ſec: & renferme de la menace.

Les Acteurs n'ont plus rien à ſe dire, c'eſt au Poëte à achever le récit. Il prend alors le ton de la manière. Il peint un orage furieux:

Du bout de l'horiſon accourt avec furie
Le plus terrible des enfans
Que le Nord eût porté juſque-là dans ſes flancs.

Le vent part de l'extrémité de l'horiſon: ſa rapidité s'augmente dans ſa courſe. Au lieu de dire un *vent de Nord*, on le perſonifie, & la périphraſe donne de la nobleſſe à l'idée, & de l'eſpace pour placer l'harmonie.

L'Arbre tient bon; le Roſeau plie.

Voilà nos deux Acteurs en ſituation parallele.

Le vent redouble ſes efforts
Et fait ſi bien, qu'il deracine
Celui de qui la tête au ciel étoit voiſine,
Et dont les pieds touchoient à l'Empire des Morts.

Ces vers ſont beaux, nobles; l'antithèſe & l'hyperbole qui régnent dans les deux derniers les rendent ſublimes.

Cette Fable a de grandes beautés. C'eſt une petite Tragédie qui finit par une cataſtrophe, ou révolution, ce qui eſt la même choſe. Il y a un intérêt, qui commence dès le ſecond vers, & qui croît toûjours juſqu'à la fin. On voit l'action qui s'engage, qui continue, qui ſe termine. Tout y eſt régulier, proportionné, varié. Et quoi-

qu'elle ſoit très-ſerieuſe, elle ne plaît pas moins que les plus riantes.

Les Animaux malades de la Peſte. 2.

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le Ciel en ſa fureur
Inventa pour punir les crimes de la Terre,
La Peſte (puis qu'il faut l'appeller par ſon nom)
Capable d'enrichir en un jour l'Acheron,
Faiſoit aux animaux la guerre.
Ils ne mouroient pas tous; mais tous étoient frappez.
On n'en voyoit point d'occupez
A chercher le ſoutien d'une mourante vie;
Nul mets n'excitoit leur envie.
Ni loups ni renards n'épioient
La douce & innocente proye.
Les tourterelles ſe fuyoient:
Plus d'amour, partant plus de joye.
Le lion tint conſeil, & dit: Mes chers amis,
Je crois que le ciel a permis
Pour nos péchez cette infortune.
Que le plus coupable de nous
Se ſacrifie aux traits du celeſte courroux.
Peut-être il obtiendra la gueriſon commune.
L'hiſtoire nous apprend qu'en de tels accidens
On fait de pareils dévoumens:

Ne nous flattons donc point, voyons sans indulgence
L'état de notre conscience.
Pour moi satisfaisant mes appetits gloutons
J'ai dévoré force moutons ;
Que m'avoient-ils fait ? nulle offense :
Même il m'est arrivé quelquefois de manger
Le berger.
Je me dévoûrai donc, s'il le faut; mais je pense
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi :
Car on doit souhaiter selon toute justice
Que le plus coupable périsse.
Sire, dit le Renard, vous êtes trop bon Roi :
Vos scrupules font voir trop de délicatesse ;
Et bien, manger moutons, canaille, sotte espece,
Est-ce un péché ? Non non : vous leur fites, Seigneur,
En les croquant beaucoup d'honneur.
Et quant au berger l'on peut dire
Qu'il étoit digne de tous maux,
Etant de ces gens-là qui sur les Animaux
Se font un chimérique empire.
Ainsi dit le Renard, & flateurs d'applaudir.
On n'osa trop approfondir
Du tigre ni de l'ours, ni des autres Puissances
Les moins pardonnables offenses.

Tous les gens quereleurs, jusqu'aux fimples
mâtins,
Au dire de chacun, étoient de petits faints.
L'âne vint à fon tour & dit : J'ai fouvenance
Qu'en un pré de Moines paffant,
La faim, l'occafion, l'herbe tendre, & je penfe
Quelque diable auffi me pouffant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.
Je n'en avois nul droit, puifqu'il faut parler
net.
A ces mots on cria haro fur le baudet.
Un loup quelque peu clerc prouva par fa ha-
rangue
Qu'il falloit dévoüer ce maudit animal,
Ce pelé, ce galeux, d'où venoit tout le mal.
Sa peccadille fut jugée un cas pendable.
Manger l'herbe d'autrui ! quel crime abomi-
nable !
Rien que la mort n'étoit capable
D'expier fon forfait ; on le lui fit bien voir.
Selon que vous ferez puiffant ou miférable,
Les jugemens de Cour vous rendront blanc
ou noir.

56. Celle-ci, quoique, fous un titre lugubre, eft plus riante que celle du Chêne & du Rofeau. Les difcours du Lion, du Renard, de l'Ane, y ont une naïveté plaifante. Le commencement

eſt d'une excellente beauté. Dans les ſix premiers vers c'eſt une période pleine qui ſe ſoutient d'un bout à l'autre. Qu'on la reliſe : l'oreille eſt occupée, l'eſprit content, le cœur remué : c'eſt la ſuſpenſion qui produit une partie de ces effets.

Un mal qui répand la terreur
Mal. . . .

Cette répetition fait bien : le Poëte décrit le mal, avant que de le nommer, parce que ſon nom eſt terrible. *La Peſte enfin, puiſqu'il faut la nommer :* capable *d'enrichir* en un jour l'Acheron, *faiſoit la guerre :* ces expreſſions ſont riches & fortes : *faiſoit la guerre*, Horace parle d'eſcadrons de maux, *Febrium cohors.* Après avoir nommé & défini la Peſte, on en montre les effets :

Ils ne mouroient pas tous, mais tous étoient
frappés.
On n'en voyoit point d'occupés
A chercher le ſoutien d'une mourante vie ;
Nul mets n'excitoit leur envie :
Ni Renads, ni Loups n'épioient
La douce, & l'innocente proye :
Les Tourterelles ſe fuioient.

Ces vers font contraſte avec les ſix premiers, qui ſont forts & vigoureux. Ceux-ci ſont doux & triſtes. Les Ani-

maux ont oublié leurs plaiſirs, même leurs beſoins les plus preſſants. Les plus féroces n'épient plus la *douce*, l'*innocente* proye: c'eſt le ton de la douleur, qui fait appuyer ainſi, ſur le caractère de la *proye*. *Les Tourterelles ſe fuioient*. Tout eſt dit dans ce ſeul mot. Les oiſeaux qui ſont les ſymboles de la tendreſſe & de la fidélité ſe fuyent. Voilà bien des idées ſombres & noires: dureront-elles juſqu'à la fin? Non, elles s'éclairciront peu-à-peu & par degré. Le Lion tient conſeil, fait un diſcours gravement groteſque, cite l'hiſtoire, il examine ſa conſcience, fait un aveu public de ſes péchés, dont quelques-uns le font héſiter:

> Même il m'eſt arrivé quelquefois de manger
> Le Berger.

C'eſt ſon grand crime. Et le mot de Berger, qu'il ſemble ne prononcer qu'à la hâte & à la fin, a une grace particulière. Il alloit ſe dévouer pour le ſalut commun, lorſqu'un flatteur entreprit de le juſtifier par un diſcours, qui eſt très-naïf & ſemble copié d'après un petit Maître de Cour.

> Non non: vous leur fites, Seigneur,
> En les croquant, beaucoup d'honneur.

La triſteſſe eſt paſſée, on a oublié la Peſte & ſa deſcription: on a été conduit inſenſiblement juſqu'au riant:

L'Ane

L'Ane vint à ſon tour & dit: J'ai ſouvenance.

Ce début en vieux langage eſt ſingulier: *ſouvenance* eſt un mot qui ſe prononce moitié du nez, & qu'on ne trouve pas mal dans la bouche d'un Ane. D'ailleurs il marque un ſouvenir de choſe paſſée il y a long-tems. L'Ane étoit innocent; mais peut-être honteux de le paroître, parce qu'il l'eût paru ſeul; il cherche dans ſa mémoire, & enfin il dit: *J'ai ſouvenance.*

Qu'en un pré de Moines paſſant,
La faim, l'occaſion, l'herbe tendre, & je penſe
Quelque diable auſſi me pouſſant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.

Le crime du baudet eſt en ſoi une peccadille, toutes ſes circonſtances le diminuent encore; il avoit faim: l'occaſion s'étoit préſentée: ce n'étoit qu'une fois en paſſant: c'étoit un pré de Moines: il n'en mangea que peu.

Je n'en avois nul droit, puiſqu'il faut parler net.

Cet aveu ſi clair, & ſi franc eſt fait pour figurer avec celui du Lion, qui avoit dit à-peu-près la même choſe; mais l'Ane n'eut pas le même ſuccès.

Manger l'herbe d'autrui! quel crime abominable!

. . . . On le lui fit bien voir.
Selon que vous ferez puiffant ou miférable,
Les jugemens de Cour vous rendront blanc
ou noir.

Les Lapins 3.

57. La fable des Lapins eft dans un autre genre. C'eft le gracieux & le riant des images qui en font le caractère dominant. C'en eft une des plus jolies de la Fontaine.

A l'heure de l'affut : foit lorfque la lumière
Précipite fes traits dans l'humide féjour,
Soit lorfque le Soleil rentre dans fa carière,
Et que n'étant plus nuit il n'eft pas encor
jour.

Rien n'eft fi gracieux que cette peinture du lever & du coucher du Soleil. C'eft la Poëfie qui en a fourni toutes les couleurs. Le quatrième vers eft des plus heureux pour marquer le point du jour, *fideribus dubiis*. On appelle vers heureux, terme heureux, &c. tout ce qui paroît être moins l'ouvrage de la réfléxion, que du hazard, ce qui paroît trouvé, pluftôt que fait. Ceux qui écrivent favent qu'au bout de la plume, il fe trouve quelquefois des chofes qu'on ne cherchoit point, dont on n'avoit point d'idées, qu'on n'auroit pû défirer : cela

s'appelle, tours, penſées, expreſſions heureuſes.

Au bord de quelque bois ſur un arbre je
grimpe :
En nouveau Jupiter du haut de cet Olympe
Je foudroye à diſcrétion
Un Lapin qui n'y penſoit guère.

Dans le premier vers, *grimpe* fait image. Le ſecond vers eſt riant; l'alluſion de Jupiter & d'Olympe exerce l'eſprit par une comparaiſon qui ſe fait du grand au petit. Les deux autres ſont heureux: *je foudroye*, expreſſion forte. *A diſcrétion*, peint l'avantage du Chaſſeur à l'affut: il eſt en repos, attendant ſon gibier qui vient ſe placer, s'arrêter au bout de ſon fuſil. C'eſt dans ce moment de ſécurité que le Lapin eſt foudroyé: il *n'y penſoit guère*. Phédre dit en parlant du Moineau enlevé par le Faucon, *ipſum nec opinum rapit*, il l'enleve lorſqu'il s'y attendoit le moins. La Fontaine dit la même choſe, mais avec beaucoup plus de feu:

Je vois fuir auſſitôt toute la nation
Des Lapins, qui ſur la bruyère,
L'œil éveillé, l'oreille au guet,
S'égaioient, & de thim parfumoient leur
banquet.

Ce tableau eſt amuſant, les Lapins y

ſont peints d'après nature, *l'œil éveillé, l'oreille au guet, s'égayoient:* l'harmonie eſt charmante. *Leur banquet parfumé de thim* préſente la plus agréable idée. Le terme *banquet*, joint à celui de *parfumer* a beaucoup de dignité & de grace:

> Le bruit du coup fait que la bande
> S'en va chercher ſa ſûreté
> Dans la ſouterraine cité:
> Mais le danger s'oublie, & cette peur ſi grande
> S'évanouit bientôt. Je revois les Lapins
> Plus gais qu'auparavant revenir ſous mes mains.
> Ne reconnoit-t-on pas en cela les humains?

Voilà la morale. Le récit y méne par le chemin le plus court. Elle vient plutôt comme une réfléxion du Lecteur, que comme une penſée de l'Auteur.

Qu'on reliſe tous ces morceaux de ſuite; outre les détails où nous nous ſommes arrêtés, on remarquera l'aiſance & la liaiſon des idées, qui ſe tiennent toutes comme par la main, & ſe revêtent des expreſſions les plus juſtes, les plus nobles, les plus riantes, à meſure qu'elles arrivent. Tout coule de ſource. C'étoit un vrai *Fablier* que Mr de la Fontaine, comme l'a dit plaiſamment Me de Bouillon. Il ne faiſoit point

ſes Fables, elles naiſſoient. Un autre à qui on auroit donné cette même matière, auroit pu y mettre de l'eſprit, de beaux vers; mais on n'y auroit pas vû cette chaîne d'objets toûjours égale & continue: les jointures auroient paru: au lieu qu'ici tout ſemble l'ouvrage de la nature, pluſtôt que celui de l'art. Les Muſes dictoient, la Fontaine écrivoit.

La Vieillard & les trois jeunes Hommes. 4.

58. Le mérite particulier de celle-ci eſt le grand ſens, & la beauté des ſentimens. Un Vieillard y parle avec une douce autorité, & donne des leçons à des Jeunes-Gens qui raiſonnent ſelon leur âge; c'eſt-à-dire, avec beaucoup de précipitation. On verra le contraſte avec plaiſir.

Un octogenaire plantoit.
Paſſe encor de bâtir; mais planter à cet âge?
Diſoient trois jouvenceaux, enfans du voiſinage:
Aſſurément il radotoit:
Car au nom des Dieux, je vous prie,
Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir ?

Autant qu'un Patriarche il vous faudroit
vieillir.
A quoi bon charger votre vie
Des foins d'un avenir qui n'eſt pas fait pour
vous ?
Ne ſongez déformais qu'à vos erreurs paſ-
ſées,
Quittez le long eſpoir & les vaſtes penſées,
Tout cela ne convient qu'à nous.
Il ne convient pas à vous-mêmes,
Repartit le Vieillard. Tout établiſſement
Vient tard & dure peu, La main des Parques
blêmes
De vos jours & des miens ſe joue égale
ment.
Nos termes ſont pareils par leur courte
durée.
Qui de nous des clartez de la voute azurée
Doit jouir le dernier ? Eſt-il aucun moment
Qui vous puiſſe aſſurer d'un ſecond ſeule-
ment ?
Mes arriere-neveux me devront cet om-
brage :
Hé bien, défendez-vous au Sage
De ſe donner des ſoins pour le plaiſir d'au-
trui ?
Cela même eſt un fruit que je goûte aujour-
d'hui :

J'en puis jouir demain, & quelques jours
encore ;
Je puis enfin compter l'aurore
Plus d'une fois ſur vos tombeaux.
Le Vieillard eut raiſon ; l'un des trois jouvenceaux
Se noya dès le port, allant à l'Amérique.
L'autre afin de monter aux grandes dignitez,
Dans les emplois de Mars ſervant la République,
Par un coup imprévû vit ſes jours emportez;
Le troiſiéme tomba d'un arbre
Que lui-même vouloit enter :
Et pleurez du Vieillard, il grava ſur leur
marbre
Ce que je viens de raconter.

Nous avons dit beaucoup de choſes qui conviennent à cette Fable, ſi on la conſidére, ſoit du côté du fonds, ſoit du côté de la forme. Pour ne point tomber trop dans les redites, nous ne nous arrêterons qu'à ce qu'elle a de propre.

Les quatre premiers vers ſont d'une beauté admirable. *Labeur* dans le ſixième eſt plus poëtique que *travail*: qu'on eſſaye l'un à la place de l'autre.

Ne ſongez déſormais qu'à vos fautes paſſées,

Quittez le long eſpoir, & les vaſtes penſées.

Que ces deux vers ſont beaux! qu'ils ſont riches & harmonieux: le *long* eſpoir, les *vaſtes* penſées; quel champ d'idées pour le Lecteur! On reconnoît le vers d'Horace, *ſpem longam reſeces.*

. . . . Tout établiſſement

Vient tard, & dure peu . . . . .

Cette maxime eſt belle, & très-bien placée dans la bouche d'un vieillard d'une expérience conſommée.

. . . . . La main des Parques blêmes

De vos jours & des miens ſe joue également.

Blêmes fait image: c'eſt le *pallida mors* d'Horace. La Fontaine a imité le reſte de la penſée du Latin, en lui donnant cependant un autre tour, qui la rajeunit. Horace avoit dit: *La pâle mort frappe également du pied à la porte des Rois & à celle des Bergers.* Le Poëte françois a, comme on voit, remplacé la nobleſſe, par la grace.

. . . . .. Eſt-il aucun moment

Qui vous puiſſe aſſurer d'un ſecond ſeulement?

C'eſt une penſée de Sénéque; on voit comment elle eſt rendue, & l'effet du mot *ſeulement* placé au bout du vers

Mes arriere-neveux me devront cet ombrage.
He bien ! défendez-vous au Sage
De ſe donner des ſoins pour le plaiſir d'autrui ?
Cela même eſt un fruit que je goûte aujourd'hui :
J'en puis jouir demain, & quelques jours encore.

Ce ſentiment eſt noble, parce qu'il peint une belle ame: il répand de la douceur & de la bienveillance pour les hommes dans le cœur de ceux qui liſent.

Je puis enfin compter l'Aurore
Plus d'une fois ſur vos tombeaux.

Ce tour eſt poëtique, il donne un air agréable à une penſée triſte d'elle même. Les trois Jeunes Hommes périrent effectivement avant le Vieillard. Il les pleura. Cependant ils lui avoient parlé avec peu de reſpect: il a tout pardonné à la vivacité de leur âge. Il gémit de les voir ſitôt moiſſonnés. Ce caractère eſt grand, il eſt noble, il eſt touchant; on ne peut voir rien de plus beau que cette Fable.

La Laitiere & le Pot au lait. 5.

Perrette ſur ſa tête ayant un pot au lait

Bien posé sur un couſſinet,
Prétendoit arriver ſans encombre à la ville.
Legere & court-vêtue elle alloit à grands pas ;
Ayant mis ce jour là pour être plus agile
Cotillon ſimple, & ſouliers plats.
Notre Laitiere ainſi trouſſée
Comptoit déja dans ſa penſée
Tout le prix de ſon lait, en employoit l'argent,
Achetoit un cent d'œufs, faiſoit triple couvée ;
La choſe alloit à bien par ſon ſoin diligent,
Il m'eſt, diſoit-elle, facile,
D'élever des poulets autour de ma maiſon ;
Le renard ſera bien habile,
S'il ne m'en laiſſe aſſez pour avoir un cochon.
Le porc à s'engraiſſer coutera peu de ſon ;
Il étoit, quand je l'eus, de groſſeur raiſonnable :
J'aurai, le revendant, de l'argent bel & bon;
Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,
Vû le prix dont il eſt, une vache & ſon veau,
Que je verrai ſauter au milieu du troupeau?
Perrette là-deſſus ſaute auſſi, tranſportée.

Le lait tombe, adieu veau, vache, cochon, couvée.
La Dame de ces biens, quittant d'un œil marri
Sa fortune ainſi répandue,
Va s'excuſer à ſon mari,
En grand danger d'être battue.
Le récit en farce en fut fait;
On l'appella le pot au lait.

59. Celle-ci eſt fameuſe par ſa naïveté. Perette eſt d'abord bien peinte en ménagère. Elle marche à grand pas, court au gain. La voilà qui ſe laiſſe aller à ſes belles penſées, & à ſes idées de fortune. Elle fait de grands progrès, ſes deſirs ſont déja réaliſés dans ſa tête:

Il étoit, quand je l'eus, de groſſeur raiſonnable;
J'aurai, le revendant, de l'argent bel & bon.

Cette derniere expreſſion *bel & bon* convient à une ame intéreſſée qui ſavoure le plaiſir de compter ſon argent.

Et qui m'empêchera de mettre en notre établi,
Vû le prix dont il eſt, une vache & ſon veau,
Que je verrai ſauter au milieu du troupeau?

Le troiſiéme vers eſt une extenſion de

l'idée qu'elle a de son veau, elle s'y arrête avec complaisance. Elle en est charmée, son imagination l'emporte, elle fait un petit saut de joie.

Le lait tombe, adieu veau, vache, cochon,
couvée.

Toutes ces idées rassemblées dans ce vers s'évanouissent à la fois, le lait tombe, tout se réuit à rien.

Je ne puis résister à la tentation d'examiner encore la Fable du Chat, de la Belette & du petit Lapin. Il y aura encore des beautés de nouvelle espéce: tout en est plein chez notre Fabuliste; chaque sujet est pour lui un terrain différent dont il tire aussi des fleurs différentes.

Le Chat, la Belette & le petit Lapin. 6.

Du palais d'un jeune Lapin
Dame Belette un beau matin
S'empara; c'est une rusée.
Le maître étant absent, ce lui fut chose aisée.
Elle porta chez lui ses pénates un jour
Qu'il étoit allé faire à l'Aurore sa cour,
Parmi le thim & la rosée.
Après qu'il eut brouté, troté, fait tous ses
tours,
Janot Lapin retourne aux souterains sejours.

La Belette avoit mis le nez à la fenêtre.
O Dieux hospitaliers! que vois-je ici paroître!
Dit l'animal chassé du paternel logis.
Hola, Madame la Belette,
Que l'on déloge sans trompette,
Ou je vais avertir tous les rats du pays.
La Dame au nez pointu répondit que la terre
Etoit au premier occupant.
C'étoit un beau sujet de guerre
Qu'un logis où lui-même il n'entroit qu'en rampant.
Et quand ce seroit un royaume,
Je voudrois bien sçavoir, dit-elle, quelle loi
En a pour toûjours fait l'octroi
A Jean fils ou neveu de Pierre ou de Guillaume
Plûtôt qu'à Paul, plûtôt qu'à moi.
Jean Lapin allégua la coutume & l'usage.
Ce sont, dit-il, les loix qui m'ont de ce logis
Rendu maître & seigneur, & qui de pere en fils,
L'ont de Pierre à Simon, puis à moi, Jean, transmis.
Le premier occupant est-ce une loi plus sage?
Or bien sans crier davantage,
Rapportons-nous, dit elle, à Raminagrobis.
C'étoit un Chat, vivant comme un devot hermite,

Un Chat faiſant la chatemite.

Un ſaint homme de Chat, bien fourré, gros
& gras,
Arbitre expert ſur tous les cas.
Jean Lapin pour juge l'agrée.
Les voilà tous deux arrivez
Devant ſa majeſté fourrée.
Grippeminaud leur dit: Mes enfans, approchez,
Approchez; je ſuis ſourd, les ans en ſont la
cauſe.
L'un & l'autre approcha ne craignant nulle
choſe.
Auſſi-tôt qu'à portée il vit les conteſtans,
Grippeminaud, le bon apôtre,
Jettant des deux côtez la griffe en même tems,
Mit les plaideurs d'accord en croquant l'un &
l'autre.
Ceci reſſemble fort au débat qu'ont par fois
Les petits Souverains ſe rapportans aux Rois.

60. Le commencement eſt fort joli. Je ne dis rien du mot de *palais* qui eſt groteſque, ni de *Dame Belette* qui eſt riant, ni de *un beau matin* qui eſt naïf; je m'arrête à *s'empara* qui eſt rejetté à l'autre vers avec beaucoup de grace & d'énergie. On y voit la Belette qui ſe longe tout d'un coup: m'y voilà. *C'eſt*

une rusée : la réflexion n'étoit point attendue : elle est courte, elle est placée.

Le Maître étant absent, ce lui fut chose aisée.
Elle porta chez lui ses pénates un jour
Qu'il étoit allé faire à l'Aurore sa cour
Parmi le thim & la rosée.

Ces deux derniers sont très-riants & très-poëtiques : l'idée de thim & de rosée a quelque chose de tendre & de voluptueux.

Après qu'il eut brouté, troté, fait tous ses tours.

C'est un vers imitatif qui représente ce que fait un Lapin hors de son trou. Je ne parle point de l'exclamation, *ô Dieux hospitaliers*, qui a un air d'antiquité ni de tout le raisonnement de la Belette ; je n'y remarque que le changement de tour. Le discours étoit d'abord indirect, dans la bouche du Poëte ; mais le Poëte s'oublie & fait parler son Acteur lui-même. *Et quand ce seroit un royaume*, royaume doit se prononcer comme dans la colere ; c'est-à-dire, en appuyant sur la premiere sillabe. Tout le reste est plein de feu. Jean Lapin réplique comme un Avocat, il employe les termes du barreau, qui ont beaucoup de plaisant dans sa bouche.

Ce sont les loix qui m'ont de ce logis
Rendu maître & seigneur, & qui, de pere en fils,
L'ont de Pierre à Simon, puis à moi, Jean-transmis.

La Belette réplique à son tour, & propose, pour terminer la querelle, de s'en rapporter à un saint homme de Chat, dont la peinture est charmante, en elle-même, & par l'allégorie qu'elle renferme.

On prie ceux qui veulent que le latin ait sur le françois des avantages que le françois n'a pas sur le latin, de relire cette Fable: ils seront forcés d'avouer qu'il est impossible de trouver dans la langue latine des expressions justes pour traduire, sur tout, le dernier morceau. Je sais bien qu'on aura recours à des équivalens, qui iront à peu près. Mais en pareil cas, le défi est de rigueur. Il faut rendre les mêmes idées, la même finesse, le même goût, le même degré. Or il seroit peu sage de l'entreprendre.

61. Les Fables de M. de la Motte ont fait tant de bruit dans le monde, qu'on ne peut se dispenser d'en donner ici quelques unes. La Fontaine ne s'est pas mis en peine d'inventer les sujets: il s'est contenté de tourner à sa façon ceux qu'on avoit. M. de la Motte, qui avoit

à lutter

à lutter contre un rival si dangereux, a voulu s'assurer d'abord du mérite de l'invention : le fonds est à lui aussi bien que la forme. Il s'engagea à faire cent Fables : & il a tenu parole. Il y a dans toutes du sens, de l'esprit : il y en a plusieurs qui sont fort estimées. Nous allons en examiner quelques-unes. Et comme nous n'avons point dessein de montrer des taches, mais plustôt des modéles du bon ; nous avons crû qu'il nous convenoit de prendre des morceaux, où il y auroit plus à louer, qu'à critiquer.

Fables tirées de M. de la Motte.

Les Moineaux. 7.

Dans un bois habité d'un million d'oiseaux
Spacieuse cité du peuple volatille,
L'amour unissoit deux Moineaux.
Amour constant, quoique tranquille.
Caresse sur caresse & feux toûjours nouveaux,
Ils ne se quittoient point. Sur les mêmes rameaux
On les eût vû percher toute la matinée,
Voler ensemble à la dinée,
S'abreuver dans les mêmes eaux,
Célébrer tout le jour leur flamme fortunée,

Et de leurs amoreux duos
Attendrir au loin les échos.
Même roche la nuit eſt encor leur hôteſſe,
Ils goûtent côte à côte un ſommeil gracieux:
L'une ſans ſon amant, l'autre ſans ſa maî-
treſſe
N'eût jamais pû fermer les yeux.
Ainſi dans une paix profonde,
De plaiſirs aſſidus nouriſſant leurs amours
Entre tous les oiſeaux du monde
Ils ſe choiſiſſoient tous les jours.
Tous deux à l'ordinaire allant de compagnie
Dans un piége ſe trouvent pris.
En même cage auſſitôt ils ſont mis.
Vous voilà, mes enfans; paſſez-là votre vie.
Que vous êtes heureux d'être ſi bons amis!
Mais dès le premier jour il ſemble
Que le couple encagé ne s'aime plus ſi fort;
Second jour, ennui d'être enſemble,
Troiſiéme, coup de bec: puis on ſe hait à
mort.
Plus de duos, c'eſt muſique nouvelle;
Diſpute, & puis combat pour vuider la
querelle:
Qui les appaiſera? Pour en venir à bout
Il fallut ſéparer le mâle & la femelle.
Leur flamme en liberté devoit être éternelle:
La néceſſité gâta tout.

62. Les trois premiers vers ſont fort bien. Le quatriéme paroît plus ingénieux que naturel. Les huit ſuivans ſont très-doux & très-agréables: rien n'eſt ſi touchant que cette union: *voler enſemble à la dînée* eſt très-riant.

Entre tous les oiſeaux du monde
Ils ſe choiſiſſoient tous les jours,

Cela eſt beau, parce que cela eſt vrai & brillant. Tous deux ſont malheureuſement arrêtés dans un piége. Ils ſe dégoûtent l'un de l'autre: bientôt ils ſe haïſſent, & c'eſt par là que la Fable finit.

J'avoue que l'Auteur m'auroit fait plus de plaiſir, s'il m'eût peint ces deux Moineaux conſtans dans leurs malheurs. Je les compare à deux amans qui ſeroient pris par des Corſaires & mis en eſclavage: leurs maux communs ſembleroient devoir ſerrer les nœuds de leur amitié. Ce ſentiment eût été plus délicat, & la morale en eût été meilleure: car enfin, que veut faire entendre M. de la Motte? Que dès que deux cœurs ſont unis par un contrat, ils ceſſent bientôt de l'être par le ſentiment. Premierement, cela n'eſt point toûjours vrai; & c'étoit aſſez pour qu'on n'en fît pas une maxime. En ſecond lieu, cette maxime eſt contre les principes de la Religion & les intérêts de l'Etat. Quelle

nécessité y avoit-il de l'enseigner? Enfin elle n'est pas juste, parce que l'union des deux Moineaux dans l'esclavage ne vient point d'un consentement de volonté irrévocable; leurs chaînes ne sont qu'extérieures. Or ce ne sont point celles qui fatiguent le plus les hommes, & que M. de la Motte veut désigner dans sa morale.

63. Il y a aussi quelques expressions qui pourroient être mieux: par exemple, *côte-à-côte* est il assez gracieux pour des Moineaux? *Plaisirs assidus*: *assidu* se dit mieux des personnes que des choses. *Vous voilà, mes enfans, passez-là votre vie.* Ce vers est naïf & familier; mais est-il assez fondu avec le reste? La couleur paroît tranchante, & le passage de l'une à l'autre est dur. *Le couple ne s'aime plus si fort*: *si fort* est familier, mais il l'est peut-être trop. Le reste est haché. Les phrases sont courtes, & le récit long. Quand la Fontaine peint les degrés, il va plus vîte: qu'on se rappelle la Grenouille qui s'enfle: ou, si on veut un autre exemple, le voici: c'est le Renard qui apprend le métier de Loup, & qui répéte son rôle:

D'abord il s'y prit mal, puis un peu mieux,
puis bien,
Puis enfin il n'y manqua rien.

Les Grillons. 8.

Deux Grillons Bourgeois d'une Ville
Avoient élû pour domicile
D'un Magiſtrat le ſpacieux palais.
Hôtes d'un même lieu, ſans pourtant ſe connoître;
L'un logeoit en Seigneur, au cabinet du maître:
L'autre dans l'antichambre habitoit en laquais.
Un jour Jaſmin Grillon ſort de ſa cheminée,
Trote de chambre en chambre, & faiſant ſa tournée
Arrive au cabinet, entend l'autre Grillon.
Bonjour, frere, dit-il: Bonjour, répondit l'autre,
Votre ſerviteur. Moi, le vôtre.
Mettez-vous là, dit l'un. L'autre, point de façon,
Traitez-moi comme ami, je ſuis de la maiſon.
Je vis dans l'antichambre, où de mainte partie
Monſeigneur reçoit les placets.
Qu'il eſt ſage, & qu'il m'édifie!
Déſintéreſſement, équité, modeſtie,
Il a tout. C'eſt plaiſir que d'avoir des procès.
Bon droit avec tel juge eſt bien ſûr du ſuccès.
Tu te trompes, l'ami, ce n'eſt pas là mon Maître,

Dit Meſſire Grillon. Je le connois bien mieux.
Toi, tu le prends là-bas pour ce qu'il veut
paroître;
Ici je le vois tel que le ſort l'a fait naître.
Pour les riches, des mains: pour les belles,
des yeux:
Pour les puiſſans, égards & tours officieux.
Voilà tout le code du traître.
N'en ſois donc plus la dupe, & laiſſe le commun
S'abuſer à la maſcarade.
Ne confondons rien, Camarade,
Diſtinguons deux hommes en un,
L'homme ſecret & l'homme de parade.

64. Cette Fable eſt jolie & bien inventée. Les deux perſonnages ſont naturels dans toute leur conduite. La morale eſt juſte & intéreſſante.

Deux Grillons Bourgeois d'une ville
Avoient élû pour domicile.

Il ſembleroit preſque que *d'une ville*, n'eſt là que pour rimer avec domicile. *D'un Magiſtrat le ſpacieux Palais*. C'eſt trop pour un Magiſtrat: il y a de l'enflure: *le ſpacieux palais* a un peu de cacophonie.

L'un logeoit en ſeigneur au cabinet du
Maître:

L'autre dans l'antichambre habitoit en Laquais.

On a voulu mettre ici du riant, n'y paroît-il pas forcé? *Seigneur* & *cabinet* vont ils bien ensemble? Est-ce dans un cabinet de magistrat qu'on est censé faire le seigneur? *Habiter en laquais*, les Laquais n'habitent point dans les antichambres, ils s'y tiennent. D'ailleurs le Grillon dont il s'agit entendoit les décisions du Magistrat, ce n'étoit point apparemment dans l'antichambre destinée aux Laquais.

Bon jour, frere, dit-il: Bon jour, répondit l'autre,
Votre serviteur. Moi le vôtre.
Mettez-vous là, dit l'un. L'autre, Point de façon:
Traitez-moi comme ami. Je suis de la maison.

C'est trop de paroles pour dire si peu de choses: il y a prolixité.

C'est plaisir que d'avoir des procès. Ce vers est très-joli & très-naïf: mais je crains qu'il n'y ait défaut de nuance. Dans la Fontaine il y a un fonds général de douceur & de riant, sur lequel toutes les expressions naïves font toûjours un bon effet: il n'en est pas de même

quand le fonds eſt ſérieux, ou trop philoſophique.

Ici je le vois tel que le ſort l'a fait naître.

C'eſt-à-dire, *tel qu'il eſt.* Le tour eſt recherché, & l'Apologue ſur-tout veut être naturel.

Pour les riches, des mains ; pour les belles, des yeux ;
Pour les puiſſans, égards & tours officieux:
Voilà tout le code du traître.

On diroit preſque de la proſe, & le dernier vers eſt dur & ſec.

Laiſſe le commun
S'abuſer à la maſcarade.

N'y a-t-il pas ici de galimathias? *s'abuſer à la maſcarade*, cette phraſe eſt obſcure. Puis *le commun.* . . . .

Ne confondons rien, camarade,
Diſtinguons deux hommes en un :
L'homme *ſecret*, & l'homme de parade.

Cela eſt très-ſenſé, mais ce n'eſt point la douce ingénuité de la Fontaine.



CHAPITRE VI.

Sur la manière de réciter.

ON connoît la nature de l'Apologue, on en ſait à peu près l'hiſtoire, on en a vû des exemples de toutes les ſortes. Il s'agit maintenant d'en rendre compte en public; & de le faire d'une manière décente & gracieuſe, s'il eſt poſſible. Ce que les Jeunes-Gens diſent n'étant point ordinairement de leur propre fonds; il eſt de leur intérêt de ſe faire honneur par la manière de le dire, en faiſant voir qu'ils ſentent eux-mêmes & qu'ils comprennent ce qu'ils diſent.

Pour y réuſſir, il y a pluſieurs choſes à obſerver.

La premiére, eſt que la prononciation ſoit nette. Pour cela, il faut parler doucement, diſtinguer les ſons, ne point négliger les finales, ſéparer les mots, les ſillabes, quelquefois même certaines lettres qui pourroient ſe confondre, ou produire par le choc un mauvais ſon: s'arrêter aux points & aux virgules, & par-tout où le ſens & la netteté l'exigent. La prononciation eſt au diſcours, ce que l'impreſſion eſt

à la lecture. Un Ouvrage élégamment imprimé, sur beau papier, exactement ponctué, justement espacé dans les lignes & dans les mots, aquiert un nouveau mérite. Il séduit les yeux. De même on entend avec plaisir une prononciation nette, qui porte à l'oreille les mots, sans confusion, sans embarras : l'esprit en voit mieux l'ordre & le détail des pensées.

2°. Que la prononciation soit aisée & coulante. Dès que l'Orateur peine, l'Auditeur est gené. Il vaudroit mieux faire quelques fautes en galant homme, que d'être scrupuleux en pedant.

3°. Ce n'est point assez que la prononciation soit exacte & aisée, (c'est déja un grand point, & assez rare dans la Jeunesse Françoise) il faut encore prendre le ton convenable à ce qu'on dit. Comme ces tons varient à l'infini, il est très-difficile d'en marquer les différences & d'en donner des régles. Cependant il semble qu'on peut les réduire à trois especes : le ton familier, le soutenu, & un troisiéme, qui tient le milieu entre les deux, & que pour cela, on peut appeller ton *moyen*.

Le ton familier est celui de la conversation ordinaire. Il n'est ni chantant, ni monotone. Il consiste dans les inflexions douces & simples. Il est plus facile de l'apprendre par imitation, en

choisissant quelque modéle, que par régles. J'ai dit *en choisissant un modèle*, car il y a un certain choix à faire: il y a le familier des honnêtes gens: & il ne seroit pas sûr de faire parler les Jeunes-Gens comme ils parlent avec ceux de leur âge.

Le ton soutenu est celui qu'on employe dans la déclamation des discours graves, ou lorsqu'on lit des ouvrages très-sérieux. La voix est toûjours pleine, les sillabes sont prononcées avec une sorte de mélodie, demi-chantante: on ne varie les inflexions qu'avec dignité.

Le ton moyen a un peu plus d'apprêt que le familier, & un peu moins que le soutenu. Ces trois especes de tons ont chacun leurs degrés, ou il y a du plus ou du moins, selon les sujets, les acteurs, les auditeurs, les lieux.

Il semble qu'on doit dire, dans un Exercice, d'un ton familier toutes les définitions, les remarques, les réflexions, les récits: c'est un entretien littéraire. D'un ton un peu plus élevé, toutes les citations, soit en vers, soit en prose, quand elles ne seront point dans le genre noble; par exemple, quand ce sera quelque morceau de Dissertations, ou de Comédies, ou un Apologue. Car on ne dira pas du même ton, *la Cigale* par exemple, & les re-

marques qui seront faites sur cette Fable. Celles-ci seront dites d'un ton plus uni, plus négligé: la Fable se sentira un peu de l'art, on lui donnera un air plus gracieux, plus riant. Enfin on dira d'un ton soutenu les morceaux d'Oraisons ou de haute Poësie. Je mets ici la haute Poësie avec l'Oraison, quoiqu'elle ait encore un dégré au-dessus. On doit chanter les vers & non les lire. Ainsi on dira d'un ton noble: *Turenne meurt, tout se confond: la Paix s'éloigne: la Victoire se lasse:* mais ce ton sera plus grand encore quand on dira:

Manes des grands Bourbons, brillans foudres de guerre,
Qui fûtes & l'exemple & l'effroi de la terre, &c.

Ce ton soutenu consiste principalement, au moins pour les Jeunes-Gens, 1o. à baisser la voix au commencement de chaque période. Il est d'observation qu'on ne manque jamais de remonter insensiblement au ton qu'on a quitté. Cela fait une variété qui termine les phrases, & dont il n'est pas difficile à l'oreille de se contenter. Peut-être même qu'il seroit ridicule d'en demander davantage dans un Exercice. Veut-on qu'un Ecolier fasse tour-à-tour mille rôles différens; qu'il se plie à mille ca-

ractères qu'on lui fait passer dans la mémoire? Qu'il déclame comme Bourdaloue, & qu'une ligne après il fasse le Crispin? Il consiste 2°. à prononcer d'un air passionné: c'est-à-dire, en appuyant sur certaines sillabes, pour faire sortir l'ame & exprimer la verve. 3°. A faire sentir la Rime, sur-tout la féminine, dans la haute Poësie; sans néanmoins s'arrêter qu'aux points & aux virgules. Car c'est une une faute de s'arrêter à la Rime quand le sens ne l'exige point.

Reste un dernier article qui est le Geste. On croit communément que faire des gestes, c'est remuer, sur-tout les mains. Faire des gestes, c'est montrer par le maintien ou le mouvement du corps qu'on sent, ou qu'on pense. C'est un langage qui ne s'adresse qu'aux yeux. Au lieu que les mots & les tons s'adressent aux oreilles.

Il seroit aussi ridicule de demander aux Enfans les grands gestes, que les tons passionnés de la Chaire ou du Théâtre. Qu'ils se tiennent bien, qu'ils aient un air gracieux & conforme à ce qu'ils disent, qu'ils paroissent sentir, c'est assez. S'ils font quelque mouvement des mains, que ce soit des naissances de gestes plustôt que des gestes formés. Ils n'en plairont pas moins. Ils auront l'air d'être retenus par une certaine honte qui,

à leur âge, vaut presque autant que les graces.

Pour leur occuper les yeux, il faut leur faire imaginer les personnes à qui ils sont censés parler, leur situation, leur attention. Par exemple, s'ils récitent la Fable du Chêne & du Roseau, & que ce soit le Chêne qui parle, il faut leur faire imaginer un Roseau, qui écoute, dans un lieu, où leurs yeux, & le peu de gestes qu'ils feront, puissant se porter.

Pour les mains, comme elles les embarrassent fort, la gauche sur-tout, qu'on leur donne d'abord un livre, un papier roulé, un dos de chaise qui les cache à moitié & leur ôte une partie de leur embarras; cela vaut mieux qu'un bras qui fait la pagode, avec une monotonie dégoûtante. Dans les choses qui doivent se faire avec goût, le premier point est de mettre l'Acteur à son aise. Il y a des caractères plus plians les uns que les autres: on voit des enfans qui ont des graces dès le berceau. D'autres au contraire sont gauches dans tous leurs mouvemens. Les premiers n'ont presque pas besoin de Maîtres: il suffit de leur montrer le chemin & de les laisser aller à cette aimable liberté, qu'une autorité sombre ne manqueroit pas d'éteindre. Quant aux autres, si on leur donne des leçons, il faut qu'elles soient toûjours

gayes & riantes. Il n'y a gueres qu'une Mere tendre & ſenſée qui puiſſe heureſement corriger ce défaut; ou ſi un autre l'entreprend, il faut qu'il emprunte d'elle la douceur & la bonté.

J'oubliois de dire qu'il faut bien ſe garder de laiſſer faire d'eux-mêmes aux Jeunes-Gens les premiers eſſais. Ils prendroient des habitudes qu'il ſeroit preſque impoſſible de réformer. Il faut leur donner l'exemple, & dire devant eux comme on veut qu'ils diſent: leur répéter pluſieurs fois les tons, les airs de tête, &c. puis les engager à s'eſſayer ſur le champ. S'ils n'oſent le faire en préſence de leurs Maîtres, il faut les prier de s'exercer ſeuls, vis-à-vis d'un miroir. Là, ils s'écouteront, ſe regarderont, s'approuveront, ſe blâmeront à leur aiſe, & pour peu qu'ils ayent un commencement de ſens & de goût, ils ſauront bien retrouver les geſtes du modéle, ou les remplacer. Après quoi, ils reparoîtront avec plus de confiance & par conſéquent plus de ſuccès. Les hommes ſont hommes à tout âge. Il faut toûjours reſpecter leur amour propre devant les autres.

Hæc omnia magis monitoris non fatui, quàm magiſtri eruditi.





TABLE DES MATIERES.

NOTIONS PRELIMINAIRES.

§. I.

Qu'eſt-

§. II.

§. III.

CHAPITRE PREMIER.

Sur la Nature & les Régles de l'Apologue.

CHAPITRE II.

Hiftoire abrégée de l'Apologue.

100

CHAPITRE III.

Examen de quelques Pièces d'Esope.

CHAPITRE IV.

Examen de quelques Pièces latines dont plusieurs seront comparées avec celles de la Fontaine.

CHAPITRE V.

Où on examine quelques Piéces françoises.

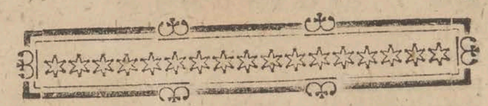
SECOND EXERCICE

SUR

L'ÉGLOGUE.

Heureux qui vit en paix du lait de ſes brébis,
Et qui de leurs toiſons voit filer ſes habits.

Berg. de Racan.



NOTIONS PRÉLIMINAIRES.

Sur la Verſification.

IL y a deux ſortes de langage dans une même langue: l'un, qui s'appelle, Proſe, & l'autre, Vers. Le fond de ces deux langages eſt le même; parce que ce ſont les mêmes mots; & les mêmes conſtructions, à-peu-près, dans l'un & dans l'autre. Leur grande différence n'eſt que dans l'Harmonie. Il ne faut pas ici confondre la Verſification, avec la Poëſie du ſtyle: moins encore avec ce qu'on appelle la Poëſie des choſes. La Verſification n'eſt ici que l'art de faire des Vers, & de les meſurer ſelon les régles établies.

Nous avons dit ailleurs ce que c'eſt qu'Harmonie: c'eſt le concert de deux, ou de pluſieurs choſes. Si on prend le terme d'Harmonie à la rigueur, ces deux choſes doivent être en même tems; & ſi on le prend avec plus d'étendue, il peut convenir à celles qui ſont ſucceſſives, pourvû qu'elles ſe lient enſemble,

& qu'elles forment une ſorte d'accord. Il a ici les deux ſignifications à la fois; puiſqu'il déſigne & le concert des mots entre eux, lequel eſt ſucceſſif; & le concert des mots avec les choſes qui ſont renfermées dans les mots, & qui par conſéquent ſubſiſtent avec les mots.

L'Harmonie dans les mots eſt de deux ſortes: l'une qui a des régles fixes, & l'autre qui n'en a point. La première ſe trouve dans le langage qu'on appelle Vers. Et l'autre dans celui qu'on appelle Proſe: celle-ci ne connoît point d'autres loix que celles de l'oreille; c'eſt la nature ſeule qui meſure chez elle les mots, les ſons, les phraſes.

Dans la Proſe nombreuſe, chaque phraſe fait une ſorte de vers qui a ſa marche. L'eſprit & l'oreille s'ajuſtent & s'alignent dès que la phraſe commence, pour faire quadrer enſemble la penſée & l'expreſſion, & les mener de concert l'une avec l'autre, juſqu'à une chute commune, qui les termine d'une façon convenable. Après quoi c'eſt une autre phraſe. Mais, comme la penſée ſera différente, ſoit par la qualité de ſon objèt, ſoit par le plus, ou le moins d'étendue; ce ſera un vers d'une autre eſpécé, & auſſi d'une autre étendue, & qui ſera autrement terminé. Tellement que la Proſe nombreuſe, quoique liée par une ſorte d'harmonie, reſte cependant toûjours libre au mileu de ſes chaînes.

Il n'en eſt pas de même dans les Vers: tout y eſt preſcrit par des loix fixes, & dont rien n'affranchit: la meſure eſt dreſſée: il faut la remplir avec préciſion; ni plus ni moins; la penſée finie; ou non: la régle eſt formelle, & de rigueur.

1. Un vers eſt donc une ligne dont toutes les ſillabes ſont réglées. Et elles ſont réglées, ſoit pour la quantité qui les rend brèves ou longues; ſoit pour le nombre, qui fait qu'il y en a plus ou moins; quelquefois même elles le ſont pour l'un & pour l'autre. Il y a des Vers latins, dont les ſillabes ſont réglées pour la quantité & pour le nombre: comme l'Aſclépiade, l'Hendécaſillabe. Il y en a qui ne le ſont que pour la quantité ſeulement: comme les Hexamétres. Les Vers françois ne le ſont que pour le nombre des ſillabes.

Les Latins nommèrent ainſi le Vers, parce qu'il ramène toûjours les mêmes nombres, les mêmes cadences, les mêmes pieds: ou, ſi l'on veut, parce que, quand on l'a écrit, fût-on au milieu de la page, on recommence la ligne. Ils appelloient *Verſus*, tout ce qui étoit mis en ligne, & qui, par-là, faiſoit ordre.

2. Une Meſure eſt un eſpace qui contient un, ou pluſieurs tems. L'étendue du tems eſt d'une fixation arbitraire. Si un tems eſt l'eſpace dans lequel on prononce une ſillabe longue; un demi-tems ſera pour la ſillabe brève. De ces tems & de ces demi-tems ſont compoſées les

mesures: de ces mesures sont composez les Vers; & enfin de ceux-ci sont composez les Poëmes. Pied & mesure sont ordinairement la même chose.

3. Les principales Mesures qui composent les Vers grecs & les latins sont de deux, ou de trois sillabes: de deux sillabes qui sont ou longues, comme le Spondée qu'on marque ainsi - -: ou brèves, comme le Pyrrique ᴗ ᴗ: ou brève l'une & l'autre longue, comme l'Iambe ᴗ -: ou l'une longue & l'autre brève, le Trochée - ᴗ. Celles de trois sillabes sont le Dactyle - ᴗ ᴗ: l'Anapeste ᴗ ᴗ -: le Tribraque ᴗ ᴗ ᴗ: le Molosse - - -.

4. Des différentes combinaisons de ces pieds, & de leur nombre se sont formées les différentes espéces de vers:

1°. L'Hexamétre, ou Héroïque qui a six mesures:

2°. Le Pentamétre qui en a cinq.

1 2 3 4 5 6
Principi-is obs-ta: se-rò medi-cina pa-ratur

1 2 3 4 5
Cum mala-per lon-gas in-value-re moras.

3°. L'Iambe, dont il y a trois espéces: le Dimétre, qui a quatre mesures, qui se battent en deux fois: le Trimétre, qui en a six, le Tétramétre, qui en a huit.

4°. Les Lyriques qui se chantoient sur la Lyre: telles sont les Odes de Sappho, d'Alcée, d'Anacréon, d'Horace.

Toutes

Toutes ces ſortes de Vers ont non-ſeulement le nombre de leurs pieds fixé, mais encore le genre de pieds déterminé.

Il n'en fut pas de même dans l'origine. Il n'y avoit que le nombre de ſillabes qui fût décidé, comme il paroit par les Vers de Pindare. Tout l'art conſiſtoit à mettre de ſuite, d'abord un certain nombre de ſillabes; enſuite un autre nombre à peu près égal, & quand le couplet, ou, ce qui eſt la même choſe, la ſtrophe étoit finie, elle ſervoit de régle pour la ſuivante, ſuppoſé qu'elles duſſent figurer enſemble.

Pour expliquer ceci avec plus de netteté, il faut reprendre la choſe de plus haut. On ne s'aviſa pas tout d'un coup de faire des Vers. Ils ne vinrent qu'après le chant. Quelqu'un ayant chanté des paroles, & ſe trouvant ſatisfait du chant, voulut porter le même air ſur d'autres paroles. Pour cela, il fut obligé de régler les paroles du ſecond couplet, ſur celles du premier. Ainſi la première ſtrophe de la première Ode de Pindare ſe trouvant de dix ſept vers, dont quelques-uns de huit ſillabes, quelques-uns de ſix, de ſept, de onze; il fallut que dans la ſeconde, qui figuroit avec la première, il y eût même *quotité* de ſillabes & de vers, & dans le même ordre. Voilà qnel fut le premier degré

de la Versification; qui, comme on voit, se bornoit à compter les sillabes de toute une strophe, & à les distribuer en petites lignes, qu'on appella *Vers*; parce qu'on trouva plus aisé & plus commode de concerter les paroles de vers en vers, que de strophe en strophe.

On observa ensuite que le chant s'adaptoit beaucoup mieux aux paroles, quand les brèves & les longues se trouvoient placées en même ordre, dans chaque strophe, pour répondre exactement aux mêmes tenues des tons. En conséquence, on travailla à donner une durée fixe à chaque sillabe, en la décidant brève ou longue. Après quoi, on en forma, ce qu'on appella, des pieds, c'est-à-dire, de petits espaces tout mesurez, qui fussent au vers, ce que le vers est à la strophe: & de ces petites piéces ainsi taillées, & plus ou moins multipliées, on figura divers assortimens, d'où résulterent les espéces de vers dont nous avons parlé.

Ces arrangemens n'ayant été pris d'abord que pour la Poësie lyrique, dont les couplets devoient être chantez sur le même air, ne furent point suivis si exactement dans les autres vers. Les Poëtes se rapprochérent de la premiére façon; & en conservant la même longueur des vers, & le même nombre des mesures, ils reprirent une partie de cet-

te ancienne liberté, qui leur avoit laiſſé le choix des brèves & des longues. On leur permit de mettre à leur gré deux brèves à la place d'une longue, ou une longue à la place de deux brèves dans la même meſure; c'eſt-à-dire, un ſpondée pour un dactyle, un dactyle pour un ſpondée, un tribraque pour un ïambe, un anapeſte pour un dactyle; à condition néanſmoins qu'ils ſeroient aſtreints de rigueur à certains pieds, à la fin du vers, où la chûte doit être préparée & faite avec ſoin. Ainſi dans le Vers héxamétre, les Poëtes ſont liez au cinquième & ſixième pieds. Dans le Pentamétre aux deux derniers, & dans l'Iambique ſur tout au dernier.

C'eſt dans cette derniere forme à peu près qu'a été jettée la Verſification des Langues modernes, & ſur-tout celle de la Françoiſe.

Nos Peres ayant ſenti que la baſe eſſentielle de toute Verſification étoit une étendue diviſée par meſures & par tems, convinrent d'abord de fixer cette étendue au nombre de douze tems, ou de dix, ou de huit, ou de ſept. Cette étendue une fois fixée, & tracée comme une ſorte de cannevas, il s'agiſſoit de la remplir de ſillabes & de mots.

Les Latins & les Grecs ayant diſtingué dans chaque ſillabe ſa durée, qu'ils appellèrent Quantité, & le Son, qui

fait qu'elle eſt douce ou dure, grave ou aiguë, maigre ou pleine, ſonore ou ſourde, voulurent que leurs Verſificateurs, libres dans le choix des ſons, fuſſent au moins liez par rapport à la durée, ſurtout dans les Vers lyriques & dans les meſures finales des vers de toutes eſpeces: & ils ne leur permirent de prendre quelque liberté dans les premiers pieds de certains vers, qu'à de certaines conditions qui ne diminuoient que fort peu la ſervitude.

Les Legiſlateurs de notre Verſification ne jugèrent pas à propos de faire cette diſtinction de la durée & du ſon dans chaque ſillabe; ſoit qu'ils ſentiſſent que peut-être la Langue ne ſe préteroit point aſſez à la détermination des brèves & des longues, ou pluſtôt, qu'ils préviſſent qu'un excellent Verſificateur ſauroit en tirer avantage. Ils crûrent qu'il ſeroit beaucoup mieux de laiſſer à l'oreille ſeule & au goût, le choix de la durée, auſſi bien que celui du ſon des ſillabes. C'eſt-à dire, qu'ils rendirent à l'oreille preſque tous les droits qu'elle avoit eus du tems de Pindare.

L'étendue des Vers une fois réglée par le nombre des tems remplis chacun par une ſillabe, quelle quelle fût, ils ſongerent à l'agrément des finales. Et comme ils ne pouvoient prendre celui

des Vers grècs ou des latins, qui consiste dans la quantité déterminée des sillabes longues ou brèves : ils se tournerent du côté des sons, qui leur parurent d'autant plus propres à ce dessein, que les rimes pouvant s'entremêler, & se concerter entre elles de différentes manières ; & se variant non-seulement par les sons, mais encore par les sillabes masculines, & par les féminines ; elles pouvoient ramener à tout moment le contraste, au milieu même de la consonance.

De cette maniere ils trouvèrent le moyen de réunir, autant que cela étoit possible, les beautez des Versifications greque & latine, sans en avoir les inconvéniens.

On a eû les mesures, le mouvement, la mélodie, aussi bien que les Latins. On a eu aussi bien qu'eux l'agrément des finales, on l'a eu peut être mieux qu'eux ; parce qu'on les a eues variées par les sons, & qu'elles ne le sont nullement chez eux par leurs pieds. Virgile a fait quinze mille vers, Homere plus de trente mille, qui finissent tous par un dactyle & un spondée.

Enfin ou a évité dans notre Poësie deux inconvéniens ; dont le premier est, que souvent les Latins, forcez par leurs regles, mettent des longues, ou le sens demanderoit des brèves, & des brèves,

où il faudroit des longues, comme dans ces vers :

Tarda necessitas
Lethi corripuis gradum.

Si le dactyle fait beauté dans le dernier, il est défaut dans le premier.

Le second inconvénient est, que chez les Grecs & les Latins les mesures sont tellement remplies par les sillabes, qu'il n'y reste aucun vuide, pour y placer les repos nécessaires dans tout discours, & qu'on marque par la virgule & le point, repos qui doivent être ménagez encore plus dans la Versification, que les soupirs & les pauses dans le chant musical. Les Latins & les Grecs étoient forcez ou d'omettre ces repos, ce qui gênoit la prononciation, faisoit tort au sens ; ou, s'ils ne les omettoient pas, ils troubloient la mesure & détruisoient le mouvement. Au lieu que dans la Versification françoise, les repos ménagez par une oreille délicate, qui est toûjours d'intelligence avec l'esprit, se trouvent placez dans la mesure même qu'ils précedent, ou qu'ils suivent : & bien loin de rompre le mouvement, ils ne servent qu'à varier l'harmonie, en même tems qu'ils soulagent l'esprit. Et si les repos sont trop longs, ils se placent au bout du vers, & font une mesure complette, qui n'entame point le mouvement

du Vers ſuivant. De ſorte que par le choix & la combinaiſon des brèves & des longues faites au gré de l'oreille, & par la diſtribution des repos ſelon que le ſens l'exige, ſans qu'ils faſſent tort aux meſures ; nos vers doivent avoir un mouvement beaucoup plus régulier que ceux des Grecs & des Latins. Auſſi l'éprouve-t-on en liſant les Vers françois: & il eſt aiſé de s'en convaincre à quiconque a l'oreille un peu inſtruite : par exemple dans ces deux Vers :

Il ouvre un large bec, laiſſe tomber ſa proie,
Le Renard s'en ſaiſit, & dit, . . .

La troiſième meſure du premier, qui doit faire deux tems, ne pouvant être remplie par la derniere ſillabe du mot, larg*e*, qui eſt très brève, & par celle du mot *bec*, qui ne l'eſt guères moins ; le repos qui ſuit, & qui eſt marqué par la virgule, remplit le vuide qui reſte, & ſatisfait également l'eſprit & l'oreille. De même dans le ſuivant, ces deux mots, *& dit*, qui font deux ſillabes très brèves, ſe trouvent entre deux repos ; ils prennent celui qui les ſuit, pour rendre complette leur meſure, & laiſſent le précédent au mot *ſaiſit*, qui s'en accommode pour remplir le vuide de la ſienne. Il doit en être de même dans tous les Vers bien faits.

De tout ce que nous avons dit jusqu'ici sur la Versification tant greque & latine, que françoise, il faut conclurre: 1°. Que comme dans les Vers lyriques partagez en couplets sur le même air, les Anciens avoient une regle artificielle qui, déterminant la place des sillabes longues & des brèves, devoit contribuer à la beauté du chant; de-même ceux de nos Poëtes qui font des couplets pour être chantez, doivent au moins suivre la regle naturelle de l'oreille, pour placer aussi les longues & les brèves selon que l'air l'exige; car pour ce qui est des masculines & des féminines finales ils n'y manquent jamais, parce qu'il y a une loi qui est formelle; mais il n'en est pas de même pour les longues & pour les brèves.

2°. Que dans les vers lyriques qui ne sont point partagez en couplets, le Musicien & le Poëte doivent tellement s'ajuster ensemble pour les longues & pour les brèves, qu'ils profitent de tout l'avantage qu'ils ont de n'être point asservis aux pieds du Vers saphique, de l'alcaïque, de l'asclépiade des Latins, qui devoient nécessairement ramener une certaine uniformité dans la musique.

3°. Que dans les vers qui ne doivent point être mis en musique, nos Poëtes trouvant dans notre langue des sons

de toutes efpeces, des fillabes longues & de plus longues, des brèves & de plus brèves & de très-brèves, ayant d'ailleurs les mêmes mouvemens, les mêmes tems que les Latins, ayant l'agrément des finales, & outre cela un avantage propre qui eft de pouvoir faire entrer la plufpart des repos de la prononciation dans la mefure, nos Vers doivent être au moins auffi beaux & auffi harmonieux que ceux des Latins.

Pourquoi cette conféquence nous paroît-elle un paradoxe? Pourquoi ne fentons-nous point l'harmonie de nos Vers, comme nous fentons celle des latins? Cela arrive peut être parce que la nôtre eft beaucoup plus fine que la leur. Il y a chez eux une forte de méchanifme auquel l'oreille fe fait & s'habitue: c'eft non feulement le même efpace à parcourir; mais encore la même marche & même retour de brèves & de longues, qu'on peut comparer à ces refreins, dont le chant nous paroît, quand une fois nous le favons, plus naturel que celui de la plus touchante mélodie, qui ne s'eft fait entendre qu'une fois. Par exemple quand nous avons entendu cinq ou fix Vers afclépiades galoppans fur les mêmes dactyles, nous favons fi bien cette marche que notre oreille prend les devants, & fe frappe elle-même des fons brefs ou

longs qu'elle a retenus; c'est cette habitude qui nous fait paroître si chantans les Vers grecs & les latins; & comme nous ne l'avons pas pour nos Vers françois, qui peuvent revenir mille fois, sans rapporter deux fois à l'oreille les mêmes sons, ni la même quantité des sillabes; les plus beaux Vers françois sont pour nous, ce qu'est un bel air que nous entendons pour la premiére fois.

Cela même, dira-t-on, prouve en faveur de la Versification latine contre la françoise: point du tout. Cela prouve seulement contre l'usage, où l'on est en France, de ne former les oreilles de la Jeunesse qu'à l'harmonie latine & nullement à la françoise. Plus on répéte de beaux vers, quand on les dit bien, plus on en sent le nombre & la cadence.

Pareils à ces roseaux qu'on voit baissant la
tête
Résister par foiblesse aux coups de la tempête,
Tandis que jusqu'aux cieux les Cedres élevez
Satisfont en tombant aux vents qu'ils ont
bravez.

Virgile peut-il rien donner de plus beau?

J'aime mieux un ruisseau, qui sur la molle
aréne,

Dans un pré plein de fleurs lentement ſe
promène,
Qu'un torrent débordé, qui d'un cours orageux
Roule, plein de gravier, ſur un terrain fangeux.

Eſt-il rien de plus harmonieux? & ceux-ci de Corneille:

Il étale à ſon tours des revers formidables,
Par qui les Grands ſont confondus.

Et cette chûte de Rouſſeau:

Le maſque tombe, l'homme reſte,
Et le Heros s'évanouit.

Horace en a-t il de plus heureuſe? Enfin, ſi on veut de la moleſſe, quel verſificateur des Anciens peut tenir contre M^de^ Deshoulieres? Mais dès que nous ne voyons plus ces dactyles & ces ſpondées, avec leſquels nous ſommes familiariſez, notre oreille éperdue ne ſe retrouve plus elle même. Cette harmonie ſi fine, ſi délicate, ſi exquiſe, ne la touche point, parce qu'on l'a accoûtumée à être menée plutôt qu'à ſentir. Mais il eſt tems de venir au détail des régles.

Comme nous n'avons pas deſſein de copier les proſodies greques ni les latines, nous n'avons plus qu'un mot à dire

fur la céfure & les licences poëtiques. Après quoi nous donnerons un très-court abregé des règles de la Verfification françoife.

5. On nomme *céfure* dans les Vers latins & grecs, la fillabe qui refte après un pied. C'eft de ces céfures que dépend la beauté des Vers, & cette mélodie qui forme une fuite de fons gracieux. La céfure a beaucoup de grace après le fecond pied, & après le troifieme:

Arma virumque cano, &c.
Ille meas errare boves.

Le Vers qui n'a point de céfures eft fort rude:

Urbem fortem nuper cepit fortior hoftis.

6. Les règles de la Verfification grecque font les mêmes que celles de la Verfification latine: mêmes mefures, mêmes pieds, même nombre: il n'y a de difference qu'en ce que les Grecs ont beaucoup plus de liberté que les Latins.

7. Cette liberté confifte: 1°. en ce que les Grecs ne mangent jamais la voïelle devant une autre voïelle du mot fuivant, que quand ils mettent l'apoftrophe. 2°. Ils ne mangent point l'*m* devant une voïelle. 3°. Ils ufent fouvent de fynalephe, c'eft-à-dire, qu'ils

joignent ſouvent deux mots enſemble. 4°. Leurs Vers ſont ſouvent ſans céſure. 5°. Ils emploient ſouvent le Vers ſpondaique. 6°. Ils ont des particules explétives qui rempliſſent les vuides. 7°. Enfin ils emploient les différens Dialectes qui étendent & reſſerent les mots, font les ſillabes l ngues ou brèves, ſelon le beſoin du Verſificateur.

8. Le Dialecte eſt une manière particuliere de parler une longue commune. Il y en a quatre principaux dans la langue grecque : l'Attique qui étoit uſité à Athènes, l'Ionique uſité dans l'Aſie Mineure, le Dorique à Lacedémone, & l'Eolien en Eolie.

Les caractères de ces Dialectes ſont très-heureuſement renfermez dans douze vers techniques qui ſe trouvent à la fin de la Grammaire de Clénard: il y a peu de difficultez dans le ſtyle des Auteurs, dont ils ne fourniſſent la ſolution.

9. Les Licences poëtiques conſiſtent dans le Diaſtole, ou l'allongement des ſillabes brèves; dans le Syſtole, ou l'abregement; dans l'Addition, ou pléonaſme; dans le Retranchement, ou apherèſe; dans les Tranſpoſitions, ou methathèſe; deſorte qu'ils manient les mots à leur gré, & ſont en état de former des ſons qui peignent les choſes qu'ils veulent exprimer.

Regles abregées de la Versification françoise.

10. Les regles que l'on peut en donner regardent 1°. la Rime, 2°. la Structure des Vers, 3°. leur Arrangement.

De la Rime.

11. La Rime, qui fait une beauté dans lee Vers françois, est une convenance des sons de différens mots à la fin des Vers. Chaque Vers doit finir par un mot qui ait cette convenance de son, avec le dernier mot d'un autre Vers: ainsi ces deux Vers riment ensemble:

A ta foible raison garde-toi de te rendre.
Dieu t'a fait puur l'aimer & non pour le comprendre.

La Rime n'étant que pour l'oreille, & non pas pour les yeux, on doit plustôt en juger par le son que par l'orthographe. Ainsi quoique les sillabes finales de deux mots s'écrivent différemment, il suffit ordinairement qu'elles produisent le même son, pour qu'elles riment ensemble; comme *repos* & *maux* dans ces deux Vers:

Tout conspire à la fois à troubler mon repos,
Et je me plains ici du moindre de mes maux.

12. Il y a de deux ſortes de Rimes: la Rime féminine & la Rime maſculine, d'où les Vers ſont appellez Maſculins ou Féminins. La Rime féminine eſt celle qui finit ou par un *e* muet ſeulement, comme dans ces deux Vers:

L'Eternel eſt ſon nom, le monde eſt ſon
ouvrag*e*:
Il entend les ſoupirs de l'humble qu'on outrag*e*.

ou par un *e* muet ſuivi d'un *s*, comme dans ceux ci:

Objet infortuné des vengeances céleſt*es*,
Je m'abhorre encor plus que tu ne me déteſt*es*.

ou par un *e* muet ſuivi des lettres *nt*, comme dans ceux ci:

C'eſt lui-même: il m'échauffe: il parle: mes
yeux s'ouvr*ent*,
Et les ſiécles obſcurs devant moi ſe découvr*ent*.

La Rime maſculine eſt celle qui eſt formée par toute autre terminaiſon que par un *e* muet, ſoit par une voïelle, comme dans ces Vers:

Miſérables jouets de notre vanit*é*,
Faiſons au moins l'aveau de notre infirmit*é*.

ſoit par une conſonne, comme dans ceux-ci:

Dieu voit d'un oeil égal dans un parfait repos
Le passereau tomber, ou périr un héros.

13. Un mot ne peut point rimer avec lui-même, à moins qu'il ne soit pris dans une signification différente. Ainsi dans ces Vers la Rime est irréguliere:

Les chefs & les soldats ne se connoissent plus:
L'un ne peut commander, l'autre n'obéit plus.

Au lieu que ceux-ci sont réguliers:

Prends-moi le bon parti, laisse là tous les livres,
Cent francs au dernier cinq: combien font-ils?
Vingt livres.

Un mot simple ne rime pas avec son composé, comme *amie* avec *ennemie*, *écrire* avec *souscrire*: Ainsi la Rime de ces deux Vers ne peut passer qu'à la faveur de la pensée:

Je connois trop les grands, dans le malheur, amis;
Ingrats, dans la fortune, & bientôt ennemis.

A l'égard des Composez d'un même mot, on peut les faire rimer ensemble, lorsque leurs significations n'ont point de rapport, comme dans ces deux Vers:

Dieu punit les forfaits que leurs mains ont commis,

Ceux

Ceux qu'ils n'ont pas vengez, & ceux qu'ils
ont permis,

Les voïelles longues, ſoit qu'elles ſe trouvent dans la derniere ſillabe des Vers maſculins, ou dans la pénultieme des Vers féminins, riment mal avec les voïelles brèves, comme *intérêt* avec *objet*, *fantôme* avec *homme*: ainſi la Rime de ces deux Vers n'eſt pas tout-à-fait exacte:

Si ce n'eſt pas aſſez de vous céder un thrône,
Prenez encor le mien, & je vous l'abandonne.

14. Un Vers eſt défectueux quand le premier hémiſtiche rime, ou a quelque convenance de ſon avec le dernier, comme dans celui-ci:

Il ne tiendra qu'à *toi* de parler avec *moi*.

ou quand le dernier hémiſtiche d'un Vers rime avec le premier du Vers qui le précedé, comme dans ceux-ci:

Un Fiacre me couvrant d'un délûge de bouë,
Contre le mur *voiſin* m'écraſe de ſa rouë,
Et voulant me ſauver, des porteurs *inhumains*
De leur maudits bâtons me donnent dans les
reins.

ou quand le dernier hémiſtiche d'un Vers rime avec le premier du Vers ſuivant:

ou quand les deux premiers hémiſtiches de deux Vers qui ſe ſuivent riment enſemble comme dans ceux-ci:

Sinon demain *matin* ſi vous le trouvez bon,
Je mettrai de ma *main* le feu dans la maiſon.

De la Structure des Vers.

15. La Structure des Vers françois ne conſiſte que dans l'arrangement d'un certain nombre de pieds ou de ſillabes, terminé par la rime.

16. On compte communément cinq eſpéces de Vers françois: ſçavoir, les Vers de douze ſillabes, qu'on appelle encore Alexandrins, Héroïques, ou grands Vers. Ce ſont ceux qui ont le plus d'harmonie & de majeſté: auſſi les employe-t-on dans les Piéces ſérieuſes & de longue haleine: tels ſont les Vers ſuivans:

Rome l'unique objèt de mon reſſentiment,
Rome à qui vient ton bras d'immoler mon amant, &c.

La ſeconde eſpéce eſt des Vers de dix ſillabes, comme:

A nos ſanglots donnons un libre cours.

La troiſiéme eſpéce eſt de ceux de huit ſillabes, comme:

Fortune dont la main couronne
Les forfaits les plus inoüis.

La quatrième eſpéce eſt des vers de ſept ſillabes, comme:

J'ai vû mes triſtes journées
Décliner vers leur penchant.

La cinquiême eſpéce eſt des Vers de ſix ſillabes, comme ceux-ci:

A ſoi-même odieux
Le ſot de tout s'irrite:
En tous lieux il s'évite,
Et ſe trouve en tous lieux.

Les Vers de chacune de ces eſpéces, dont le dernier mot eſt terminé par un *e* muet, ont toûjours une ſillabe de plus, & ſont appellez féminins: & ceux dont le dernier mot eſt terminé par toute autre voyelle, ou par une conſonne, ſont appellez maſculins.

17. La premiére régle pour la Structure des Vers eſt que ceux de douze & de dix ſillabes ayent un repos ou céſure; ceux-ci après les deux premiers pieds, ou la quatrième ſillabe; & ceux-là, après la ſixième, enſorte qu'elle partage le Vers en deux parties égales.

Boileau renferme cette régle dans ces deux Vers:

Que toûjours dans vos Vers, le ſens coupant
les mots,
Suſpende l'hêmiſtiche, en marque le repos.

La céſure pour être légitime doit faire un repos conforme à celui que peut prendre un bon Lecteur en liſant, ou en parlant: ainſi on ne doit point couper les Vers entre l'adjectif & le ſubſtantif, ou le ſubſtantif & l'adjectif, s'il eſt ſeul; car la ſéparation de deux adjectifs liez par la répétition de quelque particule eſt élégante. Il ne faut pas non plus ſéparer la prépoſition de ſon régime, ni le verbe auxiliaire de ſon participe, ni la particule, ni le pronom relatif, ni le verbe de ſon cas, ni le génitif de ſon nominatif, à moins que ce cas & ce génitif ne rempliſſent le ſecond hémiſtiche. Enfin la céſure ne doit point appuyer ſur l'*e* muet, ni ſur des monoſillabes, *que*, *je*, *me*, *te*, &c.

18. Les Vers n'ont ni grace ni harmonie quand ils enjambent les uns ſur les autres; c'eſt-à-dire, quand le ſens demeure ſuſpendu à la fin d'un Vers, & ne finit qu'au commencement du Vers ſuivant. Cette régle eſt eſſentielle dans les Vers d'un ſtyle noble & ſérieux: on s'en diſpenſe néanmoins quelquefois dans les Vers d'un ſtyle familier, comme dans les Comédies, les Fables, les

Epitres. Mais l'harmonie, en quelque ſtyle que ce pût être, ne ſeroit pas bleſſée, ſi le régime ou la dependance d'un Vers s'étendoit juſqu'à la fin du Vers ſuivant, comme dans ceux ci:

Mais admire avec moi le ſort, dont la pourſuite
Me fait courir alors au piége que j'évite.

19. Quand dans le corps du Vers la la dernière ſillabe d'un mot eſt terminée par un *e* muet ſeul, & que le mot qui ſuit commence par une voyelle, ou par une *h* non aſpirée, cette ſillabe s'élide & ſe confond dans la prononciation avec la première du mot ſuivant, comme dans ce Vers:

Jeun*e* & vaillant Héros dont la haute ſageſſe.

Mais on doit abſolument éviter la rencontre de toute autre voyelle; ce que Boileau a très-bien exprimé par ces deux Vers:

Garde qu'une voyelle à courir trop hatée,
Ne ſoit d'une voyelle en ſon chemin heurtée.

Ainſi on ne pourroit jamais faire entrer dans les Vers ces mots: *Dieu immenſe, vérité adorable;* cependant la répétition de *oüi* eſt reçue, comme dans ce Vers:

Oüi, olli, je veux parler, & ce deſſein m'a-
mène.

Le *t* qui eſt renfermé dans la conjonction *&*, ne ſe prononce jamais : on ne peut mettre cette conjonction avant un mot qui commence par une voyelle; ainſi ce Vers ne vaudroit rien :

Qui ſert & aime Dieu poſſede toutes choſes :

Les mots qui ont une voyelle avant l'*e* muet final, tels que ſont, *vie, envie*. &c. ne peuvent pas entrer avec grace dans le corps du Vers, à moins qu'ils ne ſoient ſuivis d'un mot qui commence par une voyelle, avec laquelle l'e muet ſe confonde; & s'il eſt ſuivi d'un *s*, ou des lettres *nt*, il ne peut ſe mettre qu'à la fin du Vers, comme dans ceux-ci:

Auſſitôt maint eſprit fecond en rêver*ies*
Inventa le Blaſon, avec les Armoir*ies*,

IE, fait ordinairement deux ſillabes, comme *con*fier, *humi*lier, exceptez *moitié, pitié*, où il ne fait qu'une ſillabe.

EAU, EIL, ne font qu'une ſillabe, comme dans Ro*ſeau*, Sol*eil*. Il faut penſer de même d'*eu*: comme f*eu*; mais s'il eſt précédé d'une voyelle, il en faut compter ordinairement deux, comme ver*tueux*, pré*cieux*.

IEL, IEN, ſont monoſillabes, comme

ciel, bien: c'eſt une liberté autoriſée par l'uſage de faire diſſillabes les mots qui ſignifient la profeſſion & le pays, comme Pari*ſien*, Muſi*cien*.

IER, eſt monoſillabe, comme lum*iere*: on fait diſſillabe, bou*clier*, ouv*rier*; mais les infinitifs en *ier* ſont inconteſtablement diſſillabes, comme oub*lier*, pub*lier*: *hier* s'employe quelquefois en une ſillabe, comme dans ce Vers:

Hier j'étois chez des gens de vertu ſinguliére.

Mais on en fait plus communément deux ſillabes, comme dans ce Vers:

Mais hier il m'aborde, & me ſerrant la main.

Il eſt d'une ſillabe dans *avant hier*.

Le bruit court qu'avant hier on vous aſſaſſina.

IEZ, eſt monoſillabe comme fas*ſiez*, par*liez*: excepté, dev*riez*, perd*riez*, & leurs ſemblables.

ION, en Vers eſt de deux ſillabes dans les noms, & d'une ſeule dans les verbes, comme vers*ion*, ac*tion*: nous dis*ions*, nous entend*ions*: les autres voyelles, qui forment ou ne forment pas de diphtongues, s'apprendront mieux par l'uſage, que par toutes les régles qu'on pourroit en donner.

20. On appelle licence dans la verſification certains mots qui ne ſeroient

pas reçu dans la profe commune, & qu'il eſt permis aux Poëtes d'employer: la plupart même de ces mots, fur-tout dans la haute Poëfie, ont beaucoup plus de grace & de nobleſſe que ceux dont on fe fert ordinairement. Le nombre n'en eſt pas grand, voici les principaux: *les humains*, ou *les mortels*, pour les hommes: *forfait* pour crime: *glaive* pour épée: *les ondes* pour les eaux: *l'Eternel* au lieu de Dieu, & ainfi des autres que la lecture des bons Auteurs apprendra.

De l'arrangement des Vers entre-eux.

21. L'arrangement des Vers confifte dans la manière dont on les joint les uns aux autres pour en faire une fuite.

Si les Vers font fuivis; après deux Vers d'une même efpéce, mafculins, par exemple, on en fait deux d'une autre efpéce, c'eſt-à-dire, féminins; enfuite deux autres mafculins, & c'eſt ce qu'on appelle Rime fuivie.

Si les Vers font mêlez; la même rime ne peut être employée que deux fois de fuite, & ne peut revenir qu'après huit ou dix vers. C'eſt dans les Stances furtout, qu'il eſt néceſſaire d'obferver les régles des mélanges.

22. Une Stance, quelquefois ſtrophe, eſt un certain nombre de Vers après

lesquels le sens doit être fini & complet.

23. En distinguant les Stances par le nombre des Vers, il y en a communément de sept sortes; sçavoir: le Quatrain, le Sixain, le Huitain, le Dizain, & les Stances de cinq, de sept, & de neuf vers, qui sont moins du goût de notre poësie que les quatre premières. Elles peuvent être composées de grands ou de petits Vers, ou des uns & des autres en même tems, il n'importe comme le Poëte en décide.

24. La premiére régle des Stances est qu'une Stance n'enjambe pas sur l'autre; la seconde, qu'une rime employée dans une Stance ne revienne pas dans la suivante; la troisième enfin, de ne pas commencer & finir les Stances par des Vers de même espéce.

25. Le Quatrain doit avoir un sens complet: & les rimes peuvent y être suivies, ou mêlées de façon que le premier & le dernier Vers riment ensemble, ou le second avec le quatrième. Exemple:

Fontenay lieu délicieux,
Où je vis d'abord la lumière,
Bientôt au bout de ma carière,
Chez toi je joindrai mes ayeux.

Autre:

La mort a des rigueurs à nulle autre pareille;
On a beau la prier,
La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles
Et nous laisse crier.

26. Les Stances de six Vers, appelées Sixain, se font de deux manières: la première, en ajoûtant deux rimes de même espéce au commencement, ou à la fin du Quatrain: la seconde, en la composant de deux tercets, dont le premier ne doit point enjamber sur le second. Les deux premièrs Vers y riment toûjours ensemble, & le mêlange des quatre autres est arbitraire.

27. Le Dixain n'est proprement qu'un Quatrain & un Sixain joints ensemble; & ce qui en fait l'harmonie ce sont deux repos, dont l'un doit être à la fin du quatrième Vers, & l'autre à la fin du septième, comme on le verra dans cette Stance.

Fortune, dont la main couronne
Les forfaits les plus inouis,
Du faux éclat qui t'environne
Serons-nous toûjours éblouis?
Jusques à quand, trompeuse idole,
D'un culte honteux & frivole
Honorerons-nous tes Autels?

Verra-t-on toûjours tes caprices
Consacrez par les sacrifices
Et par l'hommage des mortels?

Nous dirons ailleurs en quoi consiste la poësie du Vers, ce qui fait qu'un Vers est Vers & non pas Prose; cette matière importante demande d'être traitée séparément.





EXERCICE SUR L'EGLOGUE.

CHAPITRE PREMIER.

Sur la Nature & les Régles de l'Eglogue.



I. L'EGLOGUE est une imitation de la vie champêtre représentée avec tous ses charmes possibles.

Si cette définition est juste, elle termine tout d'un coup la querelle qui s'est élevée entre les partisans de l'ancienne Pastorale, & ceux de la Moderne. Il

ne ſuffira point d'attacher quelques guirlandes de fleurs à un ſujet, qui par lui même n'aura rien de champêtre; il ſera néceſſaire de montrer la vie champêtre elle même, ornée ſeulement des graces qu'elle peut recevoir.

2. On donne ordinairement aux Piéces paſtorales le nom d'Eglogue. Εκλογαί, en grec, ſignifioit un Recueil de Piéces choiſies, dans quelque genre que ce fût. On a jugé à propos de donner ce nom aux petits Poëmes ſur la vie champêtre, recueillis dans un même volume. On a dit les Eglogues de Virgile, c'eſt-à dire, le recueil de ſes petits Ouvrages ſur la vie paſtorale.

3. Quelquefois auſſi on les a nommez *Idylles*. Idylle, en grec Εἰδύλλιον, ſignifie une petite image, une peinture dans le genre gracieux & doux.

S'il y a quelque différence entre les Idylles & les Eglogues, elle eſt fort légère. Les Auteurs les confondent ſouvent. Cependant il ſemble que l'uſage veut plus d'action, de mouvement, dans l'Eglogue; & que dans l'Idylle, on ſe contente d'y trouver des images, des récits, ou des ſentimens ſeulement.

4. L'objet ou la matiere de l'Eglogue, eſt le repos de la vie champêtre, ce qui l'accompagne, ce qui le ſuit. Ce repos renferme une juſte abondance, une li-

berté parfaite, une douce gaieté. Il admet des paſſions modérées, qui peuvent produire des plaintes, des chanſons, des combats poëtiques, des récits intéreſſans.

5. Les Bergeries ſont proprement la peinture de l'age d'or mis à la portée des hommes, & débarraſſé de tout ce merveilleux hyperbolique dont les Poëtes en avoient chargé la deſcription. C'eſt le régne de la liberté, des plaiſirs innocens, de la paix, de ces biens pour leſquels tous les hommes ſe ſentent nez, quand leurs paſſions leur laiſſent quelques momens de ſilence pour ſe reconnoître. En un mot, c'eſt la retraite commode & riante d'un homme qui a le cœur ſimple & en même tems délicat, & qui a trouvé le moyen de faire revenir pour lui cet heureux ſiécle,

. . . . . . Oû parmi l'innocence,
L'amour, ſans tyrannie, exerçoit ſa puiſſance;
Quand le ciel libéral verſoit à pleines mains
Tout ce dont l'abondance aſſouvit les humains,
Et que le monde enfant n'avoit pour nourriture
Que les mets apprêtez par le ſoin de Nature.

6. Les Paſtorales conſtituent un genre de Poëſie qui contient tous les autres genres; ou, ſi on veut, tous les

autres genres de Poësie peuvent devenir de vraies Pastorales; parce que les Bergeries sont un monde, qui, quoique différent du nôtre, a cependant le même fond. Ce sont des hommes en société, qui ont leurs intérêts, & par conséquent leurs passions. On ne doit en exclure que ce qui ne se concilieroit pas avec les idées de repos & d'innocence. Avec cette seule restriction, les Bergers pourront avoir des Poëmes épiques, comme l'Athis de Segrais, des Comédies, comme les Bergeries de Racan, des Tragédies, des Operas, des Elegies, des Eglogues, des Idylles, des Epigrammes, des Inscriptions, des Allégories, des Chants funebres, &c.

Peut être aussi qu'on a bien fait de ne pas multiplier les grandes Piéces pastorales. Il est bien difficile d'être naïf & piquant en même tems, durant des milliers de Vers. Comme la Pastorale n'admet que des passions douces, elle devient bientôt languissante, ou monotone; ou si elle se garantit de ce défaut, ce sera en sortant de son genre, j'ai presque dit de son monde, pour entrer dans le nôtre, & y prendre des passions violentes, à qui la singularité du degré donnera le mérite de la nouveauté. Ainsi il est, ce semble. plus sage d'imiter Théocrite & Virgile, que d'aller entreprendre des Piéces de longue haleine,

où les

où les Acteurs languiſſent néceſſairement & font languir le Lecteur.

7. Si on a égard à la forme, l'Eglogue peut-etre de trois ſortes: dans l'une le Poëte raconte lui même ce qui s'eſt paſſé: on la nomme Epique: dans la ſeconde, le Poëte ſe cache, & ne fait paroître que ſes Bergers qui s'entretiennent, ou qui ſe racontent quelque événement: alors l'Eglogue eſt Dramatique. Dans la troiſième, le Poëte parle, & fait parler auſſi ſes Acteurs, ce qui fait une eſpece mixte, c'eſt-à dire, mêlée d'épique & de dramatique. Nous ne parlons point de l'Eglogue allégorique, qui conſiſte à traveſtir en Bergers ceux qui ne le ſont pas. C'eſt une fineſſe de l'Artiſte, pluſtôt qu'une obligation de l'Art, lequel, en pareil cas, laiſſant au philoſophe ou au courtiſan, le ſoin d'envelopper ce qu'il ne veut montrer qu'à demi, ne donne des régles que pour le corps de l'allégorie, qui ſeul eſt cenſé paſtoral.

8. L'Eglogue a-t-elle néceſſairement une action? On ſçait ce que c'eſt qu'action par l'Exercice précédent. Il y a des Eglogues de tant de ſortes, qu'il n'eſt pas poſſible de répondre préciſément à la queſtion. Si l'Eglogue eſt épique ou dramatique, elle a eſſentiellement une action; mais ſi elle eſt de ſoi lyrique, c'eſt-à-dire, qu'elle n'exprime

que le ſentiment, comme dans la ſeconde Eglogue de Virgile, ou dans la premiére de Segrais, il ne paroît pas qu'elle ait beſoin d'action: il ſuffit qu'il y ait une paſſion, comme la douleur, la joie, l'eſperance, &c.

9. Pour ce qui eſt du Caractère des Bergers, on peut en juger par les lieux où on les place: les prez y ſont toûjours verds, l'ombre y eſt toûjours fraîche, l'air toûjours pur: de même les Acteurs & les Actions dans la Bergerie doivent avoir la plus riante douceur. Cependant comme leur ciel ſe couvre quelquefois de nuage, ne fût-ce que pour varier la ſcène, & renouveller par quelques roſées le vernis de prairies & des bois; on peut mêler auſſi dans leurs Caractères certaines paſſions pour relever le goût du bonheur, & aſſaiſonner le repos. De-là il ſuit, que tout ce qui ſe paſſe à la campagne n'eſt point digne d'entrer dans l'Eglogue, Il ne faut en prendre que ce qui eſt de nature à plaire ou à intéreſſer; par conſéquent, il faut en exclûre les groſſiéretez, les choſes dures, les menus détails qui ne ſont que des images oiſives & muettes, en un mot tont ce qui n'a rien de piquant, ni de doux. A plus forte raiſon, les événemens tragiques ne doivent point y entrer: un Berger qui s'étrangle à la porte de ſa Bergere, n'eſt point un ſpectacle paſtoral; parce que dans la vie

des Bergers, on ne doit point connoître les dégrez de passions qui mènent à un tel emportement.

10. Quoique les Caractères des Bergers ayent tous le même fonds, cependant ils sont susceptibles d'une grande variété; parce que du goût de la tranquillité & des plaisirs innocens, on peut faire sortir toutes les passions. Il ne s'agira que de leur donner la teinte & le degré de la Bergerie. Ainsi la crainte, la tristesse, l'espérance, la joie, l'amour, l'amitié, la haine, la jalousie, la générosité, la pitié, tout cela pourra donner des fonds différens pour les caractères, qui pourront se diversifier encore selon les âges, les sexes, les lieux, les événemens, &c.

11, Les Caractères des Bergers doivent être délicats & naïfs: c'est-à-dire, que dans toutes leurs démarches & leurs discours, il ne doit y avoir rien de désagréable, de recherché, de trop subtil; & qu'en même tems, ils doivent montrer du discernement, de l'adresse, de l'esprit même, pourvû qu'il soit naturel. Ces Caractères doivent être contrastez au moins en quelques endroits, car s'ils l'étoient par tout, l'art y paroîtroit. Ils doivent être tous bons moralement: il faut expliquer ce que c'est que bonté morale.

Il y a dans les Caractères que peint

la Poëſie deux ſortes de bonté, l'une qu'on nomme poëtique, & l'autre morale. La bonté poëtique conſiſte dans la reſſemblance du portrait avec le modele: ainſi, dans une Tragédie, Neron peint avec toute ſa cruauté a une bonté poëtique; le Diable, dans Milton, eſt très-bon poëtiquement.

La bonté morale eſt la conformité de la conduite avec ce qui eſt, ou qui eſt cenſé être la régle & le modele des bonnes mœurs. Les Bergers doivent avoir cette ſeconde ſorte de bonté auſſi bien que la premiere. Un ſcélérat, un fourbe inſigne, un aſſaſin ſeroit déplacé dans une Eglogue. Un Berger offenſé doit s'en prendre à ſes yeux, ou bien aux rochers; ou bien faire comme Alcidor, ſe jetter dans la Seine, ſans cependant s'y noyer tout-à fait. *Berg: de Racan.*

12. Après tout ce qu'on vient de dire ſur la nature de la Poëſie paſtorale, & ſur les Caractères des Bergers, il eſt aiſé d'imaginer quel doit être leur ſtyle.

Il doit être ſimple, c'eſt-à-dire, que les termes ordinaires y ſoient employez ſans faſte, ſans apprêt, ſans deſſein apparent de plaire.

Il doit être doux. La douceur ſe ſent mieux qu'elle ne peut s'expliquer; c'eſt un certain moëleux mêlé de délicateſſe

& de ſimplicité, ſoit dans les penſées, ſoit dans les tours, ſoit dans les mots;

Timarette s'en eſt allée :
L'ingrate mépriſant mes ſoupirs & mes pleurs,
Laiſſe mon ame déſolée
A la merci de mes douleurs.
Je n'eſpérai jamais qu'un jour elle eût envie
De finir de mes maux le pitoyable cours;
Mais je l'aimois plus que ma vie,
Et je la voyois tous les jours.

Segrais.

Il doit être naïf: on a défini la naïveté en parlant de l'Apologue, *pag: 86.*

Si vous vouliez venir, ô miracle des belles,
Je vous enſeignerois un nid de tourterelles.
Je veux vous les donner pour gage de ma foi,
Car on dit qu'elles ſont fideles comme moi.

Segrais.

Il eſt gracieux dans les deſcriptions:

Qu'en ſes plus beaux habits, l'aurore au teint vermeil
Annonce à l'Univers le retour du ſoleil,
Et que devant ſon char ſes légères Suivantes
Ouvrent de l'Orient les portes éclatantes;
Depuis que ma Bergere a quitté ces beaux lieux,

Le ciel n'a plus ni jour, ni clarté pour mes
yeux.

13. Les Bergers ont des tours de phraſe qui leur ſont familiers.

1°. Des comparaiſons, qu'ils employent ſur-tout quand les expreſſions leur manquent.

Comme eu hauteur ce ſaule excéde les fougères,
Aramynte en beauté ſurpaſſe nos Bergères.

2°. Des ſimmétries:

Il m'appelloit ſa ſœur, je l'appellois mon frere,
Nous mangions même pain, au logis de mon pere:
Cependant qu'il y fut, nous vécumes ainſi,
Tout ce que je voulois, il le vouloit auſſi.

3°. Des répétitions fréquentes:

Pan a ſoin des brebis, Pan a ſoin des Paſteurs,
Et Pan me peut vanger de toutes vos rigueurs.

Dans les autres genres, la répétition eſt ordinairement employée pour rendre le ſtyle plus vif; ici il ſemble que ce ſoit par pareſſe, parce qu'on ne veut point ſe donner la peine de chercher plus loin.

4°. Ils employent volontiers les fi-

gnes naturels pluſtôt que les mots conſacrez. Pour dire il eſt midi, ils diſent: *Le troupeau eſt à l'ombre des bois.* Il eſt tard: *L'ombre des montagnes s'allonge dans les vallées.*

5°. Ils ont des deſcriptions détaillées, quelquefois d'une coupe, d'une corbeille; des circonſtances menues, qui tiennent quelquefois au ſentiment. Telle eſt celle que ſe rappelle une Bergere de Racan:

Il me paſſoit d'un an, & de ſes petits bras
Cueilloit déja des fruits dans les branches
d'en bas.

Quelquefois auſſi elles ne font que peindre l'extrême oiſiveté des Bergers: & ce n'eſt que par là qu'on peut juſtifier la deſcription que fait Théocrite d'une coupe ciſelée, où il y a différentes figures.

En général il faut éviter dans le ſtyle paſtoral tout ce qui ſentiroit l'étude, l'application, qui ſuppoſeroit quelque long & pénible voyage; en un mot tout ce qui peut donner l'idée de peine & de travail. Mais, comme ce ſont des gens d'eſprit qui inſpirent les Bergers poëtiques, il eſt bien difficile qu'ils s'oublient toûjours aſſez, pour ne point ſe montrer du tout: s'ils ſe montrent c'eſt une faute dans l'artiſte, & un défaut

dans l'Ouvrage. Ce n'eſt pas pourtant que l'Eglogue ne puiſſe s'élever quelquefois.

14. Théocrite, Virgile, Segrais, ont traité des choſes très-élevées. On peut le faire auſſi bien qu'eux, & leur exemple peut répondre aux plus fortes objections. Cependant il ſemble que la nature de l'Eglogue eſt limitée par elle-même. On pourra, ſi on veut, ſuppoſer dans les Bergers différens degrez de connoiſſance & d'eſprit, qui donneront à l'Eglogue différens tons: mais ſi on leur donne une imagination auſſi hardie & auſſi riche qu'à ceux qui ont vecu dans les Villes, on les appellera comme on voudra; pour nous nous n'y voyons plus de Bergers. Nous avons dit, une imagination hardie: les Bergers peuvent imaginer les plus grandes choſes; mais il faut que ce ſoit toûjours avec une ſorte de timidité, & qu'ils en parlent avec un étonnement & un embarras qui faſſe ſentir leur caractère au milieu de leur récit. C'eſt ainſi que s'exprime le Berger de Virgile en parlant de Rome: " Ah, Mélibée! cette „ Ville qu'on appelle Rome, je la croy-

---

Urbem quam dicunt Romam, Melibæe, putavi
Stultus ego, huic noſtræ ſimilem, quo ſæpè ſolemus

„ ois ſemblable à celle où nous portons „ quelquefois nos agneaux. Que j'étois „ ſimple! Elle porte ſa tête autant au- „ deſſus des autres Villes, que les cy- „ près ſont au-deſſus de l'oſier. " Ou, ſi on veut abſolument chanter, & d'un ton ferme, l'origine du monde, prédire l'avenir; qu'on introduiſe Pan, le vieux Siléne, Faune, ou quelque autre Dieu.

Les Bergers n'ont pas ſeulement leur Poëſie, ils ont encore leurs Danſes, leur Muſique, leurs parures, leurs fêtes, leur Architecture, s'il eſt permis de donner ce nom à des buiſſons, à des boſquets, à des côteaux. La ſimplicité, la douceur, la gaieté riante, en font toûjours le caractère fondamental. Et s'il eſt vrai que, dans tous les tems, les connoiſſeurs ont pû juger de tous les Arts par un ſeul, ou même, comme l'a dit Seneque, de tous les Arts par la maniere dont une table eſt ſervie; les fruits vermeils, les châtaignes, le lait caillé & les lits de feuillagas dont Tityre veut ſe faire honneur auprès de Mélibée, doivent nous donner une juſte idée des Danſes, des

---

Paſtores ovium teneros depellere fœtus.
Verùm hæc tantùm alias inter caput extulit
urbes,
Quantùm lenta ſolent inter viburna cupreſſi.

Chanſons, des Fêtes des Bergers, auſſi bien que de leur Poëſie.

15. Nous ne pouvons mieux terminer ce Chapitre ſur la nature de l'Eglogue que par les beaux Vers de Deſpréaux, qui ſont l'abrégé des régles, & qui en donnent en même tems l'exemple:

Telle qu'une Bergere au plus beau jour de
fête
De ſuperbes rubis ne charge point ſa tête,
Et ſans mêler à l'or l'éclat des diamans,
Cueille en un champ voiſin ſes plus beaux
ornemens;
Telle, aimable en ſon air, mais humble dans
ſon ſtyle,
Doit éclater ſans pompe une élégante Idylle.
Son tour ſimple & naïf n'a rien de faſtueux,
Et n'aime point l'orgueil d'un vers préſom-
tueux.
Il faut que ſa douceur flatte, chatouille,
éveille,
Et jamais de grands mots n'épouvante l'-
oreille.
Mais ſouvent dans ce ſtyle un Rimeur aux
abonis,
Jette-là de dépit la flûte & le hautbois;
Et follement pompeux, dans ſa verve indi-
ſcrete,

Au milieu d'une Eglogue entonne la trompette.
De peur de l'écouter Pan fuit dans les roseaux,
Et les Nymphes d'effroi se cachent sous les eaux.
Au contraire cet autre abject en son langage
Fait parler ses Bergers, comme on parle au village.
Ses vers plats & grossiers, dépouillez d'agrément,
Toûjours baisent la terre, & rampent tristement.
Entre ces deux excès la route est difficile;
Suivez pour la trouver Théocrite & Virgile,
Que leurs tendres Ecrits, par les Graces dictez,
Ne quittent point vos mains jour & nuit feuilletez.
Seuls par leurs doctes vers ils pourront vous apprendre
Par quel art, sans bassesse, un Auteur peut descendre,
Chanter Flore, les Champs, Pomone, & les Vergers;
Au combat de la flûte animer deux Bergers, &c.



CHAPITRE II.

Histoire abrégée de la Poésie Pastorale.

SI l'Eglogue est née parmi les Bergers, elle doit être une des plus anciennes Poësies; puisque la profession de Berger est la plus naturelle à l'homme, & la première qu'il ait exercée. Il est aisé de croire que les premiers hommes, se trouvant maîtres paisibles d'une terre qui leur offroit en abondance tout ce qui pouvoit satisfaire à leurs besoins & flatter leur goût, songèrent à en marquer leur reconnoissance au souverain Bienfaiteur; & que, dans leur enthousiasme, ils intéressènt à leurs sentimens les fleuves, les prairies, les montagnes, les bois, tout ce qui les environnoit. Bientôt, après avoir chanté la reconnoissance, ils célébrèrent la tranquilité & le bonheur de leur état: & c'est précisément la matière de l'Eglogue. Il ne fallut qu'un pas au cœur humain pour y arriver.

Il y avoit donc eu avant Théocrite, des Chansons pastorales, des Descriptions, des Récits mis en vers, des Combats poëtiques; qui, sans doute, avo-

ient été célèbres dans leurs tems. Mais certains génies étant furvenus, & s'étant portez tout d'un coup à la perfection, ou à une diſtance infinie de ceux qui les avoient précédez, ils attirèrent ſur eux tous les yeux, & donnèrent leurs Ouvrages pour une époqne, au delà de laquelle on crut qu'il ne falloit pas ſe donner la peine de remonter. C'eſt ainſi qu'Homère fut cenſé le peré de l'Epopée, Eſchyle de la Tragédie, Eſope de l'Apologue, Pindare de la Poëſie lyrique, & Théocrite de la Poëſie paſtorale. D'ailleurs on s'eſt plû à voir celle ci naître ſur les bords de l'Anapus, dans les vallées d'Elore, où ſe joüent les Zéphirs, où la ſcene eſt toûjours verdoyante, & l'air toûjours rafraîchi par le voiſinage de la mer. Quel berceau plus digne de la Muſe paſtorale, dont le caractère eſt ſi doux?

16. Théocrite naquit à Syracuſe; & vivoit environ deux cens ſoixante & dix ans avant Jeſus-Chriſt. Il a peint dans ſes Idylles, la nature ſimple, naïve & gracieuſe. On peut regarder ſon Ouvrage comme la bibliothéque des Bergers, s'il leur eſt permis d'en avoir une. On y trouve recueillis une infinité de traits dont on peut former les caractères qui conviennent aux Bergers. Il eſt vrai qu'il y en a quelques-uns qui auroient pu être plus délicats; d'autres,

dont la ſimplicité ne nous paroît pas aſſez aſſaiſonnée; mais dans la plûpart il y a une douceur, une moleſſe, que ceux qui l'ont ſuivi ont copiée, pluſtôt que d'entreprendre de l'imiter. On pourroit les comparer à ces fruits d'une maturité exquiſe, ſervis avec toute la fraîcheur du matin, & ce léger coloris que ſemble y laiſſer la roſée. La verſification de ce Poëte eſt admirable, pleine de feu, d'images, & ſur-tout d'une mélodie, qui lui donne une ſupériorité inconteſtable ſur tous les autres.

17. Moſchus & Bion vinrent quelque tems après Théocrite. Le premier fut célébre en Sicile, & l'autre à Smyrne en Ionie. Si on en juge par le petit nombre des Piéces qui nous reſtent, Moſchus ajoûta à l'Eglogue un certain art qu'elle n'avoit point. On y vit plus de fineſſe, plus de choix, moins de négligence. Mais peut-être qu'en gagnant du côté de l'exactitude, elle perdit du côté de la naïveté, qui eſt pourtant l'ame des Bergeries. Ses bois ſont des boſquèts, pluſtôt que des bois, & ſes fontaines ſont preſque des jèts d'eaux. Il ſemble même que ce ſoit, ſinon un autre genre que celui de Théocrite, au moins une autre eſpéce dans le même genre. On y voit peu de Bergers, ce ſont des Allégories ingénieuſes, des Récits ornez, des Eloges travaillez, & qui paroiſſent l'avoir été.

18. Bion a été encore plus loin que Moſchus. Il fait une troiſiéme eſpéce d'Idylle plus parée encore que celle de ce Poëte. On y ſent par-tout le ſoin de plaire, quelquefois même il y eſt avec affectation. Son Tombeau d'Adonis, qui eſt ſi beau & ſi touchant, a quelques antithèſes qui ne font que des jeux d'eſprit: on le verra dans l'examen que nous en ferons.

19. Pour rapprocher les caractères de ces trois Poëtes, on peut dire que Theocrite a peint la nature ſimple & quelquefois négligée; que Moſchus l'a arrangée, ajuſtée; que Bion lui a donné des parures. Chez Théocrite l'Idylle eſt dans un bois, ou dans une prairie riante: chez Moſchus elle eſt dans une Ville: chez Bion elle eſt preſque ſur un théâtre. Or quand nous liſons des Bergeries nous ſommes bien aiſe d'être hors des Villes. L'art eſt charmant: rien ne plaît tant à l'eſprit que la ſymmétrie, & les proportions: il y a néanmoins des inſtans, où l'eſprit aime à s'en débaraſſer, & à ſe trouver dans une eſpéce de déſordre, où il voie tout ſans que rien ſe faſſe remarquer. C'eſt alors qu'il ſent proprement la ſolitude, & qu'il en jouit. On veut qu'une Eglogue amuſe doucement, mollement, ſi j'oſe parler ainſi: que ſa lecture ſoit pour nous comme un demi-ſommeil,

où on ne penſe qu'autant qu'il le faut, pour ſentir qu'on ſe repoſe: & c'eſt préciſément ce que produit le ton & la marche de Théocrite. Mais diſons pluſtôt que ce ſont trois eſpèces différentes, & que aucune d'elles ne doit être la régle, ni le modéle des deux autres.

20. Virgile, qui eſt le ſeul poëte latin qui ait excellé dans la Paſtorale, a mieux aimé ſuivre Théocrite que Moſchus, ni Bion. Il s'y eſt attaché tellement que ſes Eglogues ne ſont preſque que des imitations de ce Poëte. Ce ſont mêmes ſujets, mêmes tours, très-ſouvent mêmes penſées. Horace à peint le caractère de Virgile dans ce Vers fameux:

. . . . Molle atque facetum
Virgilio annuerunt gaudentes rure Camœnæ.

Il s'agit de déterminer au juſte la ſignification de ces deux mots, *molle* & *facetum*. Mde Deshoulieres les avoit en vûe quand elle a dit que le plus jeune des Dieux ſavoit *répandre*

Sur ce qu'elle écrivoit un air galant & tendre.

Mais le *tendre* ne répond peut être point aſſez au *molle*, ni le *galant* au *facetum*. Il ſemble que ces deux mots ont eu beſoin dans Horace de ſe corriger l'un par l'autre. *Molle*, ſignifie une dou-
ceur

ceur naïve, ingénue: *facetum*, signifie un certain piquant léger, & qui chatouille seulement. Le *molle* sans le *facetum* eût pû être fade. Le *facetum* sans le *molle*, n'eût été que fin, & l'eût peut-être été trop. Il a donc fallu joindre les deux mots pour exprimer une *douceur assaisonnée*, de manière cependant que la douceur fût la base, & que le piquant ne fût que comme un sel qui en relevât le goût, & en fortifiât l'impression. Ainsi on peut traduire: *Les Muses champêtres ont doué Virgile d'une douceur légèrement assaisonnée.* Horace, dans ces deux mots, donne le parfait idéal de l'Eglogue, c'est-à-dire, la régle sur laquelle on peut mesurer tous les Ouvrages qui en portent le nom. La différence qu'il y a entre les Auteurs qui ont travaillé dans ce genre consiste dans le plus ou le moins qu'ils ont de chacune, ou d'une seule de ces deux qualitez. Il y en a qui ont plus de doux que de piquant; d'autres ont plus de piquant que de doux. Quelques-uns n'ont que l'un ou l'autre, quelquefois ils n'ont ni l'un ni l'autre, au moins dans quelques endroits. Le point de perfection est d'avoir l'un & l'autre de la manière dont nous l'avons dit.

21. Calpurnius & Némésianus se distinguèrent par la Poësie pastorale sous l'empire de Dioclétien. L'un étoit Sici-

lien, l'autre né à Carthage. Après qu'on a lû Virgile, on trouve chez eux peu de ce moëleux qui fait l'ame de l'Eglogue. Ils ont de tems en tems des images gracieuses, des vers heureux; mais ils n'ont rien de cette verve pastorale qu'inspiroit la Muse de Theocrire.

Voilà à peu-près l'histoire de l'Eglogue: voilà quels sont ses degrez, & ses différences. Ceux des Modernes qui sont entrez dans la même carrière n'ont fait que représenter dans d'autres tems, les différens caractères des premiers Auteurs. Il faut cependant en excepter les Italiens, qui lui ont donné un caractére si nouveau, qu'elle ne se reconnoît plus chez eux. Elle est étincellante de pointes, de jeux de mots, de pensées qui reviennent sur elles-mêmes, & qui se tournent en antithèses. C'est Mr de Fontenelle qui porte ce jugement du Guarini, du Bonarelli, du Cavalier Marin. Selon lui l'Aminte du Tasse est ce que le l'Italie moderne a de meilleur dans le genre pastoral; & il insinue que c'est parce qu'il ne s'est pas tant livré aux pointes de son pays. Cependant, soit l'avantage particulier de la langue Italienne, soit le caractère même de ceux qui ont écrit, on trouve dans leurs Eglogues de la douceur, & de cette mollesse qui appartient à la pastorale. Quel dommage que l'esprit l'ait gâté par ses ornemens!

Nous ne parlerons point des Eglogues que Ronſard nous a données. Réglant tout il brouilla tout, dans ce genre, auſſi-bien que dans le langage François. *Il fait parler ſes Bergers, comme on parle au village*. On ſait les vers de Deſpréaux:

On diroit que Ronſard ſur ſes pipeaux ruſtiques
Vient encore fredonner ſes Idylles gothiques,
Et changer, ſans reſpect de l'oreille & du ſon,
Licidas en Pierrot & Philis en Toinon.

En effet il appelle Henri II. Henriot; Charles IX. Carlin, Catherine de Médicis Catin, & c'eſt preſque tout le paſtoral qu'il y a dans ſes Eglogues.

22. Honorat de Bueil, Marquis de Racan, qui mourut en 1670. & qui fut diſciple de Malherbe, releva en France la gloire de l'Eglogue. Il avoit un génie fécond, aiſé, un caractère doux, ſimple, par conſéquent il ne lui manquoit rien pour être Berger. Auſſi retrouve-t-on dans ſes Bergeries l'eſprit de Théocrite & de Virgile; & il y a des morceaux qui peuvent être comparez avec ce que ces deux Poëtes ont de plus délicat.

23. Mr de Segrais eſt, ſelon Mr de Fontenelle, le modéle le plus excellent que nous ayons de la Poëſie paſtorale.

Il a été quelquefois obligé de s'accommoder au goût de son siecle qui demandoit des choses figurées & brillantes; mais il ne l'a fait qu'après avoir prouvé, qu'il savoit parfaitement attrapper, quand il vouloit, les vraies beautez de l'Eglogue.

24. Mde Deshoulieres ne le cede à personne dans le genre dont nous parlons. Ses Idylles ont ce fonds de douceur & cet assaisonnement dont parle Horace, & l'un & l'autre a un degré exquis. Elle est d'une finesse admirable, & a le secret d'envelopper ce qu'elle a de fin dans le sentiment: il domine toûjours dans toutes ses pensées. C'est la situation où elle se met qui l'inspire. Aussi naïve que Théocrite, aussi délicate que Virgile, aussi spirituelle que Bion: elle a fait de toutes ces qualitez un heureux mêlange qui lui eût peut-être fait donner le prix, si elle eut varié davantage le fonds de ses sujèts; ils paroissent tous sortir d'une certaine tristesse habituelle, qui leur donne un faux air d'Elégie.



CHAPITRE III.

Où on examine quelques Piéces de Théocrite, de Moſchus, de Bion.

IL y a dans ces Ouvrages, comme dans tous les autres du Genre paſtoral, certaines beautez fines, qu'il eſt plus aiſé de ſentir, que de montrer aux autres. Peut être même que, quand on pourroit les montrer aiſément, il y auroit du côté de la matière des raiſons de s'en abſtenir. Au reſte on a tellement choiſi les ſujets, qu'on ne ſera pas ſouvent dans le cas d'avoir beſoin de diſcretion. On a mieux aimé n'avoir rien à dire que de s'expoſer à en dire trop. Nous avons omis en tout, ou en partie, les Piéces qui roulent ſur des matieres peu-propres à diſpoſer les Jeunes-Gens à la vertu. Nous aurions même abandonné entiérement ce Genre de Poëſie par cette raiſon, s'il n'avoit pas toûjours fait partie de l'éducation de la jeuneſſe, & s'il étoit le ſeul genre, où on vît quelque choſe de ces paſſions, dont on doit dérober la connoiſſance aux Jeunes-Gens le plus longtems qu'il eſt poſſible.

Idylle 8. de Théocrite. I.

DAPHNIS, MENALQUE, & un CHEVRIER

,, Ménalque faiſant paître ſes brebis, ,, rencontra ſur les montagnes l'aimable ,, Daphnis, qui y faiſoit auſſi paître ſon ,, troupeau. Ils étoient tous deux blonds, ,, tous deux jeunes, ſavoient tous deux ,, chanter. Ménalque ayant vû Daphnis ,, le premier, lui adreſſa ce Diſcours :

ΒΟΥΚΟΛΙΑΣΤΑΙ,

ΔΑΦΝΙΣ, ΜΕΝΑΛΚΑΣ,

καὶ ΑΙΠΟΛΟΣ.

Δάφνιδι τῷ χαρίεντι συνήντετο βουκολέοντι,
Μᾶλα νέμων (ὡς φαντὶ) κατ᾽ ὤρεα μακρὰ Μενάλκας.
Ἄμφω τώγ᾽ ἤτην πυῤῥοτρίχω, ἄμφω ἀνάβω,
Ἄμφω συρίσδεν δεδαημένω, ἄμφω ἀείδεν.
Πρᾶτος δὲ ὦν ποτὶ Δάφνιν ἰδὼν ἀγόρευε Μενάλκας.

„ *Mén.* Paſteur de troupeaux qui mu-
„ giſſent, voulez-vous chanter avec
„ moi? il me ſemble qu'il ne me ſera
„ point difficile de vous vaincre par
„ mes chants. Daphnis lui répondit
„ ainſi:
„ *Daph.* Paſteur de troupeaux revêtus
„ de toiſons, quels que ſoient vos efforts,
„ vous ne ſauriez me vaincre par vos
„ chants.
„ *Mén.* Voulez-vous eſſayer, & don-
„ ner des gages pour le vainqueur?

ΜΕΝΑ'ΛΚΑΣ.

Μυκητᾶν ὑπίϐρε βοῶν Δάφνι, λῆς μοι ἀεῖσαι;
Φαμὶ τὺ νικασεῖν ὅσσον θέλω αὐτὸς ἀείδων.
Τὸν δὲ ἄρα χὠ Δάφνις τοιῷδε ἀπαμείβετο μύθῳ.

ΔΑ'ΦΝΙΣ.

Ποιμὰν εἰροπώκων οἴων συρικτὰ Μενάλκα,
Οὔποτε νικασεῖς μ', ὐδὲ ἔτι πάθοις τύ γ' ἀείδων.

ΜΕΝΑ'ΛΚΑΣ.

Χρήσδεις δὲ ὦν ἐσιδεῖν; χρήσδεις καταθεῖναι ἄεθλον,

„ *Daph.* Oui, je veux essayer & don-
„ ner des gages.

„ *Mén.* Mais quels gages seront di-
„ gnes de nos combats?

„ *Daph.* Je donnerai un veau tendre,
„ & Vous, donnez un agneau aussi grand
„ que sa mere.

„ *Mén.* Je ne puis donner un agneau:
„ j'ai un pere, une mere trop exacts,
„ chaque soir ils comptent le trou-
„ peau.

ΔΑ'ΦΝΙΣ.

Χρῄσδω τοῦτ' ἐσιδεῖν, χρῄσδω
καταθεῖναι ἄελθλον.

ΜΕΝΑ'ΛΚΑΣ.

Ἀλλὰ τί θησεύμεσθ' ὅ κεν ἁμῖν
ἄρκιον εἰη;

ΔΑ'ΦΝΙΣ.

Μόχον ἐγὼ θησῶ, τὺ δὲ θές
γ' ἰσομάτορα ἀμνόν.

ΜΕΝΑ'ΛΚΑΣ.

Οὐ θησῶ πόκα γ' ἀμνόν· ἐπεὶ
χαλεπός θ' ὁ πατήρ μευ,
Χὰ μάτηρ. τὰ δὲ μάλα ποθέ-
σπερα πάντ' ἀριθμεῦντι.

„ *Daph.*

„ *Daph.* Quel sera donc le prix du
„ vainqueur?
„ *Mén.* J'ai fait un chalumeau (*a*) à
„ neuf trous, dont tous les tuyaux sont
„ également longs, & joints avec des
„ anneaux de cire blanche; je le don-
„ nerai volontiers: mais je ne veux
„ toucher à rien de ce qui est à mon
„ pere.

ΔΑ΄ΦΝΙΣ.

Ἀλλὰ τὶ μὰν θησεῖς; τί δὲ τὸ
πλέον ἕξει ὁ νικῶν;

ΜΕΝΑ΄ΛΚΑΣ.

Σύριγγ' ἂν ἐποίησα καλὰν ἐγὼ
ἐννεάφωνον,
Λευκὸν καρὸν ἔχοισαν, ἶσον κά-
τω, ἶσον ἄνωθεν·
Ταύτην κατθείην· τὰ δὲ τω
πατρὸς ὀ καταθησῶ.

(*a*) Il y avoit des chalumeaux simples, qui n'avoient qu'un tuyau. Il y en avoit de plus composez, qui en avoient plusieurs joints ensemble par des anneaux de cire. Celui dont il s'agit avoit neuf tuyaux de la même longueur; mais dont les trous etoient inégaux, pour varier les tons.

„ *Daph.* J'en ai auſſi un tout ſembla-
„ ble, que je n'ai fini que depuis quel-
„ ques jours. Je me ſuis bleſſé ce doigt
„ que vous voyez, en le faiſant, il n'eſt
„ pas encore guéri. Mais qui ſera no-
„ tre juge? Qui nous entendra?
„ *Mén.* Si nous appellions ce Che-
„ vrier, dont vous voyez le chien qui
„ abboye auprès de ſes chevres?

ΔΑ'ΦΝΙΣ.

Ἦ μάν τοι κἠγὼ σύριγγ' ἔχω ἐννεάφωνον,
Λευκὸν καρὸν ἔχοισαν, ἶσον κάτω, ἶσον ἄνωθεν.
Πρώαν νιν συνέπαξ', ἔτι καὶ τὸν δάκτυλον ἀλγῶ
Τοῦτον, ἐπεὶ κάλαμός με διαχιθεὶς διέτμαξεν.
Ἀλλὰ τίς ἄμμε κρινεῖ; τίς ἐπάκοος ἔσσεται ἀμῶν;

ΜΕΝΑ'ΛΚΑΣ.

Τῆνόν πως ἐνταῦθα τὸν αἰπόλον ἢν καλέσωμες,
Ὧ ποτὶ ταῖς ἐρίφοις ὁ κύων ὁ φάλαρος ὑλακτεῖ.

„ Les jeunes Bergers l'appellent: il
„ vient: les Bergers ſe préparent à chan-
„ ter, le Chevrier à les écouter. Le ſort
„ donna le premier rang à Ménalque,
„ Daphnis eut le ſecond. Ménalque com-
„ mença ainſi:
„ *Mén.* Bois épais, & vous Fleuves
„ enfans des Dieux, ſi jamais Ménalque
„ eut le bonheur de vous plaire par les
„ doux ſons de ſa flûte, prêtez vous à

Χὼ μὲν παῖδες ἄϋσαν, ὁ δ' αἰπόλος ἦνθ' ἐπακοῦσαι.
Χὼ μὲν παῖδες ἄειδον, ὁ δέ αἰπόλος ἤθελε κρῖναι.
Πρᾶτος δ' ὤν ἄειδε λαχὼν ἴϋκτα Μενάλκας.
Εἶτα δ' ἀμοιβαίην ὑπελάμβανε Δάφνις ἀοιδὰν
Βωκολικάν· οὕτω δὲ Μενάλκας ἄρξατο πρᾶτος.

ΜΕΝΑ΄ΛΚΑΣ.

Α῎γκεα καὶ ποταμοὶ, θεῖον γένος, αἴ τι Μενάλκας
Πῆ ποχ' ὁ συρικτὰς προσφιλὲς ᾆσε μέλος,

„ mes brebis qui paiſſent; & ſi Daphnis
„ conduit ici ſes geniſſes, qu'il reçoive
„ de vous la même faveur.
„ *Daph.* Claires fontaines, & vous,
„ herbes tendres, s'il eſt vrai que le
„ chant de Daphnis égale celui des roſ-
„ ſignols, engraiſſez mon troupeau; &
„ ſi celui de Ménalque vient dans ces
„ lieux, qu'il puiſſe jouir auſſi de tous
„ vos biens.
„ *Men.* Le printems rit, les patura-

Βόσκοιτ' ἐκ ψυχᾶς τὰς ἀμνίδας· ἢν δέ ποκ' ἔνθῃ
Δάφνις ἔχων δαμάλας, μηδὲν ἔλασσον ἔχοι.

ΔΑ'ΦΝΙΣ.

Κρᾶναι καὶ βοτάναι, γλυκερὸν φυτὸν, αἴπερ ὁμοῖον
Μουσίσδοι Δάφνις ταῖσιν ἀηδονίσι,
Τοῦτο τὸ βουκόλιον πιαίνετε· κἤν τι Μενάλκας
Τῇδ' ἀγάγοι, χαίρων ἄφθονα πάντα νέμοι.

ΜΕΝΑ'ΛΚΑΣ.

Παντᾷ ἔαρ, παντᾷ δὲ νομοὶ, παντᾷ δὲ γάλακτος

„ ges abondent, les chevres sont remplies de lait, tous les troupeaux sont gras dans tous les lieux où passe ma Bergère; & aussitôt qu'elle se retire, les paturages languissent, & le Berger aussi.

„ *Daph.* Les brebis & les chevres font des jumeaux, les abeilles remplissent leurs rayons, les chênes portent plus haut leurs têtes, quand Milon porte ses pas en quelque lieu; mais quand il disparoît, il afflige également & le troupeau & le pasteur.

Οὔθατα πλήθουσιν, καὶ τὰ
νέα τρέφεται,
Ἔνθ' ἁ καλὰ παῖς ἐπινίσσεται·
αἰ δὲ ἂν ἀφέρπῃ,
Χὡ ποιμὰν ξηρὸς τηνόθι,
χαἱ βοτάναι.

ΔΑ'ΦΝΙΣ.

Ἔνθ' ὄϊς, ἔνθ' αἶγες διδυματόκοι,
ἔνθα μέλισσαι
Σμάνεα πληροῦσιν, καὶ δρύες
ὑψίτεραι·
Ἔνθ' ὁ καλὸς Μίλων βαίνει ποσίν·
αἰ δ' ἂν ἀφέρπῃ,
Χὡ τὰς βῶς βόσκων, χαἱ
βόες αὐότεραι.

„ *Mén.* O toi, qui es le chef de mon „ troupeau, & vous, forêts immenſes, „ où Milon s'égare; tendres chevreaux, „ qui venez boire cette onde, dites-lui „ que Protée fut un Dieu, & qu'il garda „ les troupeaux.

„ *Daph.* Je ne ſouhaite point de poſ- „ ſéder le royaume de Pelops (*a*), ni „ d'avoir des talens d'or (*b*), ni de dé-

---

ΜΕΝΑ'ΛΚΑΣ.

Ὦ τράγε, τᾶν λευκᾶν αἰγᾶν
ἄνερ, ὦ βάθος ὕλας
Μυρίον, ὦσιμαὶ δεῦτ' ἐφ'
ὕδωρ ἔριφοι·
Ἐν τήνῳ γὰρ τῆνος· ἴθ' ὦ κόλε,
καὶ λέγε Μίλῳ,
Ὡς Πρωτεύς φώκας, καὶ θε-
ὸς ὢν, ἔνεμε.

ΔΑ'ΦΝΙΣ.

Μή μοι γᾶν Πέλοπος, μὴ μοι
χρύσεια τάλαντα
Εἴη ἔχειν, μηδὲ πρόσθε θέειν
ἀνέμων·

(*a*) Pélops fils de Tantale, il ſe rendit maître du Péloponèſe & lui donne ſon nom; ce Royaume étoit alors très puiſſant.

(*b*) Talent d'or, ſomme très-conſidérable.

" vancer les vents à la course : j'aime
„ mieux chanter avec vous au pied de
„ ce rocher, & voir d'un côté nos trou-
„ eaux qui paissent ensemble, & de
„ l'autre la mer de Sicile. . . .
„ *Mén.* Epargne mes chevreaux, loup
„ cruel, épargne les brebis qui doivent
„ me donner des agneaux ; ne viens pas
„ me nuire, parce que je suis un petit
„ Berger & que mon troupeau est grand.
„ Et toi, Lampure, mon chien, tu dors
„ profondément, devrois-tu dormir ainsi
„ avec un si jeune Berger? . . .

Ἀλλ' ὑπὸ τᾷ πέτρᾳ τᾷδ' ἄσομαι ἀγκὰς ἔχων τὺ,
Σύννομα μᾶλ' ἐσορῶν ταν Σικελὰν ἐς ἅλα. . . .

ΜΕΝΑ΄ΛΚΑΣ.

Φείδευ τῶν ἐρίφων, φείδευ λύκε τᾶν τοκάδων μευ,
Μηδ' ἀδίκει μ', ὅτι μικκὸς ἐὼν πολλαῖσιν ὁμαρτῶ.
Ὦ Λάμπουρε κύων, οὕτω βαθὺς ὕπνος ἔχει τύ;
Οὐ χρὴ κοιμᾶσθαι βαθέως σὺν παιδὶ νέμοντα. . .

„ *Daph.* Hier, comme je faisois passer „ mon troupeau auprès de la grotte „ jeune Bergère, elle me regarda, & „ dit deux fois que j'étois beau. Je „ n'eus garde de lui répondre durement. „ Je baissai les yeux & continuai ma „ route.

„ Telles furent les chansons des „ Bergers. Alors le Chevrier pro- „ nonça ainsi: Que votre voix est char-

---

ΔΑΦΝΙΣ.

Κἠμ' ἐκ τῶ ἄντρω σύνοφρυς
κόρα ἐχθὲς ἰδοῖσα
Τὰς δαμάλας παρελῶντα, κα-
λὸν καλὸν ἦμες ἔφασκεν.
Οὐ μὰν ὐδὲ λόγον ἐκρίθην ἄπο
τὸν πικρὸν αὐτᾷ,
Ἀλλὰ κάτω βλέψας, τὰν ἁμε-
τέραν ὁδὸν εἷρπον...
Ὣς οἱ παῖδες ἄεισαν· ὁ δ' αἰπό-
λος ὧδ' ἀγόρευεν·

ΑΙΠΟΛΟΣ.

Ἁδύ τι τὸ στόμα τοί, καὶ ἐφίμε-
ρος ὦ Δάφνι φωνά.
Κρέσσον μελπομένω τεῦ ἀκκε-
μεν ἢ μέλι λείχειν.

„ mante,

„ mante, Daphnis; il eſt auſſi doux de „ vous entendre que de ſucer le miel. „ Prenez les chalumeaux: je vous dé- „ clare vainqueur. Le jeune Berger „ treſſaillant de joie, danſoit, battoit „ des mains, on eût dit un tendre che- „ vreau qui bondit autour de ſa mere.

1. Le ſujet de cette Idylle eſt un défi poëtique de deux Bergers. Elle contient du récit, du dialogue, du lyrique; ainſi elle eſt du genre mixte.

Le Berger Ménalque..... Tout ce commencement eſt en récit, ou ce qui eſt la même choſe, épique. Le parallele & l'égalité des deux Rivaux rendent le reſte de la Piéce intéreſſant. Ils vont combattre, ils paroiſſent de force égale: qui ſera vainqueur? C'eſt une ſorte de nœud qui pique la curioſité.

Paſteur de troupeaux.... C'eſt ici que commence le dramatique. Le Poëte ne paroît plus, ce ſont les Acteurs eux-mêmes qui ſe montrent: & ils ſe mon-

---

Λάσδεο τὰς σύριγγας· ἐνίκησας γαρ ἀείδων....
Ὣς μὲν ὁ παῖς ἐχάρη καὶ ἀνήλατο καὶ πλατάγεσε
Νικήσας, ὅτως ἐπὶ ματέρα νεβρὸς ἅλοιτο·

trent avec une ſimplicité, une innocence, une franchiſe, qui fait plaiſir. Leur amour propre eſt ſemblable à celui des enfans; ils n'en font point myſtère. En valons nous mieux pour cacher le nôtre avec tant de ſoin?

Bois épais.... Ce ſont toûjours les Acteurs qui ſe montrent; mais la matière qu'ils célèbrent étant dans le ſeul ſentiment, elle eſt de ſoi lyrique, ſans ceſſer cependant d'être dramatique. Rien n'eſt ſi gracieux que tout ce que dit Ménalque en faveur de Daphnis, qui lui répond ſur le même ton. Dans ces ſortes de combats, les Rivaux devoient ſe répondre non-ſeulement par le même nombre de vers & de la même meſure, mais encore par une penſée qui eût le plus ſouvent quelque rapport avec celle de ſon Rival, qui avoit chanté avant lui.

Le Printems rit, &c. Le gracieux & le tendre paſtoral caractériſent ſur-tout ces deux quatrains. *Les chênes qui portent plus haut leur tête,* préſentent une idée noble & en même tems un ſentiment exquis de la part de celui qui parle. Il veut que tout ce qui l'environne s'intéreſſe à une amitié dont il fait ſa gloire. L'oppoſition des effets que produiſent la préſence & l'abſence de la Bergère exprime un ſentiment délicat & doux.

Je ne souhaite point, &c. Il n'y a dans cet endroit que le sentiment pur : le Berger finit par une pensée qui est bien éloignée d'une épigramme ; mais en récompense, elle peint admirablement le repos & l'oisiveté de l'esprit.

Epargne mes Chevreaux.... Tout ce morceau est singulier par sa candeur, il peint la naïve timidité & les inquiétudes d'un enfant, qui garde un troupeau nombreux.

Hier, comme je faisois, &c. Le petit amour propre de Daphnis avoit été flatté, il s'en souvient & s'en vante modestement. Il n'eût garde de répondre durement à la Bergere, il baissa les yeux & continua sa route ; c'est-là cet *infans pudor*, cette pudeur muette qui exprime à la fois le sentiment & l'innocence.

Dans le reste de cette Piéce, le Poëte se remontre encore un instant, pour dire que l'arbitre prononça. Celui-ci parle, par conséquent le dramatique reparoît. Après son discours, le Poëte reprend encore pour décrire la joie du vainqueur.

On voit quelle variété peut jetter dans un Ouvrage cette alternative de forme épique & dramatique. C'est pour la faire sentir une bonne fois que nous nous y sommes arrêtez dans l'examen de cette Piéce. Il y a dans la suivante à-peu-près le même mêlange, aussi bien

que dans la plûpart des autres; mais nous croyons qu'il suffit d'en avoir parlé une fois.

LE CYCLOPE. 2.

Idylle 11. *de Théocrite.*

„ Il n'y a point d'autre remede con-
„ tre l'Amour, mon cher Nicias, il n'y
„ en a point qui puisse adoucir ce mal
„ cruel que les Muses (*a*). Ce remede
„ est facile & doux. Il naît parmi les
„ hommes, & cependant il n'est pas
„ aisé de le trouver. Vous devez le sa-

ΚΥΚΛΩΨ.

Οὐδὲν ποτ' τὸν ἔρωτα πεφύκει
φάρμακον ἄλλο,
Νικία, οὔτ' ἔγχριστον (ἐμὶν δοκεῖ)
οὔτ' ἐπίπαστον,
Ἢ ταὶ Πιερίδες· κοῦφον δέ τι τοῦ-
το καὶ ἁδὺ
Γίνετ' ἐπ' ἀνθρώποις· εὑρῆν δ' οὐ
ῥᾴδιόν ἐστι.

(*a*) Les Muses étoient filles de Jupiter & de Mnemosyne Elles étoient neuf. Elles présidoient aux Sciences & aux beaux Arts. *Voyez Hésiod.*

„ voir, vous qui êtes Médecin, & le
„ bien-aimé des neuf Sœurs.
„ Ce fut ainsi que le Cyclope (*a*) qui
„ vêcut parmi nous, l'antique Polyphè-
„ me (*b*), adoucit la riguer de son sort,
„ dans le tems qu'il aimoit la Nymphe
„ Galathée (*c*), & que le poil follet
„ commençoit seulement à fleurir sur
„ son menton. Son amour n'étoit pas,
„ comme on dit, des fleurs & des ro-
„ ses: il étoit furieux: il oubloit tout

Γινώσκεν δ' οἶμαι τὺ καλῶς, ἰατρὸν ἐόντα,
Καὶ ταῖς ἐννέα δὴ πεφιλαμένον ἔξοχα μοίσαις.
Οὕτω γοῦν ῥαΐϛα διᾶγ' ὁ Κύκλωψ ὁ παρ' ἡμῖν,
Ὡ'ρχαῖος Πολύφαμος, ὅκ' ἤρατο τᾶς Γαλατείας,
Ἄρτι γενειάσδων περὶ τὸ ϛόμα τὼς κροτάφως τε.

(*a*) Coessclep yL étoient des Géants qui travailloient aux foudres de Jupiter. Ils n'avoient qu'un oeil au milieu du front.

(*b*) Il étoit fils de Neptune & d'Amphitrite. Ulysse lui creva l'oeil avec un pieu, pour éviter sa cruauté. *Voyez l'Odiss.*

(*c*) Galatée, Nymphe de la mer, fille de Nerée & de Doris.

„ le reste. Souvent ses brebis revinrent „ d'elles mêmes au bercail. Il se consu„ moit sur le rivage, chantant dès l'au„ rore sa chere Galatée. La puissante „ Venus lui avoit percé le cœur, & fait „ une plaie crüelle. Il employa ce re„ mede : assis sur la cîme d'un rocher, „ & regardant la mer, il chantoit ainsi :

Ἤρατο δ' οὔτι ῥόδοις, οὐ μάλοις, οὐδὲ κικίνοις,
Ἀλλ' ὀλοαῖς μανίαις, ἁγεῖτο δὲ πάντα πάρεργα.
Πολλάκι ταὶ ὄϊες ποτὶ τ' ἄυλιον αὐταὶ ἀπῆνθον
Χλωρᾶς ἐκ βοτάνας· ὁ δὲ τὰν Γαλάτειαν ἀείδων,
Αὐτῶ ἐπ' ἀϊόνος κατετάκετο φυκιοέσσας
Ἐξ ἀοῦς, ἔχθιστον ἔχων ὑποκάρδιον ἕλκος,
Κύπριος ἐκ μεγάλας, τό οἱ ἥπατι πᾶξε βέλεμνον.
Ἀλλὰ τὸ φάρμακον εὗρε· καθεζόμενος δ' ἐπὶ πέτρας
Ὑψηλᾶς, ἐς πόντον ὁρῶν, ἄειδε τοιαῦτα·

„ O charmante Galatée, pourquoi re-
„ jettez vous un cœur qui vous aime?
„ Vous êtes plus blanche que le lait,
„ plus tendre qu'un agneau, plus légère
„ qu'une génisse qui bondit, mais plus
„ âpre que le raisin verd. Vous venez
„ ici, quand le doux sommeil m'a fer-
„ mé les yeux; & quand il m'abandon-
„ ne vous fuyez comme la timide bre-
„ bis, à la vue d'un loup cruel. Je com-
„ mençai de vous aimer, lorsque vous
„ vintes, avec ma mere, cueillir des feuil-

Ὦ λευκὰ Γαλάτεια, τί
  τὸν φιλέοντ' ἀποβάλλῃ;
Λευκοτέρα πάκτας ποτιδεῖν,
  ἁπαλωτέρα δ' ἀρνὸς,
Μόσχω γαυροτέρα, φιαρωτέρα
  ὄμφακος ὠμᾶς.
Φοιτῇς δὲ αὖθ' οὕτως ὄκκα γλυ-
  κὺς ὕπνος ἔχῃ με·
Οἴχῃ δὲ εὐθὺς ἰοῖσα ὄκα γλυ-
  κὺς ὕπνος ἀνῇ με·
Φεύγεις δὲ ὥσπερ ὄϊς πολιὸν λύ-
  κον ἀθρήσασα.
Ἠράσθην μὲν ἔγωγε κόρα τεῦ,
  ἀνίκα πρᾶτον

„ les d'hyacinthe ſur la montagne.
„ C'étoit moi qui vous conduiſois : &
„ depuis ce tems-là, je n'ai pû ceſſer de
„ vous aimer; je vous aime encore.
„ Mais vous n'en êtes point touchée.
„ Et je ſçais pourquoi vous me fuyez,
„ beauté charmante: c'eſt parce que
„ j'ai un ſourcil hériſſé qui me couvre
„ tout le front & deſcend juſqu'à mes
„ deux oreilles, que je n'ai qu'un œil;

Ηνθες ἐμᾷ σὺν ματρὶ, θέλοισ'
ὑακίνθινα φύλλα
Εʼξ ὄρεος δρέψαιθαι· ἐγὼ δὲ
ὁδὸν ἡγεμόνευον.
Παύσαθαι δὲ ἐσιδὼν τὺ καὶ
ὕϛερον ȣ̓δέτι πω νῦν
Εʼκ τήνω δύναμαι· τὶν δὲ ȣ̓ μέ-
λει ȣ̓ μά Δί' ȣ̓δέν.
Γινώσκω χαρίεσσα κόρα τίνος
ȣ̔́νεκα φεύγεις·
Οὕνεκά μοι λασία μὲν ὀφρῦς
ἐπὶ παντὶ μετώπῳ
Εʼξ ὠτὸς τέταται ποτὶ θὤτε-
ρον ὡς μία μακρὰ.
Εἷς δὲ ὀφθαλμὸς ἔπεστι· πλα-
τεῖα δὲ ῥὶς ἐπὶ χείλει.

„ &

„ & qu'un large nez me tombe ſur les
„ levres. Mais auſſi, tel que je ſuis, je
„ fais paître un troupeau de mille bre-
„ bis, dont je bois le lait délicieux.
„ Dans l'été, en automne, dans la plus
„ rigoureuſe ſaiſon, j'ai toûjours un
„ fromage frais: mes écliſſes ſont toû-
„ jours remplies. Il n'eſt point de Cy-
„ clope qui joüe mieux que moi du cha-
„ lumeau. Souvent je chante vos attra-
„ its & mes maux, juſqu'au milieu de
„ la nuit. Je vous nourris onze chévres,

Ἀλλ' ωὗτὸς τοιῦτος ἐὼν, βοτὰ χίλια βόσκω,
Κἢκ τούτων τὸ κράτιστον ἀμελγόμενον γάλα πίνω·
Τυρὸς δ' οὐ λείπει μ' οὔτ' ἐν θέρει, οὔτ' ἐν ὀπώρῃ,
Οὐ χειμῶνος ἄκρω· ταρσοὶ δὲ ὑπεραχθέες αἰεί.
Συρίσδεν δ' ὡς οὔτις ἐπίσταμαι ὧδε Κυκλώπων,
Τὶν, τὸ φίλον γλυκύμαλον, ἁμᾶ κἠμαυτὸν ἀείδων,
Πολλάκι νυκτὸς ἀωρί. τρέφω δέ τοι ἕνδεκα νεβρὼς,

„ qui feront toutes des petits, & qua-
„ tre petits ours. Venez me voir, vous
„ les aurez tous. Quittez les flots, laiſ-
„ ſez-les ſe briſer contre le rivage. Vous
„ ſerez bien mieux auprès de moi dans
„ ma grotte. Elle eſt ombragée de lau-
„ riers, de hauts cyprès, tapiſſée de lier-
„ re & de pampres mêlez de raiſins.
„ Une fontaine formée par les neiges
„ fondues des forêts d'Ætna y apporte

Πάσας ἀμνοφόρως, καὶ σκύμνως
τέσσαρας ἄρκτων.
Α'λλ' ἀφίκευ τὺ ποτ' ἄμμε, καὶ
ἑξεῖς οὐδὲν ἔλασσον·
Τὰν γλαυκὰν δὲ θάλασσαν
ἔα ποτὶ χέρσον ὀρεχθεῖν.
Α'διον ἐκ τὤντρῳ παρ' ἐμὶν
τὰν νύκτα διαξεῖς·
Ε'ντὶ δεάφναι τηνεῖ, ἐντι ῥαδι-
ναὶ κυπάρισσοι·
Ε'ντὶ μέλας κισσὸς, ἔντ' ἄμπε-
λος ἁ γλυκύκαρπος·
Ε'ντὶ ψυχρὸν ὕδωρ, τό μοι ἁ
πολυδένδρεος Αἴτνα
Λευκᾶς ἐκ χιόνος, ποτὸν ἀμ-
βρόσιον, προΐητι.

„ une eau fraîche, digne d'abbreuver
„ les immortels. Peut on préférer la
„ mer & les flots à des lieux si riants?
„ Si je vous parois trop hérissé, j'ai du
„ bois & du feu qui vit sous la cendre.
„ Je souffrirai tout: vous brûlerez mon
„ ame même, si vous le voulez. Vous
„ brûlerez mon œil unique, ce que j'ai
„ de plus précieux. Que ne puis-je vous
„ suivre dans les eaux! J'irois vous of-

Τίς κέν τῶνδε θάλασσαν ἔχειν
ἢ κύμαθ' ἕλοιτο;
Αἴδέ τοι αὐτὸς ἐγὼ δοκέω λα-
σιώτερος ἦμες,
Ἐντὶ δρυὸς ξύλα μοι, καὶ ὑπὸ
σποδῷ ἀκάματον πῦρ·
Καιόμενος δὲ ὑπὸ τεῦ καὶ τὰν
ψυχὰν ἀνεχοίμαν,
Καὶ τὸν ἕν' ὀφθαλμὸν, τῶ μοι
γλυκερώτερον οὐδέν.
Ὤ μοι ὅτ' οὐκ ἔτεκέν μ' ἁ μά-
τηρ βράγχι' ἔχοντα,
. . . . ἔφερον δὲ τοι ἢ κρίνα
λευκὰ
Ἢ μάκων' ἁπαλὰν, ἐρυθρὰ
πλάταγώνι' ἔχοισαν.

„ frir tantôt des lys, tantôt des pavôts „ vermeils : si je ne vous offrois pas l'un „ & l'autre à la fois, ce seroit parce „ que l'un fleurit en Eté & l'autre en „ Automne... Sortez des ondes, Galatée, sortez ; & quand vous serez sortie, oubliez, comme je le fais ici, de „ retourner dans votre demeure. Venez, „ nous ferons paître ensemble les troupeaux, vous tirerez le lait des brebis „ vous presserez le fromage... Cyclope, „ malhereux Cyclope, qu'est devenu

---

Ἀλλὰ τὰ μὲν θέρεος, τὰ δὲ
  γίνεται ἐν χειμῶνι·
Ὥστ' οὐκ ἄν τοι ταῦτα φέρειν
  ἅμα πάντ' ἐδυνάθην.
Ἐξέντοις Γαλάτεια, καὶ ἐξενθοῖσα λάθοιο
(Ὥσπερ ἐγὼ νῦν ὧδε καθήμενος) οἴκαδε ἀπενθεῖν.
Ποιμαίνειν δ' ἐθέλοις σὺν ἐμὶν
  ἅμα, καὶ γάλ' ἀμέλγειν,
Καὶ τυρὸν πᾶξαι . . . .
Ὦ Κύκλωψ, Κύκλωψ, πᾷ τὰς
  φρένας ἐκπεπότασαι;
Αἴκ ἐνθὼν ταλάρως τε πλέκοις, καὶ θαλλὸν ἀμάσας

„ ton esprit? Tu ferois peut-être beau-
„ coup mieux de tresser l'osier, & de
„ cueillir des feuillages pour tes ag-
„ neaux. Joüis de ce que tu as, sans
„ désirer ce que tu ne peus avoir. Tu
„ trouveras peut-être une autre Gala-
„ tée qui sera plus belle. Des Nymphes
„ (a) viennent le soir folâtrer autour
„ de moi. Elles rient avec un grand
„ plaisir quand je veux bien les écouter.

Τοῖς ἄρνεσσι φέροις, τάχα κεν
πολὺ μᾶλλον ἔχοις νοῦν.
Τὰν παρεοῖσαν ἄμελγε· τί τὸ
φεύγοντα διώκεις;
Εὑρήσεις Γαλάτειαν ἴσως καὶ
καλλίον' ἄλλαν.
Πολλαὶ συμπαίσδεν με κόραι
ταν̀ νύκτα κέλονται,
Κιχλίζοντι δὲ πᾶσαι, ἐπήν κ'
αὐταῖς ὑπακοίσω·

(a) Nymphes, filles de l'Océan & de la Terre, ou de Nérée & de Doris. Les Néréïdes demeuroient dans la mer : les Naïades, dans les fleuves, les fontaines, les rivières : les Dryades dans les campagnes, les Hamadryades dans les bois, les Napées dans les bocages & les prairies, & les Oréades sur les montagnes.

„ Il faut croire que je vaux quelque
„ chofe après tout.

„ C'eft ainfi que Polyphème s'entre-
„ tenoit dans fes déplaifirs, en chantant
„ des airs tendres; il vivoit plus heu-
„ reux que s'il eût des tréfors à diftri-
„ buer.

2. Le véritable but de cette Piéce eft de montrer que le plus efficace de tous les remédes contre les maux que caufe l'amour, eft le travail & l'étude. Pour rendre cette vérité fenfible, le Poëte la revêt d'un corps, c'eft-à-dire, d'une hiftoire qui la renferme, à-peu-près comme l'Apologue renferme une moralité. Par conféquent cette Idylle eft allégorique. L'hiftoire choifie eft celle de Polyphème qui aimoit Galatée, fans en être aimé. Il trouva fa confolation dans les Vers qu'il fit pour chanter fes déplaifirs.

3. Cette Idylle préfente d'abord l'entretien de deux amis, qui font, l'un le

---

Δηλονότ' ἐν τᾷ γᾷ κἠγών τις
φαίνομαι ἦμες.
Οὕτω τοι Πολύφαμος
ἐποίμαινεν τὸν ἔρωτα,
Μουσίσδων· ῥᾷον δὲ διᾶγ' ἢ χρυ-
σὸν ἤδοκεν.

Poëte lui-même, l'autre, un certain Nicias médecin. Le ſujet de l'entretien eſt de ſavoir quel remède on peut employer contre l'amour. Il n'y en a point d'autre que l'étude.

Cette vérité eſt prouvée par l'exemple de Polyphème. On peint d'abord l'excès de ſa paſſion. Enſuite on rapporte les Vers qu'il fit pour ſe conſoler. Rien n'eſt ſi naturel que cette diſpoſition des choſes. Il ſemble que l'art n'y ait nulle part, tant il eſt enveloppé. Entrons dans le détail.

Souvent ſes brebis revinrent d'elles-mêmes. Ce trait eſt fort & doux en même-tems. Il fait voir que le Berger étoit abſorbé dans ſa paſſion: κατατάκετο, il ſe conſumoit, eſt une expreſſion forte.

Aſſis ſur la cîme d'un rocher, & regardant la mer, il chantoit. Cette image fixe l'imagination, & fait voir le Berger. Il regardoit la mer, parce que c'étoit dans la mer qu'habitoit la nymphe Galatée; ce qui rend cette circonſtance délicate.

Vous êtes plus blanche, &c. Ce tour eſt entièrement paſtoral: Les comparaiſons ſont plus commodes pour ceux qui ont peu d'idées. Nous nous en ſervons nous-mêmes tous les jours, quand nous n'avons pas d'idées aſſez nettes des choſes, ou que nous parlons à des gens qui ont peine à nous comprendre.

Vous venez en ce lieu, &c. Ces deux pensées, qui sont naïves dans la traduction, le sont encore plus dans le grec, où il y a une symmétrie, qui paroît être l'effet de cette négligence que la tristesse produit.

C'étoit moi qui vous conduisois. Cette circonstance est précieuse pour le Berger, il se l'étoit rappellée déja mille fois, il se la rappelle encore.

Vous me fuyez. parce que j'ai un sourcil hérissé. &c. Polyphême n'étoit pas beau à peindre. Cependant il a la simplicité de faire lui-même son portrait & de le faire ressemblant. Mais avec cette franchise, il avoit droit aussi de vanter ses bien, & ses talens. Il n'y a point de Berger qui chante mieux que lui, & il chante souvent la beauté de celle qu'il aime, jusque bien avant dans la nuit.

Je vous nourris quatre petits ours. Ce seul trait fait un tableau de mœurs, qui figure fort bien avec le portrait qu'il a fait de sa personne.

Ma grotte est ombragée, &c. Toute cette description est très agréable; mais ce qu'il faut remarquer sur-tout, c'est qu'elle est amenée par un sentiment, & qu'elle sert au dessein du Berger, qui veut déterminer sa Nymphe à quitter les flots.

Si je vous parois trop hérissé, j'ai du

bois

bois & du feu, &c. Tout cet endroit eſt plein de force. Le grec dit du bois de *chêne*, c'eſt avec ce bois qu'il veut ſe raſer. *Vous brûlerez mon ame, mon œil unique*. Ces expreſſions prouvent bien la fureur du Berger.

Que ne puis-je vous ſuivre dans les ondes ; j'irois vous offrir des lys & des pavots. C'eſt un ſentiment tendre & délicat.

Sortez des ondes, Galatée, & quand vous ſerez ſortie, oubliez, comme moi ici, oubliez de retourner dans votre demeure. Quelle douceur, quelle délicateſſe ? Quelle énergie dans le mot *oubliez, comme moi ici;* il donne l'exemple à Galatée, il a tout oublié pour elle.

Cyclope, malheureux Cyclope, &c. Polyphème rentre en lui-même, il retrouve ſa raiſon au milieu de ſes plaintes, & prend une ſage réſolution, dont il eſt tout à la fois redevable au bon ſens, au dépit, à la fierté. Ce n'eſt pas trop de ces trois motifs pour ramener les hommes.

Raſſemblons dans un même point de vûe les principaux objèts préſentez dans cette Idylle, on verra combien elle eſt riche.

5. Il y a d'abord une maxime qui contient la propoſition du Sujet : un récit qui montre la violence de l'amour : enſuite une eſpéce d'Elégie : dans cet-

te Elégie, il y a, expreſſion de ſentimens, récit, portrait dans le genre déſagréable, autre portrait dans le genre gracieux: image de la mer: deſcription champêtre: ſentimens vivement exprimez: réſolution priſe qui renverſe tout ce qui a été dit auparavant, & qui repréſente la maxime qui a été miſe en tête. Que de choſes dans une piéce fort peu étendue? Qu'on en examine les liaiſons, on verra qu'elles forment un tout naturel & que rien n'y eſt forcé.

LES PESCHEURS. 3.

Idylle 21.

6. Le ſujet de cette Idylle eſt que la poſſeſſion de l'or n'eſt qu'un ſonge, & que les vrais biens ſont ceux que la nature a préparez pour nous ſervir d'aliment, & qui doivent être achetez par notre travail.

Elle préſente l'image de la pauvreté jointe à l'innocence & à la ſimplicité des mœurs. Elle eſt d'un goût bien différent de celles de M. de Fontenelle, qui auſſi n'en fait pas grand cas: " Deux „ Pêcheurs, dit-il, qui ont mal ſoupé, „ ſont couchez enſemble dans une mé- „ chante petite chaumiére, qui eſt au „ bord de la mer. L'un réveille l'autre

„ pour lui dire qu'il vient de rêver, qu'il „ prenoit un poiſſon d'or ; & ſon compagnon lui répond, qu'il ne laiſſeroit „ pas de mourrir de faim avec une ſi „ belle pêche. Etoit-ce la peine de faire „ une Idylle ? " On peut répondre à M. de Fontenelle, que rien n'eſt ſi aiſé que de ravaler, que de ridiculiſer même, ſi l'on veut, les plus beaux Ouvrages par des analyſes peu fidéles. Qu'eſt-ce que l'Iliade ? Deux petits Rois chacun d'une méchante petite ville ſe querellent pour une fille ; l'un d'eux ſe mutine & s'en va pleurer ; cependant l'autre eſt obligé de revenir le prier. Etoit-ce la peine de faire une Iliade ? Ou, ſi on veut prendre un exemple de M. de Fontenelle même : Tout un village danſe excepté un païſan, parce qu'il y a une païſanne qui ne s'y trouve pas. Etoit-ce la peine de faire une lamentation de cent vers ? Il y a bien de la différence entre le cannevas & la broderie, entre le deſſein crayonné & le tableau. Et c'eſt vouloir donner le change que d'offrir l'un pour l'autre. Rien ne prouve ſi bien le mérite de Théocrite que d'avoir ſû faire éclore des fleurs d'un fonds, qui a paru ſi ſec & ſi ſtérile à un des plus beaux eſprits de nos jours. Voici l'Ouvrage : on pourra en juger.

„ C'eſt la pauvreté ſeule, mon cher
„ Diophante, qui excite l'induſtrie.
„ C'eſt elle qui apprend aux hommes à
„ travailler. Les ſoucis inquiets ne laiſ-
„ ſent aucun repos à l'artiſan malheu-
„ reux; à peine le ſommeil s'épanche
„ ſur ſes yeux, qu'ils ſe hâtent de le
„ troubler.
„ Deux Peſcheurs étoient couchez
„ enſemble ſur un lit de jonc, dans leur

ἉΛΙΕΙΣ.

Ἁ Πενία, Διόφαντε, μόνα τὰς
τέχνας ἐγείρει·
Αὐτὰ τῶ μόχθοιο διδάσκαλος·
οὐδὲ γὰρ εὕδειν
Ἀνδράσιν ἐργατίναισι κακαὶ πα-
ρέχοντι μέριμναι.
Κἂν ὀλίγον νυκτός τις ἐπιψαύ-
σῃσι τὸν ὕπνον,
Αἰφνίδιον θορυβεῦσιν ἐφιστάμε-
ναι μελεδῶναι.
Ἰχθύος ἀγρευτῆρες ὁμῶς δύο
κεῖντο γέροντες,
Στρωσάμενοι βρύον αὖον ὑπὸ
πλεκταῖς καλύβαισι,

„ cabanne ; leur tête appuyée contre
„ un abri de feuillage. Autour d'eux
„ étoient les inſtrumens de leur pro-
„ feſſion, des corbeilles, des roſeaux,
„ des hameçons, des naſſes, des lignes
„ de crin, des ſeines, des labyrinthes
„ d'oſier, des lacets, une peau, & une
„ vieille barque poſée ſur des rouleaux:
„ ſous leur tête un bout de natte, des
„ habits, des bonnets. C'étoit tout leur
„ bien, & le fruit de tous leurs travaux.
„ Ils n'avoient ni l'un ni l'autre pas un

Κεκλιμένοι τόιχῳ τῷ φυλλινῳ.
ἐγγύθι δὲ αὐτοῖν
Κἔτο τὰ ταῖν χεροῖν ἀθλήματα, τοὶ καλαθίσκοι,
Τοὶ κάλαμοι, τὤγκιστρα, τὰ φυκιόεντα τε λῆδα,
Ὁρμειαὶ, κύρτοι, καὶ ἐκ σχοίνων λαβύρινθοι,
Μήρινθοι, κῶάς τε, γέρων δ' ἐπ' ἐρείσμασι λέμβος.
Νέρθεν τᾶς κεφαλᾶς φορμὸς βραχὺς, εἵματα, πῖλοι.
Οὗτος τοῖς ἁλιεῦσιν ὁ πᾶς πόνος, οὗτος ὁ πλοῦτος,

„ ſeul vaſe d'airain, ils n'avoient pas
„ même un petit chien. Tout cela leur
„ paroiſſoit inutile. La pauvreté étoit
„ leur ſeule compagne. Nul voiſin. La
„ mer amenoit doucement ſes flots
„ juſqu'aux pieds de leur cabanne.
„ Le char de la Lune n'étoit pas en-
„ core au milieu de ſa cariére, quand
„ l'amour du travail éveilloit ces hom-
„ mes ſimples. Un jour comme ils ſe
„ frottoient les yeux pour chaſſer le
„ reſte du ſommeil, ils eurent cet en-
„ tretien:

Οὐδεις δὲ ȣ̓ χύτραν εἶχ', ȣ̓ κύ-
να· πάντα περισσὰ
Πάντ' ἐδόκει, τήνας ἄγρας· πε-
νία σφιν ἑταίρα.
Οὐδεὶς δ' ἐν μέσσῳ γέιτων, παν-
τᾶ δὲ παρ' αὐτὴν
Θλιβομέναν καλύβαν τρυφερὸν
προσέναχε θάλασσα
Οὔτω τὸν μέσατον δρόμον ἄνυ-
εν ἅρμα σελάνας,
Τὸς δ' ἁλιεῖς ἤγειρε φίλος πό-
νος· ἐκ βλεφάρων δὲ
Ὕπνον ἀπωσάμενοι σφετέραις
φρεσὶν ἥρεθον ᾠδάν.

„ *A.* Je crois qu'on ſe trompe, mon
„ cher Ami, quand on dit que les nuit
„ ſont plus courtes en Eté, lorſque Ju-
„ piter nous donne des jours plus longs.
„ J'ai eu une infinité de ſonges, & l'au-
„ rore ne paroît pas encore. Me ſerois-
„ je trompé? Qu'eſt-ce que cela ſignifie?
„ Les nuits deviennt plus longues aſſu-
„ rément.
„ *B.* Quoi ! Aſphalion, vous vous

α. Ψεύδονται, φίλε, πάντες
ὅσοι τὰς νύκτας ἔφασκον
Τῶ θέρεος μινύθειν, ὅτε τἄματα
μακρὰ φέρει Ζεύς·
Ἤδη μύρι' ἐσεῖδον ὀνείρατα. κοὐδέπω ἀώς.
Μὴ λαθόμεν; τί τὸ χρῆμα;
χρόνον δὲ αἱ νύκτες ἔχοντι.
β. Ἀσφαλίον, μέμφῃ τὸ καλὸν θέρος. οὐ γὰρ ὁ καιρὸς
Αὐτομάτως παρέβα τὸν ἑὸν
δρόμον· ἀλλὰ τὸ ὕπνον
Ἁφροντὶς κόπτοισα, μακρὰν
ταὶ νύκτα ποιεῖ τιν.
α. Ἄρ, ἔμαθες κρίνειν ποκ' ἐνύπνια; χρήστα γὰρ εἶδον.

„ plaignez de l'Eté, de cette belle ſai-
„ ſon? La marche du tems n'eſt point
„ dérangée. Dites pluſtôt que l'inquié-
„ tude vous a empêché de dormir, &
„ que c'eſt ce qui vous a rendu la nuit
„ longue.

„ *A*. Avez-vous appris à expliquer les
„ ſonges? J'en ai eu d'excellens, dont
„ je veux que vous ayiez votre part:
„ puiſque nous partageons auſſi nos
„ poiſſons. Perſonne n'a plus d'eſprit
„ que vous, & pour bien expliquer les
„ ſonges, il faut en avoir beaucoup.

Οὔ σε θέλω τῶμω φαντάσματ⊚ ἦμεν ἄμοιρον·
Ὡς καὶ ταν ἄγραν, τὠνείρατα πάντα μερίζεν.
Οὐ γὰρ νικαξῇ κατὰ τὸν νόον. ὅτ⊚ ἄριϛ⊚
Ἐϛὶν ὀνειροκρίτας, ὁ διδάσκαλός ἐϛὶ παρ᾽ ῷ νῦς,
Ἄλλως καὶ χολή ἐϛι. τί γαρ ποιεῖν αὖ ἔχοι τὶς
Κέιμεν⊚ ἐν φύλλοις ποτὶ κύματι, μηδὲ καθεύδων
Ἄσμενος εν ῥάμνῳ; . . . .
Β. . . . . Λέγε μοι ποτὲ νυκτὸς

„ Dail-

„ D'ailleurs nous avons le loiſir; car,
„ que peut-on faire couché ſur des feuil-
„ lages, au bord de la mer quand on ne
„ dort point?
„ *B.* Parlez, je le veux bien, racontez
„ à votre ami ce que vous avez vû.
„ *A.* Après nos travaux & le léger
„ repas que vous ſavez que nous prî-
„ mes hier le ſoir, je me ſuis endormi.
„ Et auſſitôt j'ai rêvé que j'étois aſſis ſur
„ le bord de la mer, où je guettois les
„ poiſſons. Je ſecouois légèrement au-
„ deſſus de l'eau l'appas trompeur. Il en
„ vient un grand qui mord à l'hameçon.
„ Les animaux rêvent de ce qu'ils ai-

Ὄψιν, πάντα τεῷ δὲ λέγων μή-
νυσον ἑταίρῳ.
α. Δειλινὸν ὡς κατέδαρθον ἐν
εἰναλίοισι πόνοισιν,
(Οὐκ ἦν μὰν πολύσιτος· ἐπεὶ
δειπνεοῦντες ἐν ὥρᾳ
Εἰ μέμνῃ, τᾶς γαστρὸς ἐφειδό-
μεθ') εἶδον ἐμαυτὸν
Ἐν πέτρᾳ μεμαῶτα· καθεζό-
μενος δὲ δόκευον
Ἰχθύας, ἐκ καλάμων δὲ πλά-
νον κατέσειον ἐδωδάν.

„ ment, & moi je rêve de poiſſons. Il
„ eſt pris : ſon ſang couloit ; ma perche
„ ſe courboit par l'effort. J'avance la
„ main, fort embarraſſé de la manière
„ de ſaiſir une telle proie attachée ſeu-
„ lement à un petit fer. Je craignois
„ auſſi d'être bleſſé : va, diſois je, ſi tu
„ me bleſſe, tu ſeras bleſſé à ton tour.
„ Je le tire enfin heureuſement : c'étoit
„ un poiſſon d'or, d'or maſſif. J'eus

Καὶ τίς τῶν τραφερῶν ὠρέξατο. καὶ γὰρ ἐν ὕπνοις
Πᾶσα κύων ἄρτως μαντεύεται· ἰχθύα κἠγών.
Χὠ μὲν ταγκίστρῳ ποτεφύετο, καὶ ῥέεν αἷμα.
Τὸν κάλαμον δε ὑπὸ τοῦ κινήματος ἀγκύλον εἶχον.
Τὼ χέρε τεινόμενος, περὶ κνώδαλον εὗρον ἀγῶνα,
Πῶς μὲν ἕλω μέγαν ἰχθὺν ἀφαυροτέροισι σιδάροις.
Εἶθ' ὑπομιμνάσκων τῶ τραύματος, ἆρ' ἐμὲ νύξεις ;
Καὶ νύξῃ χαλεπῶς. καὶ οὐ φεύγοντος ἔτεινα.

„ peur alors que ce ne fût quelque poiſ-
„ ſon favori de Neptune, ou peut-être
„ le tréſor d'Amphitrite. Je le détache
„ doucement pour ne point laiſſer d'or
„ au fer. Le voyant ſur le rivage, j'ai
„ juré que je ne mettrois plus jamais le
„ pied ſur la mer, que je reſterois toû-
„ jours ſur la terre, où je vivrois com-
„ me un roi, avec cet or; c'eſt-là que
„ je me ſuis éveillé. Faites bien atten-
„ tion, cher ami, au ſerment que j'ai fait;
„ j'en ſuis effrayé.

Ἦνυσ᾽ ἰδὼν τὸν ἄεθλον· ἀνήλ-
κυσα χρύσεον ἰχθύν.
Παντᾷ τῷ χρυσῷ πεπυκασμε-
νένον. εἶχε δὲ δεῖμα
Μή τι Ποσειδάωνι πέλοι πεφι-
λαμένος ἰχθύς,
Ἢ τάχα τᾶς γλαυκᾶς κειμή-
λιον Ἀφιτρίτης.
Ἠρέμα δὲ αὐτὸν ἐγὼ ἐκ τῶγκι-
στρω ἀπέλυσα,
Μή ποτε τῷ στόματος τἀγκι-
στρία χρυσὸν ἔχοιεν.
Καὶ τὸν μὲν πεισῆρσι κατῆγον
ἐπ᾽ ἐπείροιο·

„ *B.* Ne craignez rien, votre ferment
„ n'eft point réel, non plus que votre
„ poiffon d'or, que vous n'avez ni vû,
„ ni pris: ces fonges ne font que des
„ menfonges. Maintenant que vous ne
„ dormez pas & que vous êtes bien
„ éveillé, allez voir dans ce même lieu,
„ avec votre beau fonge d'or, il vous
„ faudra, fi vous ne voulez point mou-

Ὤμοσα δ' ȣ̓κέτι λοιπὸν ὑπὲρ πελάγȣς πόδα θεῖναι,
Ἀλλὰ μένειν ἐπὶ γᾶς, καὶ τῷ χρυσῷ βασιλεύειν.
Ταῦτά με κἠξήγειρε· τὺ δὲ, ὦ ξένε, λοιπὸν ἔρειδε
Τὰν γνώμαν· ὅρκον γὰρ ἐγὼ τὸν ἐπώμοσα ταρβῶ.
β. Καὶ σύ γε μὴ τρέσσῃς ȣ̓κ ὤμοσας. ȣ̓δὲ γὰρ ἰχθὺν
Χρύσεων εἶδες, ἢ εὗρες· ἴσαι δὲ ψεύδεσιν ὄψεις.
Εἰ δὲ ὕπαρ, ȣ̓ κνώσσων τὺ τὰ χωρία ταῦτα ματεύσεις,
Ελπὶς τῶν ὕπνων ζατεῖ τὸν σάρκινον ἰχθύν.

„ rir de faim, retourner à nos poiſſons
„ de chair.

7. On a vanté cette Idylle comme on vante un païſage champêtre. Tous les tableaux que les Curieux admirent ne ſont point des Alexandres, des Achilles. Dans les images, ce n'eſt point toûjours l'objet qui touche, c'eſt quelquefois l'art heureuſement exécuté. D'ailleurs le tableau des Pêcheurs eſt touchant par ſa naïveté, par ſa ſimplicité, par l'innocence qui eſt répandue dans toutes les parties de l'Ouvrage, & par l'importance de la maxime qui en fait l'ame. Quoi de plus décent que la peinture de la pauvreté de ces deux hommes? Pauvreté qu'ils aimoient, dans laquelle ils renformoient tous leurs déſirs. La ſimplicité de celui qui rêve, ou pluſtôt ſon enfance eſt peinte dans ſes raiſonnemens, dans ſa manière de réciter, ſur-tout dans les ſcrupules que lui cauſe un ſerment qu'il a fait en rêvant. Son compagnon l'inſtruit avec douceur, & le raſſure avec bonté.

Ceux qui veulent par-tout de petites amourettes, des ſentimens quinteſſenciez, des douceurs métaphyſiques, ne

---

Μὴ σὺ θάνῃς λιμῷ, καίτοι χρυσοῖσιν ὀνείροις.

trouveront peut-être point dans cette Piéce ce ſel dont ils veulent être picotez à tout moment. Mais qu'il jettent les yeux ſur la littérature de tous les beaux ſiécles, qu'ils comptent tous les grands hommes, qui ſont & qui ont toûjours été reconnus tels dans les arts; ils verront combien leur goût, prétendu exquis, leur fait de tort a eux-mêmes, & les appauvrit; & s'ils ne ſentent point leur perte, ils méritent bien d'aller ſe dédommager avec les Séneques, les Plines, & leurs ingénieux deſcendans.

L'AMOUR PIQUE PAR UNE ABEILLE. 4.

Idylle 29. de Théocrite.

8. Anacréon (*a*) avoit traité le même ſujet avant Théocrite: nous rapporterons ici les deux Piéces, afin d'en faire la comparaiſon, & de montrer comment les Anciens imitoient les Anciens. Elles ſont allégoriques dans les deux Auteurs. La vérité qui en eſt l'ame, eſt, que les charmes de l'amour ſont dangereux; voyons comment ils l'ont revêtue: voici Anacréon: *Trad. de Mad. Dacier.*

(*a*) Ce Poëte étoit Téos ville d'Ionie, il a fait de petites Odes d'une délicateſſe admirable.

„ Un jour Cupidon (*a*) n'ayant pas „ pris garde à une abeille qui dormoit „ dans des roses, fut piqué au doigt. „ Aussitôt il se mit à pleurer, & courant „ de toute sa (*b*) force à la belle Cy- „ therée (*c*), je suis perdu, ma mere, „ s'écria t il, je suis perdu, & je me „ meurs: un petit serpent aîlé, que les „ laboureurs nomment abeille, vient de

---

ΕἸΣ ΕΡΩΤΑ.

Ἔρως ποτ' ἐν ῥόδοισι
Κοιμωμένην μέλιτταν
Οὐκ εἶδεν, ἀλλ' ἐτρώθη.
Τὸν δάκτυλον δὲ δαχθεὶς
Τᾶς χειρὸς, ὠλόλυξε.
Δραμὼν δὲ, καὶ πεταθεὶς
Πρὸς τὸν καλὴν Κυθήρην,
Ὤλωλα, μᾶτερ, εἶπεν,
Ὤλωλα, κἀποθνήσκω.
Ὄφις μ' ἔτυψε μικρὸς,

(*a*) Cupidon, fils de Mars & de Venus, on le connoîtra par l'Idylle de Moschus qu'on trouvera ci après.

(*b*) Il y a dans le Grec, *il court & vole*, ce qui convient particulièrement à l'amour, & qui prouve dans cet endroit la vivacité de l'enfant, d'une manière qui fait image.

(*c*) Citherée, nom donné à Venus parce qu'on l'adoroit à Cythere.

„ me piquer. Cette Déesse lui répon-
„ dit: si l'aiguillon d'une abeille te fait
„ tant de mal, combien pense-tu, mon
„ fils, que souffrent ceux que tu blesses
„ de tes fléches?

Voici Théocrite:

„ L'Amour dérobant un rayon de
„ miel fut piqué au doigt par une abeil-
„ le irritée; le Dieu sentant une dou-
„ leur vive, souffle sur la piquûre, frap-
„ pe la terre, saute d'impatience, &
„ court montrer son mal à sa mere, se

Πτερωτὸς, ὂνι καλȣ͂σι
Μέλιτταν οἱ γεωργοί.
Α δὲ ἔιπεν, Εἰ τὸ κέντρον
Πονεῖ τὸ τᾶς μελίττας,
Πόσον, δοκεῖς, πονȣ͂σιν,
Ερως, ὕσȣς σὺ βάλλεις.

ΚΗΡΙΟΚΛΕΠΤΗΣ.

ΤΟν κλέπταν ποτ' Ἔρωτα
κακὰ κένταισε μέλισσα,
Κηρίον ἐκ σίμβλων συλεύμενον. ἄκρα δὲ χειρῶν
Δάκτυλα πάνθ' ὑπένυξεν. ὁ δὲ ἄλγεε, καὶ χέρ' ἐφύσση·

„ plaig-

„ plaignant amerement, de ce qu'une „ bête ſi petite pouvoit cauſer tant de „ douleur. Quoi, mon fils, lui dit Ve- „ nus (*a*) en ſouriant, ne reſſemblez- „ vous pas aux abeilles? Tout petit „ que vous êtes, quelles bleſſures ne „ faites-vous point?

Qu'on ſubſtitue dans l'une & l'autre de ces deux Piéces le vice à la place de l'enfant qui le repréſente, on aura la leçon de vertu. Comparons les deux Auteurs.

9. Anacréon repréſente l'Amour comme un enfant, ſimple, naïf, qui déſire ce qu'il voit, & qui s'y porte

---

Καὶ ταν̀ γᾶν ἐπάταξε, καὶ ἅλατο. τᾷδ' Ἀφροδίτᾳ
Δεῖξεν ταν̀ ὀδύναν, καὶ μέμφετο ὅττιγε τυτθὸν
Θηρίον ἐντὶ μέλισσα, καὶ ἁλίκα τραύματα ποιεῖ.
Χἀ μάτηρ γελάσασα, Τὺ δὲ οὐκ ἴσος ἐσσὶ μελίσσαις;
Χὡ τυτθὸς μὲν ἐῆς, τὰ δὲ τραύματα ἁλίκα ποιεῖς;

(*a*) Venus étoit fille de Saturne & de la Mer. Elle eut Cupidon du Dieu Mars Elle épouſa enſuite Adonis.

ſans rien conſidérer. Théocrite, le fait plus malin, il va dérober. Dans Anacreon, l'Amour pleure, il croit être mort. Dans Théocrite, il montre une vivacité & une impatience qui tient de la fureur. Là, c'eſt un petit ſerpent volant qui l'a piqué; il juge de l'animal par la douleur qu'il reſſent; ici, ce n'eſt qu'une mouche; mais il a du dépit, de ce qu'un ſi petit inſecte puiſſe cauſer une telle douleur. Les deux Ouvrages ont beaucoup de graces; mais il ſemble qu'il y a plus de naturel dans Anacréon, & plus d'art dans Théocrite. En général les beautez naïves ſont pour ceux qui ont les premiers traité un ſujét. Ceux qui viennent après, ſe jettent à côté, crainte d'être copiſtes, & n'ont que le ſecond choix.

L'AMOUR FUGITIF. 5.

I. Idylle de Moſchus.

10. Cette Piéce eſt proprement le portrait de l'Amour. Pour le faire d'une manière animée, le Poëte a cru qu'il n'y auroit rien de mieux que de mettre Venus elle-même dans la néceſſité de le faire: de ſa main, il ne pouvoit manquer d'être beau, & reſſemblant. Pour arriver à cette manière, l'Auteur ſuppoſe que l'Amour, qui eſt un enfant tur-

bulent & inquiet, s'eſt enfui; & que ſa mere fait publier dans la Ville, que ſi on le lui ramène, on ſera récompenſé. Mais comment le reconnître? Venus en donne une eſpéce de ſignalement: elle dit comment il faut le prendre, combien il faut ſe déſier de ſes ruſes: & par ce moyen elle le peint tout entier, ſon corps, ſon eſprit, ſes mœurs.

„ Venus un jour fit publier que ſon
„ fils s'étoit enfui, & que, ſi quelqu'un
„ le trouvoit égaré dans les rues, on voulût bien l'avertir, ou le lui ramener:
„ Quiconque, diſoit elle, me rendra ce
„ ſervice, aura une juſte récompenſe.
„ Cet enfant eſt aiſé à diſtinguer. Voici
„ les traits qui le feront reconnoître.
„ Il n'eſt pas blanc, mais de couleur de

ΕΡΩΣ ΔΡΑΠΕΤΗΣ.

Α Κύπρις τὸν Ερωτα τὸν υἱέα μακρὸν ἐβώςρει.
Εἴ τις ἐνὶ τριόδοισι πλανώμενον εἶδεν ερωτα
Δρῶπετίδας ἐμός ἐςιν ὁ μανυτὰς γέρας ἑξεῖ.
Ε'ςὶ δε ὁ παῖς περίσαμος, ἐν εἴκοσι πᾶσὶ μάθοις νιν.

„ feu: il a les yeux étincellants: le ton
„ de voix auſſi doux que le miel, & le
„ cœur méchant, car ſes ſentimens ne
„ ſont point d'accord avec ſes paroles.
„ Quand il eſt piqué, il ne connoît ni
„ la pitié, ni la vérité, ni la franchiſe: il
„ eſt cruel, juſques dans ſes jeux. Il a
„ une belle chevelure, l'air effronté, des
„ mains petites, mais qui portent loin
„ leurs coups: elles les portent juſques
„ dans l'Achéron, ſur le Roi des enfers.
„ Il a le corps nud, & l'eſprit couvert.
„ Ailé comme un oiſeau, il voltige d'un

Χρῶτα μὲν οὐ λευκὸς, πυρὶ δ' εἴκελος· ὄμματα δε αὐτοῦ
Δριμύλα καὶ φλογόεντα· κακαὶ φρένες. ἁδὺ λάλημα,
Οὐ γαρ ἴσον νοέει καὶ φθέγγεται, ὡς μέλι φωνά·
Ἢν δὲ χολᾷ, νόος ἐστὶν ἀνάμερος, ἠπεροπευτάς.
Οὐδὲν ἀλαθεύων. δόλιον βρέφος, ἄγρια παίσδει·
Εὐπλόκαμον τὸ κάρανον, ἔχει δε ἰταμὸν τὸ πρόσωπον.
Μικκύλα μὲν τήνω τὰ χερύδρια, μακρὰ δὲ βάλλει,

„ lieu à un autre; il s'arrête sur l'un &
„ l'autre sexe & s'établit dans les cœurs.
„ Il a un petit arc, & sur cet arc une flé-
„ che: toute petite qu'elle est, elle pé-
„ netre jusques dans les cieux. Il porte
„ un petit carquois doré rempli de traits
„ cruels, dont il me blesse souvent moi-
„ même. Tout est dangereux chez lui,
„ tout; mais principalement une petite

Βαλλει κ' εἰς Ἀχέροντα καὶ εἰς
ἀΐδεω βασιλῆα,
Γυμνὸς μὲν τόγε σῶμα, νόος δέ
οἱ ἐμπεπύκασται·
Καὶ πτερόεις ὅσον ὄρνις ἐφίπτα-
ται ἄλλοτ' ἐπ' ἄλλους,
Ανέρας ἠδὲ γυναῖκας, ἐπὶ σπλά-
γχνοις δὲ κάθηται.
Τόξον ἔχει μάλα βαιὸν, ὑπὲρ
τόξῳ δὲ βέλεμνον·
Τυτθὸν ἐστὶ τὸ βέλεμνον, ἐς
αἰθέρα δὲ ἄχρι φορεῖται.
Καὶ χρύσεον περὶ νῶτα φαρέ-
τριον, ἔνδοθι δὲ ἐντὶ
Τοὶ πικροὶ κάλαμοι, τοῖς πολ-
λάκι κἠμὲ τιτρώσκει.

„ torche qu'il tient en main, & dont il
„ brûle les feux même du Soleil. Si
„ vous pouvez le ſaiſir, liez-le pour me
„ l'amener. Ne ſoyez point touché de
„ ſon enfance. S'il pleure; que ſes lar-
„ mes ne vous en impoſent point. S'il
„ rit; entraînez-le toûjours. S'il veut
„ vous flatter, défendez-vous de ſes ca-
„ reſſes, elles ſont nuiſibles. Ses lévres
„ ſont empoiſonnées. S'il vous dit,
„ Voilà mes armes que je vous rends,
„ elles ſont à vous; gardez-vous de les

Πάντα μὲν ἄγρια, πάντα, πο-
λὺ πλεῖον δέ οἱ αὐτῷ.
Βαιὰ λαμπὰς ἐοῖσα τὸν ἅλιον
αὐτὸν ἀναίθει.
Ην τύ γ' ἕλῃς τῆνον, δάσας
ἄγε, μηδ' ἐλεήσῃς·
Κην ποτ' ἴδῃς κλαίοντα, φυ-
λάσσεο μή σε πλανήσῃ.
Κην γελάα, τύ νιν ἕλκε. καὶ
ην ἐθέλῃ σε φιλᾶσαι,
Φεῦγε· κακὸν τὸ φίλαμα, τὰ
χείλεα φάρμακον ἐντί.
Ην δὲ λέγῃ; Λάβε ταῦτα, χα-
ρίζομαι ὅσσά μοι ὅπλα,

„ toucher, elles ſont brûlantes: tous
„ ſes préſens ſont trompeurs.

11. Cette Peinture eſt très-agréable & très-ingénieuſe. D'ailleurs il n'y a pas un ſeul trait qui ne contienne un avis important pour la Jeuneſſe. Si l'antithèſe y eſt ſouvent employée, on ſent qu'elle naît du ſujèt même; & par cette raiſon, elle n'a pas beſoin d'être juſtifiée. Peut être que ſi on vouloit juger tous les traits avec une extrême rigueur, on en trouveroit quelques uns qui n'entrent point tout à fait dans le deſſein de Venus, qui eſt de faire reconnoître ſon fils par ceux qui pourront le rencontrer. Mais en pareil cas, il ſemble que le Lecteur doit ſe prêter un peu au tour que le Poëte a pris, & lui tenir compte d'avoir voulu le flatter plus délicatement.

EUROPE (*a*). 6.

II. Idylle de Moſchus.

Comme cette Piéce a une certaine étendue, nous nous contenterons d'en donner le précis & d'y joindre quelques-uns de ſes plus beaux endroits.

Μή τι θίγῃς· πλάνα δῶρα· τὰ γὰρ πυρὶ βέβαπται.

(*a*) Europe, fille d'Agenor Roi de Phénicie, & ſœur de Cadmus.

12. Le ſujèt de cette Idylle eſt l'*Enlevement d'Europe.* C'eſt un ſimple récit, ſans nulle allégorie. Venus avoit diſpoſé l'eſprit de cette jeune Princeſſe par un ſonge, où elle avoit vû deux parties du monde, l'une qui s'appelloit alors Aſie, & l'autre qui s'appella depuis Europe, ſe diſputer la gloire de la poſſeder. Celleci faiſoit valoir en ſa faveur la loi du Deſtin, & l'autorité de Jupiter, qui s'étoit engagé d'en maintenir l'exécution. La Princeſſe fortement frappée de cette viſion, & pleine d'une inquiétude mêlée d'impatience, veut le lendemain aller dans la prairie cueillir des fleurs avec ſes compagnes, pour ſe diſſiper. Elle prit en main une corbeille que ſa mere avoit eue de Neptune. Sur cette corbeille étoit repréſentée l'hiſtoire de la fille d'Inachus (*a*) qui fut métamorphoſée en géniſſe, & qui ſous cette forme traverſa les flots du Boſphore (*b*).

„ .... Quand elles furent arrivées dans „ les prairies émaillées, elles ſe mirent à

ΕΥΡΩΠΗ.

Αἱ δὲ, ἐπεὶ οὖν λειμῶνας ἐσήλυθον ἀνθεμόεντας,

(*a*) C'eſt Io: Jupiter l'aima & la changea en géniſſe pour la dérober à la jalouſie de Junon.

(*b*) Boſphore, c'eſt le détroit de Couſtantinople, ainſi qu'on l'appelle aujourd'hui.

cueil-

„ cueillir, ſelon leur goût, l'une le narcisse odoriférant, l'autre l'hyacinthe, „ celle-ci la violette, une autre le ſerpolet: elles moiſſonnoient toutes les „ richeſſes du Printems. D'autres à „ l'envi cueilloient le ſouci doré; mais „ la Princeſſe cueilloit de ſes mains les „ roſes vermeilles. Elle brilloit au milieu de ſes Compagnes, comme Venus au milieu des Graces... Jupiter „ l'ayant remarquée, ſe ſentit tout à „ coup percé des traits de l'amour, les

---

Αλλαι ἐπ' ἀλλοίοισι τότ' ἄνθεσι θυμὸν ἔτερπον·
Τῶν ἡ μὲν νάρκισσον ἐΰπνοον, ἡ δὲ ὑάκινθον,
Η δὲ ἴον, ἡ δὲ ἕρπυλλον ἀπαίνυτο· πολλὰ δὲ ἔραζε
Λειμώνων ἐαροτροφέων πίπτεσκε πέτηλα.
Αἱ δὲ αὖτε ξανθοῖο κρόνε θυόεσσαν ἐθείρην
Δρέπτον ἐριδμαίνεσαι· ἀτὰρ μέσε ἔςη αἴασσα
Αγλαίην πυρσοῖο ῥόδου χείρεσσι λέγουσα,

„ ſeuls traits qu'il ait à redouter... & „ pour tromper la jeune Princeſſe, il „ cacha le Dieu, changea de forme, & „ ſe fit Taureau. Tout ſon corps étoit „ d'un jaune demi-brun : une étoile „ brilloit au milieu de ſon front: ſes „ cornes recourbées avec ſymmétrie „ formoient un croiſſant ſemblable à „ celui de la Lune. Dès qu'il arriva dans „ la prairie, il s'y répandit un parfum „ plus doux que celui des fleurs... Il ſe „ coucha aux pieds d'Europe, & retour-

---

Οἷά περ ἐν Χαρίτεσσι διέπρε-
πεν Ἀφρογένεια...
Η γὰρ δὴ Κρονίδης, ὥς μιν φρά-
σαθ', ὡς ἐβέβλητο
Θυμὸν, ἀνωΐστοισιν ὑποδμηθεὶς
βελέεσσι
Κύπριδος, ἣ μούνη δύναται, καὶ
Ζῆνα δαμάσσαι.
Παρθενικῆς τ' ἐθέλων ἀταλὸν
νόον ἐξαπατῆσαι,
Κρύψε θεὸν, καὶ τρέψε δέμας,
καὶ γίγνετο ταῦρος.
Τοῦ δε ἤτοι τὸ μὲν ἄλλο δέμας
ξανθόχροον ἔσκεν,

„ nant la tête pour la regarder, il lui
„ montroit en même tems ſon large
„ dos... O, venez mes cheres Compa-
„ gnes, s'écria Europe, eſſayons, par
„ amuſement de nous aſſeoir ſur le dos
„ de cet animal: nous pourrons y être
„ toutes aſſiſes comme ſur un navire.
„ Rien n'eſt ſi doux: il ne reſſemble
„ point aux autres: il ne lui manque
„ que de parler. Auſſitôt elle s'aſſied

Κύκλος δε ἀργύφεος μέσσῳ
μαρμαιρε μετώπῳ,
Ισά τ' ἐπ' ἀλλήλοισι κέρα ἀνέ-
τελλε καρήνου,
Αντυγος ἡμιτόμου κεραῆς ἅτε
κύκλα σελήνης.
Ηλυθε δε ἐς λειμῶνα..... Τοῦ
ἀμβροτος ὀδμὴ
Τηλόθι καὶ λειμῶνος ἐκαίνυτο
λαρὸν ἀϋτμήν.
Στῆ δὲ ποδῶν προπάροιθεν,
ἀμύμονος Εὐρωπειης.
Ωκλασε δὲ πρὸ ποδοῖν· ἐδέρκετο
δε Εὐρώπειαν,
Αὐχέν' ἐπιστρέψας, καὶ οἱ πλα-
τὺ δείκνυε νῶτον.

„ en riant. Les autres alloient l'imiter.
„ Mais le Taureau se léve brusquement,
„ emporte celle qu'il vouloit, court à
„ la mer. La Princesse tend les bras à
„ ses Compagnes, elle les appelle:
„ mais elles ne peuvent l'atteindre. Le
„ Taurean se jette dans les flots: il

Η δὲ, βαθυπλοκάμοισι μετέν-
νεπε παρθενικῇσι,
Δεῦθ' ἑτάραι φίλιαι καὶ
ὁμήλικες, ὄφρ' ἐπὶ τῷ δε
Εζόμεναι ταύρῳ τερπώμεθα·
δὴ γὰρ ἁπάσας
Νῶτον ὑποςορέσας ἀναδέξεται,
οἱά τε νηῦς·
Πρηύς ὅδε εἰσιδέειν καὶ μείλιχος,
οὐ δέ τι ταύροις
Αλλοισι προσέοικε· νόος δέ οἱ
ἠΰτε φωτὸς
Αἴτιμος ἀμφιθέει, μούνης δε
ἐπιδεύεται αὐδῆς.
Ως φαμένη, νώτοισιν ἐφί-
ζανε μειδιόωσα·
Αἱ δε ἄλλαι μέλλεσκον· ἄφαρ
δε ἀνεπίπλατο ταῦρος,

„ s'avance: on diroit un Dauphin. On „ voit ſortir des ondes les Néréïdes aſ- „ ſiſes ſur le dos des monſtres marins, „ pour lui ſervir de cortége. Le redo- „ utable Neptune (*a*) applanit le liqui- „ de Empire, & devient le guide de ſon

---

Ην τέλεν ἁρπάξας. ὠκὺς δε ἐπὶ πόντον ἵκανεν.
Η δὲ μεταςρεφθεῖσα φίλας καλέσκεν ἑταίρας,
Χεῖρας ὀρεγνυμένη· ταὶ δε ὀκ ἐδύναντο κιχάνειν.
Ακτάιων δε ἐπιβὰς πρόσσω θέεν, ἤύτε Δελφίς.
Νηρεῖδες δε ἀνέδυσαν ὑπ' ἐξ ἁλὸς, αἱ δε ἄρα πᾶσαι
Κητείοις νώτοισιν ἐφήμεναι εστιχόωντο.
Καὶ δε αὐτὸς βαρύδουπος ὑπεὶρ ἁλὸς Εννοσίγαιος,

(*a*) Neptune étoit fils de Saturne & de Rhée, frere de Jupiter & de Pluton. Dans le partage qu'ils firent de la ſucceſſiun de Saturne; l'empire du ciel échut à Jupiter, celui des mers à Neptune, & celui des Enfers à Pluton.

„ frere. Les Tritons, habitans de la
„ mer profonde, s'assemblent autour
„ d'eux, & avec leurs larges conques
„ ils célébrent l'Hyménée. La Prin-
„ cesse assise sur le divin Taureau se te-
„ noit d'une main à l'une de ses cor-
„ nes, & de l'autre main elle abbaissoit
„ sa robe de pourpre, jusqu'à en mouil-
„ ler les bords dans l'onde agitée. Son

Κῦμα κατιθύνων. ἁλίης ἡγεῖτο κελεύθου
Αὐτοκασιγνήτῳ· τοὶ δε ἀμφι μιν ἠγερέθοντο
Τρίτωνες, πόντοιο βαθυῤῥόου ἐνναετῆρες,
Κόχλοισιν ταναοῖς γάμιον μέλος ἠπύοντες
Η δε ἄρ' ἐφεζομένη Ζηνὸς βοέοις ἐπὶ νώτοις,
Τῆ μὲν ἔχεν ταύρου δολιχὸν κέρας, ἐν χερὶ δε ἄλλη
Εἴρυε πορφυρέας κόλπου πτύχας, ὄφρά κεν ὠὴν
Δεύοι ἐφελκομένην πολιῆς ἁλὸς ἄσπετον ὕδωρ.

„ voile gonflé par les vents reſſembloit „ à une voile de navire, & paroiſſoit „ la ſoulever.

Dans le reſte de l'Idylle Europe effrayée s'écrie dans ſa douleur. Jupiter pour la raſſurer ſe fait connoître, lui dit que c'eſt une ruſe dont il s'eſt ſervi: & il lui annonce ſes grands deſtins, pour la conſoler.

13. Ce récit eſt fait avec tout l'art qui peut donner à la Fable les couleurs de la vérité. Venus d'intelligence avec Jupiter avoit préparé l'eſprit d'Europe par un de ces ſonges qui laiſſent une impreſſion profonde & qui troublent les ames. Ce ſonge flattoit au ſouverain degré la Princeſſe. Elle avoit vû s'intéreſſer à ſon ſort une des trois parties du monde, le Deſtin, Jupiter. Son inquiétude devoit naturellement la mener à quelque amuſement qui pût la diſtraire, La corbeille qu'elle prend pour aller cueillir des fleurs, repréſente l'hiſtoire de Libye ſon ayeule, qui avoit épouſé Neptune & donné ſon nom à l'Afrique,

---

Κολπώθη δε ὤμοισι πέπλος
βαθὺς Εὐρωπείης,
Ιςίον οἷά τε νηὸς, ελαφρίζεσκε
δὲ κούρην.

laquelle dans ce tems-là ſe nommoit Libye. Autour de cette corbeille étoit peint un enlevement, & une géniſſe qui traverſe la mer. Ces objèts ne pouvoient être indifférens pour un eſprit déja troublé, & diſpoſé à rêver. Elle arrive dans la prairie. Il n'eſt pas beſoin de dire combien eſt gracieux le tableau que le Poëte préſente ici, & quelle idée il donne d'Europe qui reſſemble à Venus au milieu des Graces.

Il cacha le Dieu, &c. Cette traduction eſt mot-à-mot. Quelle vivacité de tour!

Dès qu'il arriva dans la prairie, &c, Cette idée a beaucoup de fineſſe & de douceur.

O! venez mes Compagnes, &c. Tout ce morceau eſt d'une beauté parfaite; il eſt plein de feu, d'images riches, gracieuſes, nobles, & ſur-tout peintes avec une vérité poëtique qui montre les choſes elles-mêmes, on les voit. Un bel eſprit en parlant de la robe de la Princeſſe, qui fait l'office de voile, n'auroit pas manqué de pouſſer plus loin cette idée, il auroit dit que le Taureau étoit le navire, & les pieds du Taureau des avirons, &c. Mais il y a bien plus d'art & de richeſſe à jetter ainſi de grands traits, & à laiſſer à l'imagination du Lecteur à faire les détails, s'il en veut.

LE TOMBEAU D'ADONIS 7.

I. *Idylle de Bion.*

14. Adonis étoit fils de Cyniras roi de Chypre, & de Misspha sa fille. Il étoit si beau que Venus voulut l'épouser. Un jour qu'il chassoit sur les montagnes dans les bois, il fut blessé par un sanglier, & mourut de cette blessure. On institua en son honneur des jeux funébres qui se répandirent dans toute l'Asie, dans l'Egypte, & qui furent ensuite apportez dans la Gréce. Le Prophéte Ezechiel chap. 8. ℣. 14. fait mention de femmes assises qui pleuroient Adonis. On trouve dans Lucien la description de ces fêtes. " On se lamente, dit „ cet Auteur, on se frappe, on fait un „ grand deuil, aprés quoi on fait les fu„ nérailles d'Adonis. „ Selon Théocrite, Adonis étoit représenté dans ces funérailles, sur une espéce de lit de parade, environné d'Amours volants & de figures tirées de la Fable, & on le pleuroit, comme si c'eût été le jour même de sa mort.

L'Ouvrage que nous allons examiner a été composé apparemment pour être chanté dans cette espéce de funérailles. Et comme nous avons dit que dans le genre pastoral, il pouvoit entrer des

Ouvrages de toutes espéces, pourvû qu'ils ayent le ton de la Bergèrie, celui-ci peut être regardé comme une Elégie pastorale.

TRADUCTION.

„ Pleurons Adonis: le bel Adonis „ n'est plus: il n'est plus le bel Adonis, „ Tous les Amours le pleurent. Déesse „ de Cythère il n'est plus tems de pren- „ dre un doux repos: levez-vous, in- „ fortunée, prenez vos habits de deuil: „ frappez-vous le sein, & dites à tout

---

ΕΠΙΤΑΦΙΟΣ ΑΔΩΝΙΔΟΣ.

Αἰάζω τὸν Ἄδωνιν· ἀπώλετο καλὸς Ἄδωνις.
Ὤλετο καλὸς Ἄδωνις, ἐπαιάζοισιν Ἔρωτες·
Μηκέτι πορφυρέοις ἐνὶ φάρεσι Κύπρι κάθευδε·
Ἔγρεο δειλαία κυανοσόλε, καὶ πλατάγησον
Στάθεα καὶ λέγε πᾶσιν, Ἀπώλετο καλὸς Ἄδωνις.
Αἰάζω τὸν Ἄδωνιν, ἐπαιάζουσιν Ἔρωτες.

„ l'Univers: Adonis n'eſt plus. Pleu-
„ rons Adonis, tous les Amours le ple-
„ urent. Frappé d'une dent meurtrière,
„ il eſt-ètendu ſur la montagne. Il pouſ-
„ ſe à peine un dernier ſoupir qui deſeſ-
„ pére Venus. Son ſang noir coule ſur
„ une chair plus blanche que la neige;
„ ſes yeux s'enfoncent, & s'éteignent,
„ les roſes de ſes lévres ſont évanouies.
„ Il ne vit plus: & ſon épouſe lui don-
„ ne encore des marques de ſa tendreſ-
„ ſe; mais le malheureux Adonis ne

Κεῖται καλὸς Αδωνις ἐπ' ὤρεσι
  μηρὸν ὀδάντι
Λευκῷ λευκὸν ὀδόντι τυπεὶς,
  καὶ Κύπριν ἀνιᾷ
Λεπτὸν ἀποψύχων· τὸ δέ ὁ μέ-
  λαν εἴβεται αἷμα
Χιονέας κατὰ σαρκός. ὑπ' ὀφρύ-
  σι δε ὄμματα ναρκεῖ,
Καὶ τὸ ῥόδον φεύγει τῶ χεί-
  λεος. ἀμφι δὲ τήνῳ
Θνάσκει καὶ τὸ φίλαμα, τὸ
  μήποτε Κύπρις ἄφησει.
Αλλ' ἐκ εἶδεν Αδωνις ὅ μιν θνά-
  σκοντ' ἐφίλασεν.

„ les sent point. Pleurons Adonis, tous
„ les Amours le pleurent. Adonis a reçu
„ une blessure cruelle: elle est cruelle;
„ mais celle que reçoit Venus est plus
„ cruelle encore. Ses chiens fideles
„ sont venus à côté de lui pousser des
„ hurlemens. Les Nymphes des mon-
„ tagnes versent des larmes. Venus ne
„ se connoît plus; échevelée, les pieds
„ nuds, elle se perd dans les bois, les
„ ronces font jaillir son sang, le sang
„ d'une Déesse. Elle se perd dans les

Αἰάζω τὸν Ἄδωνιν, ἐπαιάζουσιν Ἔρωτες.
Ἄγριον, ἄγριον ἕλκος ἔχει κατὰ μηρὸν Ἄδωνις·
Μεῖζον δὲ ἁ Κυθέρεια φέρει ποτικάρδιον ἕλκος.
Κεῖνον μὲν περὶ παῖδα φίλοι κύνες ὠρύσαντο,
Καὶ Νύμφαι κλαίουσιν Ὀρειάδες, ἁ δὲ Ἀφροδίτα,
Λυσαμένα πλοκαμῖδας, ἀνὰ δρυμοὺς ἀλάληται
Πενθαλέα, νήπλεκτος, ἀσάνδαλος. αἱ δὲ βάτοι νιν

„ vallées, où elle appelle à grand cri, „ ſon cher Epoux. Tout retentit de ſes „ gémiſſemens. Cependant le ſang qui „ s'élance de la bleſſure d'Adonis a réjailli juſques ſur ſa poitrine, & cette „ peau blanche comme le lait a pris la „ couleur de la pourp e.

„ Hélas! hélas, Venus! s'écrient les „ Amours. Venus a perdu ſon Epoux, & „ en le perdant, elle a perdu ſa beauté.

Ερχομέναν τείροντι, καὶ ἱερὸν αἷμα δρέποντᾳι.
Οξὺ δὲ κωκύουσα, δὶ ἄγκεα μακρὰ φορεῖται,
Ασσύριον βοόωσα πόσιν, καὶ παῖδα καλεῦσα.
Αμφὶ δέ μιν μέλαν αἷμα παρ' ὀμφαλὸν ἠωρεῖτο,
Στάθεα δ' ἐκ μηρῶν φοινίσσετο, οἱ δε ὑπομαζοὶ
Χιόνεοι τοπαροίθεν, Αδώνιδι πορφύροντο.
Αἴ, αἲ τὰν Κυθερείαν, ἐπαιάζουσιν Ερωτες.
Ωλεσε τὸν καλὸν ἄνδρα, συνώλεσεν ἱερὸν εἶδος.

„ Quand Adonis refpiroit, rien n'étoit
„ fi éclatant qne cette beauté; elle a
„ difparu avec Adonis. Les Montagnes,
„ les Chênes antiques repétent fes pla-
„ intes douloureufes. Les Fleuves, les
„ Fontaines y répondent; les fleurs
„ ont perdu leurs couleurs naturelles.
„ Venus fur toutes les collines, & dans
„ toute la ville s'écrie: Venus! ah Ve-
„ nus! le bel Adonis n'eft plus. L'E-
„ cho a repeté ces dernières paroles.

Κύπριδι μὲν καλὸν εἶδος ὅτε
ζώεσκεν Αδωνις,
Κάτθανε δ' ἁ μορφὰ συν Αδώ-
νιδι Κύπριδος. αἴ, αἴ·
Ωρεα πάντα λέγοντι καὶ αἱ
δρύες, Αἴ τὸν Αδωνιν.
Καὶ ποταμοὶ κλαίουσι τὰ πέν-
θεα τας Αφροδίτας.
Καὶ παγαὶ τὸν Αδωνιν ἐν ὤρεσι
δακρύοντι,
Ανθεα δ' ἐξ ὀδύνας ἐρυθραίνε-
ται· ἁ δὲ Κυθήρη
Πάντας ἀνὰ κναμῶς καὶ ἀνὰ
πτόλιν οἰκτρὸν αἀείδει.

„ Qui pourroit retenir ſes larmes ?
„ Quand elle vit la bleſſure de ſon Epoux,
„ quand elle vit ſon ſang qui jailliſſoit,
„ elle étendit les bras & s'écria: Arrê-
„ tez un inſtant, Adonis, arrêtez, mal-
„ heureux Adonis, que je vous embraſſe
„ encore cette fois. Réveillez-vous
„ pour un inſtant, & donnez-moi cette
„ dernière marque de votre amour.
„ Tandis que vous reſpirez encore, je

Αἶ, αἶ τὰν Κυθέρειαν,
ἀπώλετο καλὸς Αδωνις.
Αχὼ δε ἀντεβόασεν, ἀπώλετο
καλὸς Αδωνις.
Κύπριδος αἰνὸν ἔρωτα τίς οὐκ
ἔκλαυσεν ἂν; αἶ, αἶ.
Ως ἴδεν, ὡς ἐνόησεν Αδώνιδος
ἄσχετον ἕλκος.
Ως ἶδε φοίνιον αἷμα μαραινο-
μένῳ περὶ μηρῷ,
Πάχεας ἀμπετάσασα κινύρετο,
Μεῖνον Αδωνι,
Δύστποτμε, μεῖνον Αδωνι, πα-
νὺστατον ὥς σε κιχείω,
Ως σε περιπλύξω καὶ χείλεα
χείλεσι μίξω

„ recueillerai ſur mes lévres votre der-
„ nier ſoupir. Votre ame paſſera dans
„ mon cœur; je veux ſucer les reſtes
„ d'une vie mourante, & conſerver ce
„ dernier gage pour me tenir lieu d'Ado-
„ nis; puiſqu'hélas! vous me fuyez.
„ Vous me fuyez, infortuné. Vous de-
„ ſcendez ſur les bords de l'Achéron
„ (a), chez l'impitoyable Roi des Morts;
„ & moi, malheureuſe que je ſuis, je
„ vis, je ſuis Déeſſe; je ne puis vous

Εγρεο τυτθὸν Αδωνι, τὸ δ' αὖ πύματόν με φίλασον·
Τοσσοῦτόν με φίλασον ὅσον ζώει τὸ φίλαμα·
Αχρις ἀπὸ ψυχῆς ἐς ἐμὸν ςόμα κεὶς ἐμὸν ἧπαρ
Πνεῦμα τεὸν ῥεύσῃ, τὸ δὲ σεῦ γλυκὺ φίλτρον ἀμέλξω,
Εκ δὲ πίω ἔρωτα· φίλαμα δὲ τῶτο φυλάξω
Ως αὐτὸν τὸν Αδωνιν· ἐπεὶ σύ με δύσμορε φεύγεις.
Φεύγεις μάκρον Αδωνι, καὶ ἔρχεαι εἰς Αχέροντα.

(a) Fleuve des Enfers.

„ ſuivre

„ suivre. Déesse des Enfers (*a*), rece-
„ vez mon Epoux, puisque vous êtes
„ plus puissante que moi, & que tout
„ ce qui est beau dans l'Univers doit
„ passer dans votre empire. Que ma
„ douleur est cruelle: J'ai perdu mon
„ cher Adonis. Déesse terrible, c'est
„ vous qui me l'avez ravi. Vous mou-
„ rez, Epoux trop cheri. Hélas, mon

Καὶ ϛυγνὸν βασιλῆα καὶ ἄγρι-
ον· ἁ δὲ τάλαινα
Ζώω· καὶ θεὸς ἐμμὶ, καὶ ἐ
δύναμαί σε διώκειν.
Λάμβανε Περσεφόνα τὸν ἐμὸν
πόσιν. ἐσσὶ γδὲ αὐτὰ
Πολλὸν ἐμεῦ κρέισσων· τὸ δὲ
πᾶν καλὸν ες σὲ καταῤῥεῖ.
Εἰμὶ δε ἐγὼ πανάποτμος, ἔχω
δ' ἀκόρεοτον ἀνίην.
Καὶ κλαίο τὸν Αδωνιν, ὅ μοι
θάνε, καὶ σε φοβεῦμαι.
Θνάσκεις, ὦ τριπόθατε, πόθος
δέ μοι ὡς ὄναρ ἔπτη.

(*a*) Cette deesse est Proserpine, fille de Jupiter & de Cérès. Pluton l'enleva dans les campagnes de Sicile *Voyez Claud. de rapt. Proserp.*

„ bonheur s'est envolé comme un songe.
„ Venus est abandonnée, les Amours
„ lui sont devenus inutiles dans son tem-
„ ple. Elle ne se parera plus de sa ce-
„ inture. Mais aussi pourquoi aller ainsi
„ affronter les dangers? Avec tant de
„ charmes, deviez-vous avoir cette fu-
„ reur d'attaquer des bêtes sauvages?
„ Ainsi gémissoit Venus, & les Amours
„ avec elle.

„ Venus a versé autant de larmes qu'-
„ Adonis a versé de sang; & chaque
„ goutte tombant sur la terre s'est chan-
„ gée, le sang en Roses, les larmes en

Χήρη δε ἁ Κυθέρεια, κενόι δ'
ἀνὰ δάματ' Ερωτες,
Σοὶ δε ἅμα κεϛὸς ὄλωλε· τί
γὰρ τολμηρὲ κυνάγεις;
Καλὸς ἐὼν τοσσοῦτον, ἔμηνας
θηρσὶ παλαίειν;
Ωδ' ὀλοφύρατο Κύπρις· ἐπαι-
άζουσιν Ερωτες.
Αἶ αἶ τὰν Κυθέρειαν, ἀπώ-
λετο καλὸς Αδωνις.
Δάκρυον ἁ Παφίη τόσον ἐγχέει,
ὅσσον Αδωνις

„ Anémones. Pleurons Adonis, le bel
„ Adonis n'eſt plus.
„ Ne pleurez plus votre époux dans
„ les forets, triſte Venus. On lui a dreſ-
„ ſé un lit funebre, où il eſt couché; tout
„ mort qu'il eſt, il eſt encore plein de
„ charmes; il paroît ſommeiller. Eten-
„ dez-le ſur ces tiſſus précieux, où il
„ goutoit pendant la nuit les douceurs
„ du repos. Couvrez-le de guirlandes
„ & de fleurs. Mais, hélas! depuis qu'il
„ ne reſpire plus, toutes les fleurs ſont

Αἷμα χέει τὰ δε πάντα ποτὶ
χθονὶ γίγνεται ἄνθη.
Αἷμα ῥόδον τίκτει, τὰ δὲ δά-
κρυα τὰν ἀνεμώναν.
Αἰάζω τὸν Αδωνιν, ἀπώ-
λετο καλὸς Αδωνις·
Μηκέτ' ἐνὶ δρυμοῖσι τὸν ἀνέρα
μύρεο Κύπρι.
Εσ' ἀγαθὰ σιβας, ἔστιν Αδώνιδι
Φυλλὰς ἑτοίμα.
Λέκτρον ἔχει Κυθέρεια τὸ σὸν
τοδε νεκρὸς Αδωνις.
Καὶ νέκυς ὢν καλὸς ἐστι, κα-
λὸς νέκυς, οἷα καθεύδων.

„ flétries. Prodiguez le baume & les
„ parfums les plus exquis. Que vous
„ ferviroient-ils désormais, après avoir
„ perdu votre Epoux?
„ On voit le bel Adonis étendu sur la
„ pourpre. On entend les sanglots des
„ Amours qui pleurent autour de lui.
„ Ils ont coupé leurs cheveux pour en
„ semer son corps. L'un foule aux pieds
„ ses fléches, le autre son arc, un autre
„ brise son carquois. Calui-ci délie la

Κάτθεο καὶ μαλακοῖς ἐνὶ φάρεσιν οἷς ἐνίαυεν,
Τοῖς μετὰ σεῦ ἀνὰ νύκτα τὸν ἱερὸν ὕπνον ἐμόχθει,
Παγχρύσῳ κλιντῆρι, πόθει καὶ ςύγνὸν Αδωνιν.
Βάλλε δε ἐνὶ ςεφάνοισι καὶ ἄνθεσι· πάντα σὺν αυτῷ
Ως τῆνος τέθνακε, καὶ ἄνθεα πάντ' ἐμαράνθη.
Ραῖνε δέ μιν μύρτοισιν αλείφασι, ῥαῖνε μύροισι·
Ολλύσθω μύρα πάντα· τὸ σὸν μύρον ὤλετ' Αδωνις.
Κέκλιται ἁβρὸς Αδωνις ἐν εἵμασι πορφυρέοισιν·

„ chaussure d'Adonis, celui-là apporte
„ de l'eau dans un bassin doré, un autre
„ lave sa plaie, un autre du vent de ses
„ aîles lui rafraîchit le visage: & tous,
„ ils déplorent le malheur de leur mere.
„ Hymenée (*a*) est venu éteindre son
„ flambeau à la porte du Temple, &

Αμφὶ δέ μιν κλαίοντες ἀναςεναχουσιν Ερωτες,
Κειράμενοι χαίτας ἐπ' Αδώνιδι. χὼ μὲν ὀϊςὼς,
Ος δ' ἐπὶ τόξον ἔβαιν· ὅς δε εὐπτερον αγε φαρέτρην.
Χ' ὁ μὲν ἔλυσε πέδιλον Αδώνιδ☉, ὃς δ' λέβησι
Χρυσέιοις φορέουσιν ὕδωρ, ὁ δὲ μηρία λῶει,
Ος δ' ὄπιθεν πτερύγεσσιν ἀναψύχει τὸν Αδωνιν.
Αὐτὰν τὰν Κυθέρειαν ἐπαιάζουσιν Ερωτες.
Εσβεσε λαμπάδα πᾶσυν ἐπὶ φλιαῖς Υμέναιον,

(*a*) Hymenée ou Hymen, Dieu qui présidoit au mari-ge: il étoit fils de Bacchus & de Venus.

„ rompre la couronne nuptiale. Il n'y
„ a plus d'Hymen: on ne chante plus
„ Hymen: mais on entend des cris en-
„ trecoupez: hélas! Adonis! Adonis!
„ hélas malheureux! ô Hymenée! Les
„ Graces (a) pousſent des cris plus per-
„ çants que ceux de Venus même: elles
„ s'écrient, en diſant, Le bel Adonis n'eſt

Καὶ ϛέφος ἐξεπέτασσε γαμήλι-
  ον· οὐκέτι δ' ὑμὰν,
Ὑμὰν οὐκέτ' ἀειδόμενον μέλος
  ᾄδετε, αἲ, αἴ.
Αἲ, αἲ, καὶ τὸν Αδωνιν ἔτι πλέ-
  ον, αἲ Ὑμέναιον.
Αἱ Χαρίτες κλαίουσι τὸν υἱέα
  τῷ Κινύραο
Ὤλετο καλὸς Αδωνις ἐν ἀλλή-
  λῃσι λέγοισαι.
Αὐταὶ δ' ὀξὺ λέγοντι πολὺ
  πλέον ἢ τὺ Διώνα.
Καὶ Μοῖραι τὸν Αδωνιν ἀνα-
  κλαίουσιν Αδωνιν,

(a) Les Graces étoſent filles de Venus. au nombre de trois, Euphroſine, Thalie & Aglaé.]

„ plus. Les Parques (a) mêmes vou-
„ droient le rappeller à la vie; Adonis
„ eſt prêt de leur obéir; mais la dure
„ Proſerpine le retient dans ſes chaînes.
„ Mettez fin à vos larmes, Cytherée:
„ abſtenez vous aujourd'hui des feſtins;
„ mais ſongez que tous les ans vous
„ devez pleurer.

15. Rien n'eſt ſi tendre & ſi doulou-reux que toute cette Idylle. Le Poëte ſe place dans le tems même de la mort d'Adonis, & il peint d'après la renommée, & d'après l'idée du vraiſemblable, la déſolation d'une Epouſe qui aimoit éperdûment ſon Epoux. Il forme une

---

Καὶ μιν ἐπαείδουσιν. ὁ δὲ σφίσιν
ὀυκ ἐπακούειν,
Οὐ μὰν ὀυκ ἐθέλει, κώρα δέ
μιν ὀυκ ἀπολύει
Λῆγε γόων Κυθέρεια, τοσή-
μερον ἴσχεο κώμων.
Δεῖ σε πάλιν κλαῦσαι, πάλιν
εἰς ἔτος ἄλλο δακρῦσαι.

(a) Les Parques étoient filles de l'Enfer & de la Nuit. Elles étoient trois: Clotho, Lacheſis, Atropos. Elles filoient la vie des hommes. La première tenoit la quenouille; la ſeconde filoit; la troiſième coupoit le fil avec des ciſeaux.

ſuite de tableaux qui ſont en même tems très-touchants & très-ingenieux. Nous allons les compter. Il en eſt qui ſont renfermez dans une ſeule expreſſion: nous ne nous arrêterons qu'aux principaux.

Le premier tableau repréſente Adonis étendu ſur la montagne: on y voit ſon ſang de pourpre qui coule ſur ſa peau blanche comme les lis: les roſes de ſes lévres ſont évanouies.

Dans le ſecond, Venus les cheveux épars, en habit de deuil court, les pieds nuds, au milieu des ronces, qui ſont jaillir ſon ſang. Elle s'écrie dans les vallées profondes & appelle ſon Epoux par ſon nom. Ces deux tableaux ſont triſtes & cependant gracieux.

Dans le troiſiéme, les montagnes, les chênes antiques, les fleuves, les fontaines, les fleurs pleurent avec Venus. Cette fiction anime toute la nature, pour la rendre ſenſible à la douleur de la Déeſſe.

Le quatriémé offre les gémiſſemens de Venus, qui veut rappeller Adonis à la vie, ſeulement pour recueillir ſon dernier ſoupir.

Dans le cinquiéme, Adonis eſt repréſenté ſur un lit de parade couvert de fleurs, & les petits Amours tondus en ſigne de douleur l'environnent avec des attitudes différentes.

Enfin l'Hymenée, les Graces, les Parques mêmes viennent joindre leurs larmes à celles de Venus.

Tous ces tableaux ſont fondus dans le ſentiment de triſteſſe, qui eſt l'ame du Poëme. Ils s'aménent les uns les autres & ſe lient imperceptiblement, & ſemblent n'arriver que pour flatter l'imagination déja attriſtée, & pour nourrir une douleur qu'on ſeroit faché de ne point ſentir. Nous allons entrer dans un plus grand détail.

16. Il y a un vers de refrein, *Pleurons Adonis, les Amours le pleurent.* Ce vers eſt toûjours ſuffiſamment préparé par ce qui précéde. Et Bion ne mérite pas le reproche qu'on a fait à Théocrite en pareil cas, peut-être avec raiſon.

Les penſées & les ſentimens dignes ſur tout d'être remarqués ſont 1°. la réflexion du Poëte qui dit qu'Adonis ne ſent plus les marques de tendreſſe qu'il reçoit de Venus; 2°. l'antithèſe de la bleſſure réelle d'Adonis avec la bleſſure metaphorique de la Déeſſe. Peut être que cela eſt un peu trop fin; mais on l'aime beaucoup mieux encore que l'antithèſe qui eſt plus haut, & qui n'a point eté traduite: *ſa cuiſſe blanche a été percée par une dent blanche.* C'eſt aſſurément le bel eſprit qui a jetté Bion dans cette pointe. Dans le Vers 10. il avoit dit, *ſon ſang noir ſouille ſa peau blanche*, il

répete la même penſée au Vers vingt-ſeptiéme : *ſa blanche poitrine eſt devenue de couleur de pourpre.* Les choſes qui ne ſont que pour plaire, préciſément, doivent ſe répéter d'autant moins, qu'elles ont plus d'éclat. Et puiſque nous en ſommes ſur les petits défauts de cette Piéce, nous dirons encore qu'il eſt peut-être trop hardi de dire même en grec, *la beauté de Venus eſt morte avec Adonis.* Nous ne donnons ceci que comme une conjecture ; parce qu'il eſt très-difficile de juger du dégré que doivent avoir les métaphores dans une langue qui ne nous eſt rien moins que naturelle.

Arrêtez un moment, &c. Tout ce morceau paroît être de la plus parfaite beauté. Tout y eſt vif, tendre, tout y exprime la déſolation.

Et moi, malheureuſe que je ſuis... Cette penſée eſt belle, ou plûtôt ce n'eſt pas une penſée, c'eſt un ſentiment qui exprime l'excès de l'amour de Venus pour ſon Epoux. Elle ſacrifieroit ſa Divinité pour le ſuivre juſques chez les Morts.

Déeſſe des Enfers, &c. Qu'on imagine le ton de voix avec lequel Venus déſeſperée faiſoit cette apoſtrophe. Il y a une tendreſſe mélée de ſublime.

Auſſi pourquoi affronter les dangers... La douleur ſe change en reproches tendres. *Avec tant de charmes deviez-vous*

avoir la fureor d'attaquer des bêtes ſauvages? Cela eſt très-beau, il y a ici une antithèſe douce, & qui n'eſt preſque point ſenſible.

Venus a verſé autant de larmes qu'Adonis de gouttes de ſang. Ce calcul paroît-il aſſez noble? Il y a peu de grandeur à compter les larmes & les gouttes de ſang. Il ſemble que ce ſoit de l'eſprit tout pur. Il n'en falloit point ici.

Couvrez-le de fleurs; mais depuis qu'Adonis n'eſt plus. elles ſont toutes flétries. Si on diſoit que cela eſt trop joli, on pourroit répondre que dans la douleur, on veut que rien ne ſurvive à ce que l'on a perdu. Mais ce qui ſuit paroîtra outré aſſurément, d'autant plus, que ce n'eſt que la même figure pouſſée, comme on dit en terme d'art: *prodiguez vos parfums: à quoi vous ſerviront-ils? Puiſque vous avez perdu celui*, qui étoit *votre parfum.*

Les Amours ont coupé leurs cheveux. C'étoit un ſigne de douleur chez les Anciens: on le voit dans Homere, par l'exemple d'Achille, qui coupe les ſiens pour les jetter ſur le corps de Patrocle, & chez Sophocle par celui d'Oreſte, l'exemple d'Achille, qui coupe les ſiens pour les jetter ſur le corps de Patrocle, & chez Sophocle par celui d'Oreſte, qui fait la même choſe ſur le tombeau

de ſon pere Agamemnon. Tout ce tableau eſt charmant, il eſt gracieux, riant. Et nous ne ſaurions être de l'avis de ceux qui trouvent qu'il l'eſt trop, & qui diſent qu'il reſſemble plûtôt à un jeu d'enfans, qu'à un devoir funebre; d'autant plus que tout cet appareil n'eſt que la repréſentation dont parle Théocrite. Tous ces Amours n'étoient qu'en figure; & le Poëte ne les anime, que parce que c'eſt l'uſage des Poëtes de faire parler & agir toutes les figures dont ils font des deſcriptions.

Songez que tous les ans, &c. Cés derniérs vers nous annoncent aſſez clairement, que cet Ouvrage a été composé pour les Fêtes funebres qui revenoient tous les ans.

On nous pardonnera d'avoir parlé librement de ce qui nous a paru répréhenſible dans cet Ouvrage. Qu'on ſe rappelle, ſi on le veut bien, notre but, qui eſt d'aider les Jeunes-Gens à ſe former le goût. Les petits défauts de Bion ſont dans l'excès des ornemens; ceux de Théocrite ſont ordinairement dans l'excès opposé. Si nous avions été obligez de parler des fautes de ce dernier, nous l'euſſions fait avec la même liberté. Cependant cela eût peut-être été moins néceſſaire; parce que, dans le ſiécle où nous ſommes, on eſt, au moins pour les Ouvrages d'eſprit, plus prêt d'ap-

prouver les défauts de Bion, que ceux de Théocrite.

Si on veut se former une idée juste de l'expression des sentimens, on le peut par le moyen de cette Piéce. On y voit d'abord beaucoup d'interjections, qui sont le premier langage du sentiment quand il est seul; ensuite des tours naïfs, tels que l'apostrophe, l'exclamation, &c. quand le sentiment est lié à quelque pensée. Enfin des pensées douces, qui semblent porter en elles-mêmes le ton affectueux avec lequel on doit les prononcer. Et si le Poëte y parle souvent à l'imagination, c'est que la Poësie ne peut parler long-tems au cœur sans passer par l'esprit : car la parole, dont se sert la Poésie pour s'exprimer, est faite plustôt pour exprimer les idées que les sentimens; & les tours qui expriment les sentiments, supposent nécessairement des pensées & des paroles qui les puissent porter. C'est sur tout le discours de Venus qu'on doit remarquer. Les idées s'y succédent sans liaison & s'y choquent mutuellement. Rien n'est moins régulier. Elle en saisit une, puis elle l'abandonne, puis elle y revient, puis elle réfléchit sur sa douleur. elle s'écrie, elle appelle Adonis, elle lui veut parler, & ne lui dit rien. Tout ce desordre peint l'excès de sa douleur & le désespoir dont elle est accablée.

CHAPITRE IV.

Où on examine quelques Eglogues de Virgile.

17. VIrgile naquit à Mantoüe de parens d'une condition médiocre. Il fit ses premières études à Crémone, à Milan, & ensuite à Naples. Dès sa jeunesse il donna des marques de son génie poëtique, par de petits Ouvrages qui furent comme les préludes de ceux que nous admirons. Il vint à Rome & y trouva de puissans protecteurs. Pollion & Mècœne l'engagerent d'abord à faire ses Poësies Pastorales, & ensuite les Georgiques. Auguste, qui savoit connoître & récompenser le mérite, lui fit entreprendre l'Enéide: Poëme, qui ne fait pas moins d'honneur au nom Romain que les victoires qui l'ont rendu célèbre dans tout l'Univers. Nous avons donné le caractère des Eglogues de Virgile dans le second Chapitre: il ne s'agit maintenant que de le verifier par des exemples.

EGLOGUE V.

MENALQUE, MOPSUS. 5.

Le ſujèt de cette Eglogue eſt l'éloge funebre du berger Daphnis, & ſon Apothéoſe.

„ *Mén:* Pourquoi Mopſus, puiſque „ nous nous rencontrons ici, vous qui „ ſavez jouer du chalumeau, & moi qui „ ſçais chanter, ne nous aſſeyons-nous „ pas entre ces ormeaux & ces cou-„ driers?

„ *Mopſ.* Vous êtes le plus âgé. C'eſt „ à vous d'ordonner, Ménalque. Aſſey-„ ons-nous, je le veux, ſous cet om-„ brage qui ſemble ſe remuer au gré des „ Zéphirs; ou pluſtôt, ſi vous le voulez,

---

DAPHNIS

MENALCAS, MOPSUS.

MENALCAS.

CUr non, Mopſe, boni quoniam convenimus ambo,
Tu calamos inflare leves, ego dicere verſus,
Hic corylis mixtas inter conſedimus ulmos?

MOPSUS.

Tu major: tibi me eſt æquum parere, Menalca:
Sive ſub incertas Zephyris motantibus umbras,

„ entrons dans cette grotte : voyez „ cette vigne ſauvage qui la tapiſſe, & „ ces raiſins qui font varieté.

„ *Mén.* Il n'y a que le ſeul Amynte, „ dans ces lieux, qui puiſſe vous diſpu- „ ter le prix.

„ *Mopſ.* Il oſeroit le diſputer à Apol- „ lon même.

„ *Mén.* Commencez, Mopſus. Si vous „ ſavez quelques chanſons ſur les amo- „ urs de Philis, ou à la gloire d'Alcon, „ ou ſur les démêlez de Codrus. Com- „ mencez: Tityre gardera nos chevreaux „ dans la prairie.

„ *Mopſ.* J'aime mieux eſſayer les Vers

Sive antro potiùs ſuccedimus: aſpice ut antrum
Sylveſtris raris ſparſit labruſca racemis.

MENALCAS.

Montibus in noſtris ſolus tibi certet Amyntas.

MOPSUS.

Qnid ſi idem certet Phœbum ſuperare canendo?

MENALCAS.

Incipe, Mopſe, prior, ſi quos aut Phyllidis ignes
Aut Alconis habes laudes, aut jurgia Codri.
Incipe: paſcentes ſervabit Tityrus hœdos.

MOPSUS.

Immo hæc, in viridi nuper quæ cortice fagi

„ que

„ que je gravai l'autre jour ſur la verte „ écorce d'nn hêtre: j'écrivois à meſure „ que je chantois. Et après que vous les „ aurez ouis, dites à Amynte de venir „ me diſputer le prix.

„ *Mén:* Autant que le foible oſier cede „ au pâle olivier, & au roſier l'humble „ lavande. autant je crois qu'Amynte „ céde à Mopſus.

„ *Mopſ.* C'en eſt aſſez, Berger, nous „ voici dans la grotte.

„ Daphnis venoit de mourir. Les Nym- „ phes pleuroient ſon deſtin cruel. Vous

---

Carmina deſcripſi, & modulans alterna notavi,
Experiar : tu deinde jubeto certet Amyntas.

MENALCAS.

Lenta ſalix quantùm pallenti cedit olivæ,
Puniceis humilis quantúm ſaliunca roſetis :
Judicio noſtro tantùm tibi cedit Amyntas.

MOPSUS.

Sed tu deſine plura, puer : ſucceſſimus antro.
Extinctum Nymphæ crudeli funere Daphnim
Flebant (*a*) : vos coryli teſtes & flumina
Nymphis:

(*a*) *ExtinctumNym phœ.* Ce Vers eſt loux, triſte, ſimple. Il faut dans la douleur que vous vous abaiſſiez, dit Deſpréaux *Flebant* rejetté à l'autreVers fait une beauté d'harmonie, parce qu'il eſt diſſillabe & ſpondée. Un dactyle n'auroit par le même effet.

„ fûtes témoins de leurs larmes, Coudriers de ces bois, & vous clairs Ruiſ„ ſeaux; quand ſa mere déſolée, tenant „ entre ſes bras le corps de ſon malheu„ reux fils, ſe plaignoit de la dureté des „ aſtres & des dieux. On ne vit point „ dans ces triſtes jours les Bergers con„ duire leurs troupeaux dans les gras „ pâturages. On ne les vit point ſur le „ bord des fontaines: aucun n'approcha „ des ruiſſeaux ni des prairies. Infor„ tuné Daphnis! Les rochers ſauvages „ & les forêts répetèrent les gémiſſe„ mens des Lions qui pleuroient votre „ mort. Ce fut lui qui apprit à atteller „ des tigres au char de Bacchus, à célè-

---

Cum, complexa ſui corpus miſerabile nati,
Atque deos atque aſtra vocat crudelia mater.
Non ulli paſtos illis egêre diebus
Frigida, Daphni, boves ad flumina: ulla neque amnem
Libavit quadrupes, nec graminis attigit herbam.
Daphni, tuum Poenos etiam ingemuiſſe leones
Interitum, monteſque feri ſylvæque loquuntur.
Daphnis & Armenias curru ſubjungere tigres
Inſtituit: Daphnis thiaſos inducere Baccho,
Et foliis lentas intexere mollibus haſtas.

„ brer des danſes en l'honneur de ce „ Dieu, & à orner de pampre nos hou-„ lettes. De même que la vigne eſt l'or-„ nement des arbres, & le raiſin celui „ de la vigne: de même que les taureaux „ ſont l'honneur des troupeaux, & les „ moiſſons celui des graſſes campagnes; „ ainſi, cher Daphnis, vous étiez la „ gloire de nos hameaux. Depuis que „ les deſtins vous ont ravi, Palès même „ (a) & Apollon ont abandonné nos „ champs. Ces belles ſemences que „ nous avions jettées dans les ſillons „ ſont étouffées par l'ivraie & les her-„ bes ſtériles. Au lieu de la douce vio-„ lette & des narciſſes odoriférans, on

---

Vitis ut arboribus decori eſt, ut vitibus uvæ,
Ut gregibus tauri; ſegetes ut pinguibus arvis;
Tu decus omne tuis Poſtquam te fata tulerunt,
Ipſa Pales agros, atque ipſe reliquit Apollo.
Grandia ſæpe quibus mandavimus hordea ſulcis;
Infelix lolium, & ſteriles dominantur avenæ.
Pro molli viola, pro purpureo narciſſo,
Carduus & ſpinis ſurgit paliurus acutis.
Spargite humum foliis, inducite fontibus umbras,

(a) Déeſſe des Pa-|turages & des Bergers.

„ voit des ronces & des chardons hé-
„ riffez. Bergers, ſemez la terre de
„ feuillages, courbez au deſſus des fon-
„ taines les rameaux verdoyants. C'eſt
„ Daphnis qui l'ordonne, élevez lui un
„ tombeau & gravez-y ces Vers: *C'eſt*
„ *Daphnis, ce berger ſi connu dans les*
„ *bois, connu juſques dans les cieux. Il*
„ *eut un beau troupeau, mais le Berger*
„ *étoit encore plus beau.*

„ *Mén.* Charmant Berger, vos accens
„ ſont pour moi auſſi doux que le ſom-
„ meil pour le voyageur qui ſe délaſſe
„ ſur le gazon; où l'eau d'un clair ruiſ-
„ ſeau, dont il ſe déſaltere dans les ar-
„ deurs de l'Eté. Vous jouez du chalu-
„ meau, vous chantez auſſi bien que ce-

Paſtores mandat fieri ſibi talia Daphnis.
Et tumulum facite, & tumulo ſuperaddite
carmen:
Daphnis ego in ſylvis hinc uſque ad ſidera
notus:
Formoſi pecoris cuſtos formoſior ipſe.

MENALCAS.

Tale tuum carmen nobis, divine poëta,
Quale ſopor feſſis in gramine, quale per æſtum
Dulcis aquæ ſaliente ſitim reſtinguere rivo.
Nec calamis ſolùm æquiparas, ſed voce Magi-
ſtrum.

„ lui qui vous donna des leçons. Heu-
„ reux Berger! Vous le remplacerez
„ parmi nous. J'ose après vous essayer
„ ma foible voix. Je veux à mon tour
„ chanter la gloire de votre bien-aimé
„ Daphnis. Je veux la chanter. Il eut
„ aussi pour moi de la tendresse.
„ *Mopſ.* Vous ne pouvez me faire un
„ présent plus doux. Ce sujèt étoit bien
„ digne de vos chants, & Stimicon, il y
„ a déja long tems, m'a vanté les Vers
„ que vous avez faits en son honneur.
„ *Mén.* Daphnis environné de gloire
„ voit avec étonnement l'éclat de l'O-
„ lympe, & les nuages & les astres sous

Fortunate puer, tu nunc eris alter ab illo:
Nos tamen hæc quocumque modo tibi nostra vicissim
Dicemus, Daphninque tuum tollemus ad astra:
Daphnin ad astra feremus: amavit nos quoque Daphnis.

MOPSUS.

An quicquam nobis tali sit munere majus?
Et puer ipse fuit cantari dignus, & ista
Jampridem Stimicon laudavit carmiaa nobis.

MENALCAS.

Candidus insuetum miratur limen Olympi,
Sub pedibusque videt nubes & sidera Daphnis,

„ ſes pieds. Nos champs & nos bois
„ s'intéreſſent à ſon bonheur. Pan, les
„ jeunes Dryades, les Bergers, tout
„ prend part à ſon deſtin. Le loup n'épie
„ plus l'innocente proie. Le cerf n'a
„ plus à craindre le piége trompeur. Le
„ bien faiſant Daphnis fait régner la paix.
„ Les ſommèts hériſſez des montagnes
„ portent nos cris juſqu'aux cieux. Les
„ rochers & les bois rétentiſſent de ces
„ Vers: *Daphnis eſt dieu, Ménalque, il*
„ *eſt dieu.* O Daphnis ſois propice aux
„ Bergers. Voici quatre Autels: deux
„ en ton honneur, & deux en l'hon-
„ neur de Phœbus. Tous les ans je

Ergo alacris ſylvas & cetera rura voluptas,
Panaque, paſtoreſque tenet, Dryadaſque puellas.
Nec lupus inſidias pecori, nec retia cervis
Ulla dolum meditantur: amat bonus otia Daphnis.
Ipſi lœtitia voces ad ſidera jactant
Intonſi montes; ipſæ jam carmina rupes.
Ipſa ſonant arbuſta: Deus, Deus ille, Menalca.
Sis bonus ô felixque tuis! en quatuor aras:
Ecce duas tibi, Daphni, duoque altaria Phœbo.
Pocula bina novo ſpumantia lacte quotannis,

„ t'offrirai deux coupes pleines de lait „ nouveau & deux autres pleines des „ fucs de l'olive. Egayant nos feftins „ par la liqueur de Bacchus, je ferai d'a- „ bondantes libations du nectar de Sio „ devant mon foyer, fi c'eft dans la froi- „ de faifon; & à l'ombre des bois, fi „ c'eft dans le tems de la recolte. Je „ ferai chanter Egon & Damétas; Al- „ phéfibée imitera la danfe des Satyres „ (a). Tels feront les honneurs que

Craterafque duos ftatuam tibi pinguis olivæ:
Et multo inprimis hilarans convivia Baccho,
Ante focum, fi frigus erit, fi meffis, in umbra,
Vina novum fundam calathis Arvifia nectar.
Cantabunt mihi Damœtas, & Lyctius Ægon:
Saltantes Satyros imitabitur Alphefibœus.

(a) Les Satyres, étoient des efpéces de Dieux champetres, demi-hommes & demi-chévres. Il y en avoit de deux fortes, les vieux qu'on appelloit Silènes, les jeunes qu'on nommoit Satyres. Les Silènes paffoient pour être très favans. Ce fut un Silène qui éleva Bacchus. Les Satyres étoient badins, fautants, danfants; ils amufoient Bacchus dans fon enfance. Leurs danfes étoient pleines de vivacité & de hardieffe dans les mouvemens, mais elles n'exprimoient pas le fentiment. *V. Cafaub. de Satyr. poef.*

„ nous te rendrons toûjours, soit que „ nous célèbrions la fête des Nymphes, „ ou que nous fassions l'expiation de nos „ bleds. Tant que le sanglier se plaira „ dans les montagnes & le poisson dans „ les ondes: tant que les abeilles paî- „ tront le thim, & que les cigales boî- „ ront la rosée; ton nom vivra dans nos „ hameaux; nous te ferons des vœux „ comme à Bacchus & à Cerés, & la „ Religion même nous obligera de les „ aquitter.

Hæc tibi semper erunt, & cum solennia vota
Reddemus Nymphis, & cum lustrabimus agros.
Dum juga montis aper, fluvios dum piscis amabit:
Dumque thymo pascentur apes, dum rore cicadæ:
Semper honos nomenque tuum laudesque manebunt.
Ut Baccho Cererique, tibi sic vota quotannis
Agricolæ facient: damnabis tu quoque votis (a).

(a) *Damnabis tu quoque votis.* Vous condamnerez les hommes à acquitter leurs vœux. C'est un tour propre aux Latins, pour dire, vous accorderez des graces, & ceux qui auront fait quelque vœu pour les obtenir de vous seront obligez de les accomplir.

„ *Mopſ.* Comment pourrai-je recon„ noître le plaiſir que m'ont fait vos „ vers? Je lés préfére aux tiédes halei„ nes du vent de midi, au bruit des „ flots qui frémiſſent contre le rivage, „ & au murmure du ruiſſeau qui ſe hâte „ de couler dans un vallon pierreux.

„ *Mén.* Recevez de moi ces pipeaux „ ſur leſquels je chantai *la tendreſſe de* „ *Corydon pour Alexis, & quel eſt, Da-* „ *métas, ce troupeau malheureux?* (a)

„ *Mopſ.* Recevez donc auſſi à votre „ tour cette houlette ornée de bronze, „ dont les nœuds ſont pareils. Antigène

---

MOPSUS.

Quæ tibi, quæ tali reddam pro carmine dona?
Nam neque me tantum venientis ſibilus Auſtri,
Nec percuſſa juvant fluctu tam litora, nec quæ
Saxoſas inter decurrunt flumina valles.

MENALCAS.

Hac te nos fragili donabimus ante cicutâ.
Hoec nos, Formoſum Corydon ardebat Alexim.
Hæc eadem docuit, Cujum pecus? An Meliboei?

MOPSUS.

At tu ſume pedum, quod me, cum ſæpe rogaret

(a) Deux Eglogues de Virgile.

„ me l'a ſouvent demandée, & tout ai-
„ mable qu'il étoit alors, il n'a pû l'ob-
„ tenir.

18. Cette Piéce eſt toute dramatique. Elle commence par un Dialogue de deux Bergers, qui enſuite font chacun leur récit. Le ſtyle eſt partout vraiment paſtoral. Cependant on peut y diſtinguer trois eſpéces de nuances ou de degrez: le premier, dans le dialogue, ou entretien familier des deux Acteurs, qui ne ſe montrent que comme Bergers. C'eſt le ton de la comédie paſtorale. Les deux autres degrez ſont dans les récits, où les Bergers ſe montrent non ſeulement comme Bergers, mais comme Bergers poëtes, & par conſéquent inſpirez: ils ont un ton plus élevé. Le premier récit a le ton de l'Elegie; le ſecond tient du Lyrique.

19. *Entrons dans cette grotte.* C'eſt une image dans le caractère gracieux. La vigne ſauvage qui tapiſſoit l'intérieur de cette retraite, eſt préſentée de manière qu'elle fixe les yeux: c'eſt l'objèt qui avoit le plus de ſaillie dans l'image qu'offroit cette grotte.

Non tulit Antigenes (& erat tum dignus amari:)
Formoſum paribus nodis atque ære, Menalca.

Le fléxible ofier. Tour & comparaifon paftorale.

Coudriers de ces bois... Apoftrophe tendre, & paftorale. (*Miferabile,* fignifie digne de compaffion).

On ne vit point dans ces triftes jours... Tout ce morceau qui eft fans figure, & prefque nud, a parfaitement le ton de la douleur.

Ce fut lui qui apprit, &c. C'eft l'éloge du Berger. Il n'eft point chargé de phrafes, il eft fans pompe, fans apprêt. Daphnis avoit appris trois chofes aux Bergers: on les nomme, tout eft dit. Le refte de l'Elegie eft confacré à la douleur & aux regrets. On parle à Daphnis, comme s'il pouvoit entendre; on lui dit que tout eft changé dans la nature, depuis qu'il n'eft plus. Ainfi font faits les hommes. S'ils entendoient leur éloge funébre, il n'y a rien dont leur amour propre fût plus content que fi on leur difoit, que tout s'eft détruit avec eux, & que l'ordre du monde étoit attaché à leur vie.

C'eft Daphnis, &c. Le dernier de ces deux Vers, qui eft fi beau, eft très difficile à traduire. Il y a des Traducteurs qui ont efquivé la difficulté en traduifant en Vers. D'autres en voulant ferrer la penfée l'ont *biftournée.* Peut être qu'en voulant la rendre avec douceur, nous l'avons affoiblie.

Vous le remplacerez parmi nous. Il eſt vraiſemblable que le maître de Mopſus avoit été ce Daphnis qu'on pleure. Daphnis eſt mort. Mopſus, qui chante ſi bien, lui ſuccèdera dans les chœurs de Bergers. Ainſi il peut arriver qu'on a t mal traduit, *vous aurez le ſecond rang.*

Daphnis rayonnant de gloire voit avec étonnement. Cette image eſt grande & majeſtueuſe. Le mot *candidus.* qui quelquefois ſignifie *beau,* peut auſſi ſignifier ici, *lumineux, environné d'une gloire celeſte;* ce ſens ne fait qu'embellir l'image. Dans le reſte de l'Eglogue, on décerne à Daphnis tous les honneurs qui appartiennent aux dieux, des autels, des libations, des fêtes.

EGLOGUE VI.

SILENE 6.

„ Ma Muſe n'a point rougi d'habiter
„ dans les bois. C'eſt elle qui la première
„ daigna s'eſſayer ſur le chalumeau de
„ Syracuſe. J'allois chanter les Rois &

SILENUS.

PRima Syracuſio dignata eſt ludere verſu
Noſtra, nec erubuit ſylvas habitare Thalia.
Cum canerem reges & prælia, Cynthius aurem
Vellit, & admonuit: Paſtorem, Tityre, pingues

„ les combats, quand Apollon, me ti-
„ rant par l'oreille, me dit: Tityre, un
„ Berger ne doit chanter que ses brebis:
„ son ton est la douceur & la simplicité.
„ Je vais donc, Varus (a), (car assez
„ d'autres s'empresseront de célébrer
„ votre gloire & vos exploits,) je vais
„ tenter un air champêtre sur le simple
„ chalumeau. Si cependant quelque
„ amateur des Bergeries lit ces Vers;
„ il saura que nos bruyères & nos bois
„ ont retenti du nom de Varus. Il n'y
„ a point de Vers qui soient plus agréa-
„ bles à Phébus, que ceux où il voit le
„ nom de ce Guerrier.

Pascere oportet oves, deductum dicere carmen.
Nunc ego (namque super tibi erunt qui dicere laudes,
Vare, tuas cupiant, & tristia condere bella)
Agrestem tenui meditabor arundine Musam.
Non injussa cano: si quis tamen hæc quoque, si quis
Captus amore leget; te nostræ, Vare, myricæ,
Te nemus omne canet: noc Phœbo gratior ulla est,
Quàm sibi quæ Vari præscripsit pagina nomen.

(a) Ce Varus est Quintilius Varus, fameux par sa défaite en Germanie, l'an de Rome 762.

„ Muſes, pourſuivez. Deux jeunes „ Bergers Chromis & Mnaſyle, trou- „ vèrent un jour Silène endormi dans „ une grotte. Il avoit, ſelon ſa coûtu- „ me, les veines encore enflées du jus „ dont il s'étoit abreuvé la veille. Sa „ couronne de fleurs étoit tombée au- „ près de lui, & à ſa ceinture pendoit „ une large coupe dont les anſes étoient „ preſque uſées. Souvent le Vieillard „ avoit promis à ces Bergers de leur „ chanter des Vers; il les avoit trom- „ pez. Ils le ſaiſirent cette fois, le liè- „ rent avec ſes propres guirlandes. Eglé, „ la plus belle des Naïdes, ſe joignit aux „ Bergers & leur donna une nouvelle „ confiance. Le Vieillard ouvre les „ yeux, il voit cette Nymphe qui lui

---

Pergite, Pierides. Chromis & Mnaſylus in antro
Silenum pueri ſomno videre jacentem,
Inflantum heſterno venas, ut ſemper, Iaccho.
Serta procul tantum capiti delapſa jacebant:
Et gravis attritâ pendebat cantharus anſâ.
Aggreſſi (nam ſæpe ſenex ſpe carminis ambos
Luſerat) injiciunt ipſis ex vincula ſertis.
Addit ſe ſociam, timidiſque ſupervenit Ægle,
Ægle Naïadum pulcherrima: jamque videnti
Sanguineis frontem moris & tempora pingit.

„ barbouille le front & les joues avec „ des mûres. Pourquoi me liez vous, „ Enfans, dit le bon Silène, en riant? „ Otez-moi ces liens. Il vous ſuffit d'a- „ voir montré que vous l'avez pû. Je „ vais chanter puiſque vous le voulez. „ Il commence. Auſſitôt les Faunes des „ bois, tous les Animaux ſe jouent au- „ tour de lui: les chênes antiques ba- „ lancent leur tête en cadence. Jamais „ les rochers du Parnaſſe ne furent ſi „ charmez de la voix de Phœbus, ni les „ monts Rhodope & Iſmare de celle „ d'Orphée.

„ Il chanta cet eſpace immenſe, où „ furent confondus les élémens, la ter- „ re, l'air, l'eau, le feu liquide, d'où

Ille dolum ridens: Quo vincula nectitis? inquit.
Solvite me, pueri: ſatis eſt potuiſſe videri.
Carmina, quæ vultis, cognoſcite: . . . .
. . . . ſimul incipit ipſe.
Tum vero in numerum Faunoſque feraſque videres
Ludere, tum rigidas motare cacumina quercus,
Nec tantum Phœbo gaudet Parnaſſia rupes,
Nec tantum Rhodope miratur & Iſmarus Orphea.
Namque canebat uti magnum per inane coacta

„ naissent tous les êtres, & desquels se „ forma d'abord l'Univers. Comment „ le globe de la Terre s'affermit, se sé- „ para des eaux, & se revêtit peu-à-peu „ des différentes formes. Il chanta „ l'étonnement de la Terre à la pre- „ mière vûe des rayons du Soleil, la „ formation des nuages qui s'élevent „ & qui retombent en pluie; enfin la „ naissance des arbres & des animaux, „ qui d'abord en petit nombre s'égarè- „ rent dans les montagnes qu'ils ne „ connoissoient pas.

„ Il chanta ensuite les pierres jettées

Semina, terrarumque, animæque, marisque fuissent;
Et liquidi simul ignis: ut his exordia primis
Omnia, & ipse tener mundi concreverit orbis.
Tum durare solum, & discludere Nerea ponto
Cœperit, & rerum paullatim sumere formas.
Jamque novum ut terræ stupeant lucescere solem,
Altiùs atque cadant submotis nubibus imbres;
Incipiant sylvæ cùm primum surgere, cùmque
Rara per ignotos errent animalia montes.
Hinc lapides Pyrrhæ jactos, Saturnia regna,

„ par

„ par Pyrrha (*a*), le régne de Saturne (*b*), „ les vautours du Caucafe (*c*), le larcin „ de Promethée. Il y joignit l'avanture „ d'Hilas qui tombe dans la fontaine, „ & les cris d'Hercule (*d*) qui fait ré- „ péter tant de fois le nom d'Hilas aux „ rivages d'alentour. Il déplore le mal-

---

Caucafeaque refert volucres, furtumque Pro-
metheï.
His adjungit Hylan, nautæ quo fonte relictum
Clamaffent: ut litus, Hyla, Hyla omne fonaret.

(*a*) Pyrrha étoit femme de Deucalion. Après le déluge univerfel qui avoit fait périr tous les hommes, ils confultèrent l'oracle de Thémis fur la manière de réparer le genre humain: l'oracle leur répondit qu'ils n'avoient qu'à jetter derrière eux des pierres: que Pyrrha feroit des femmes & Deucalion des hommes. C'eft pour cela, dit Pindare, qu'on a appellé les hommes λάοι, de λάας, pierre.

(*b*) Saturne, le pere des Dieux. Son régne eft ce qu'on appelle le fiécle d'or.

(*c*) Vautours, ce font ceux de Promethée. Ce Dieu ayant formé l'homme de terre & d'eau, vola le feu du ciel pour l'animer. Jupiter l'attacha fur le Mont-Caucafe, où un Vautour mangeoit fon foie à mefure qu'il renaiffoit. Ce fut Hercule qui le délivra.

(*d*) Hercule étoit fils de Jupiter & d'Alcmène. Il eft fameux par fes travaux; mais il méritoit encore plus de l'être par fa bonté, fon équité, fon amour pour la Gréce. *V. Ifoc. ad Philip.*

„ heur de Pasiphaë (a) qui eût été heu-
„ reuse, s'il n'y eût jamais eu de trou-
„ peaux. Princesse infortunée, quelle est
„ votre folie? Les filles de Prétus (b)
„ remplirent les campagnes de faux mu-
„ gissemens; mais aucune d'elles ne
„ connut ces fureurs, quoique souvent
„ elles eussent craint le joug du labou-
„ reur, & cherché sur leurs têtes, des
„ cornes qui n'y étoient pas. Triste
„ Pasiphaë, vous vous égarez sur les
„ montagnes, tandis qu'il rumine à l'om-
„ bre, couché sur l'hyacinthe, ou qu'il
„ suit quelque génisse du troupeau.
„ Nymphes des bois, Nymphes du mont

Et fortunatam, si nunquam armenta fuissent,
Pasiphaën nivei solatur amore juvenci.
Ah, virgo infelix, quæ te dementia cepit?
Prœtides implerunt falsis mugitibus agros:
At non tam turpes pecudum tamen ulla secuta est
Concubitus: quamvis collo timuisset aratrum,
Et sæpe in levi quæsisset cornua fronte.

(a) Pasiphaë étoit fille du Soleil & femme de Minos. Elle est célébre dans la Fable par la passion qu'elle eut pour un taureau. Elle mit au monde le Minotaure, monstre demi-homme & demi-taureau.

(b) Les filles de Prétus prétendirent qu'elles étoient plus belles que Junon. Celle-ci pour les punir leur fit croire qu'elles étoient vaches.

„ Dyctis (a), fermez les avenues des „ forêts, peut-être que mes yeux dé„ couvriront ses traces. Peut-être que „ l'herbe tendre l'aura retenu, où qu'il „ aura suivi quelque troupeau vers les „ étables de Gortyne. Le vieux Silène „ chanta encore Atalante (b) qui fut „ éblouie par les pommes des Hespéri„ des (c). Il enveloppa d'une écorce

---

Ah, virgo infelix, tu nunc in montibus erras:
Ille latus niveum molli fultus hyacintho,
Illice sub nigra pallentes ruminat herbas:
Aut aliquam in magno sequitur grege: claudite Nymphæ,
Dictææ Nymphæ, nemorum jam claudite saltus,
Si qua fortè ferant oculis sese obvia nostris
Errabunda vobis vestigia Forsitan illum
Aut herba captum viridi, aut armenta secutum,

(a) Montagne de Crète.

(b) Athalante, Fille de Schénée Son pere ne vouloit la donner en mariage qu'à celui qui la vain croit à la courseHippomènes jetta dans la carrière des pommes d'or Athalante voulut les ramasser, & Hyppomènes remporta le prix.

(c) Les Hespérides étoient trois filles d'-Hespérus qui avoient un jardin où il y avoit des pommes d'or gardées par un Dragon qu'Hercules tua pour en cueillir.

„ amère & de mouſſe les Sœurs de Phaë-
„ (*a*), qui ſe changent en aulnes & s'élé-
„ vent dans les airs.

„ Enſuite il chanta Gallus (*b*) ſe pro-
„ menant aux bords du Permeſſe. Il dit
„ comment une des Muſes le mena ſur
„ l'Hélicon (*c*), où toute la cour d'A-
„ pollon (*d*) ſe leva pour lui faire hon-
„ neur: comment le Berger Linus (*e*)

Perducant aliquæ ſtabula ad Gortynia vaccæ.
Tum canit Heſperidum miratam mala puellam:
Tum Phaëthontiadas muſco circumdat amaræ
Corticis atque ſolo proceras erigit alnos.
Tum canit, errantem Permeſſi ad flumina
    Gallum,
Aonas in montes ut duxerit una ſororum;

(*a*) On les appelloit Héliades, Elles furent ſi touchées de la mort de Phaëton que les Dieux les métamorphosèrent en peupliers.

(*b*) P. Corn. Gallus étoit un favori d'Auguſte qui s'étoit élevé par ſon mérite & ſes ſervices. Il étoit protecteur déclaré de Virgile. Il aimoit les Vers & en faiſoit. Il compoſa quatre livres d'Elégies pour Lycoris.

(*c*) Hélicon, montagne conſacrée aux Muſes.

(*d*) Apollon étoit fils de Jupiter & de Latone. C'eſt le Dieu de la Poëſie, de la Muſique, & le chef des neuf Muſes.

(*e*) Linus, fils d'Apollon & de Terpſichore, il fut, dit-on, l'inventeur des chanſons lyriques.

„ couronné de verdure & de fleurs lui „ dit: Recevez de la main des Muſes ce „ chalumeau: c'eſt le même qu'elles „ donnèrent autrefois au Vieillard d'A- „ ſcra (*a*) dont les accens attiroient les „ arbres, du haut des montagnes. Chan- „ tez ſur cet inſtrument l'origine de la „ forêt de Grynée, & qu'il n'y en ait „ point dont Apollon tire plus de gloire.

„ Dirai je le récit qu'il fit de la tra- „ hiſon de la fille de Niſus (*b*), & de la „ fureur de l'autre Scylla dont les flancs

---

Utque viro Phœbi chorus aſſurrexerit omnis:
Ut Linus hæc illi divino carmine Paſtor,
Floribus atque apio crines ornatus amaro,
Dixerit: Hos tibi dant calamos, en accipe Muſæ,
Aſcræo quos ante ſeni; quibus ille ſolebat
Cantando rigidas deducere montibus ornos.
His tibi Grynæi nemoris dicatur origo:
Ne quis ſit lucus, quo ſe plus jactet Apollo.

(*a*) C'eſt Héſiode, poëte contemporain d'Homere.

(*b*) Il y a deux Scylla dans la Fable. L'une fille de Niſus qui coupa à ſon pere un cheveu dont dépendoit la deſtinée des Mégariens. L'autre étoit fille de Phorcys Circé la transforma en monſtre; elle ſe précipita dans la mer de Sicile où les Poëtes ont feint qu'on entendoit ſes heurlemens.

„ font armez de gueules de chiens aboy-
„ ants? Elle affaillit les vaiffeaux d'U-
„ lyffe (*a*) & devora, ô Dieux! fes pâles
„ matelots, dans le fond de la mer, avec
„ fes monftres. Dirai-je comment il
„ peignit la métamorphofe de Terée (*b*),
„ l'horrible mets que Philomèle (*c*) lui
„ aprêta? Comment il s'enfuit dans les
„ déferts, & vint enfuite voltiger au-

Quid loquar? aut Scyllam Nifi, quam fama
fecuta eft,
Candida fuccinctam latrantibus inguina mon-
ftris,
Dulichias vexaffe rates, & gurgite in alto,
Ah, timidos nautas canibus laceraffe marinis:
Aut ut mutatos Terei narraverit artus?
Quas illi Philomela dapes, quæ dona pararit?

(*a*) Ulyffe Ruy d'Itaque, fils de Laërte, il eft célébre par le poëme d'Homere qui porte fon nom, l'Odyffée. C'eft le héros de la prudence.

(*b*) Terée Roi de Thrace & fils de Mars. Il fut métamorphofé en epervier.

(*c*) Philomele étoit fille de Pandion Roi d'Athènes, fœur de Procné qui époufa Terée. Celui-ci ayant fait violence à Philomele & lui ayant enfuite coupé la langue; cette Princeffe trouva le moyen d'en inftruire fa fœur, & alors toutes deux pour fe venger, fervirent à Terée fon propre fils Itys. Philomele fut changée en roffignol & Proché en hirondelle.

„ deſſus de ſon propre palais ? Enfin
„ Zilène répeta tout ce que l'heureux
„ Erotas (*a*) avoit entendu chanter à
„ Apollon ſur ſes bords, & que les lau-
„ riers de ce fleuve avoient retenus : les
„ vallées en retentirent & portèrent ces
„ ſons mélodieux juſques dans les cieux.
„ Cependant l'étoile du ſoir obligea les
„ Bergers de raſſembler leurs brebis, de
„ les compter : l'Olympe ſembloit ne
„ ſe prêter qu'à regret.

20. Monſieur de Fontenelle, dans ſon diſcours ſur l'Eglogue, a traité celle-ci fort durement ; il eſt inutile de rapporter ici ſes qualifications. Un autre Critique de ſon côté l'a défendue à ſa façon. Ce n'eſt point à nous à juger leur querelle. Tachons d'examiner la Pièce

---

Quo curſu deſerta petiverit, & quibus ante
Infelix ſua tecta ſupervolitaverit alis ?
Omnia quæ, Phœbo quondam meditante, beatus
Audiit Eurotas, juſſitque ediſcere lauros,
Ille canit, pulſæ referunt ad ſidera valles.
Cogere donec oves ſtabulis, numerumque referre
Juſſi, & invito proceſſit Veſper olympo.

(*a*) L'Erotas eſt une rivière de Laconie, qu'on appelle aujourd'hui *Baſilipotamo*.

fans préjugé, & ne foyons ni trop diffi-ciles, ni trop peu, de crainte d'y perdre.

Le fujet du Poëme eft Silène furpris dans une grotte, par deux Bergers qui le forcent, en riant, de leur chanter des Vers qu'il leur avoit promis déja plufi-eurs fois.

Pour l'objèt ou le but du Poëte, j'a-voue que je ne le vois pas trop. Mais en même tems, je crois que l'indolence qui convient aux Bergers, femble leur permettre de n'en avoir d'autre que de faire ce qu'ils font, c'eft-à dire de chan-ter pour chanter, cet objèt fuffit pour des pareffeux.

Dans le commencement le Poëte s'ex-cufe auprès de Varus de ce qu'il ne chan-te point les combats, parce qu'un Berger ne doit point s'élever à de fi hautes ma-tières. Et tout de fuite il décrit la cré-ation du monde en Vers de haut ftyle. Je crois bien qu'un dieu Berger peut parler de la formation du monde; mais il eft affez fingulier que, dix Vers plus haut, le Poëte fe foit défendu la haute poëfie. Que ne mettoit-il ailleurs ce préambule?

Le fecond reproche fait à cette Piéce, eft que rien n'y eft lié. Ce qui a trompé ceux qui l'ont fait, c'eft qu'ils ont re-gardé les vers de Virgile comme étant ceux de Silène. Or ce n'eft point Silène qui parle, c'eft le Poëte qui ne fait que

donner le précis, & faire une espéce d'analyse des différentes matières que Silène avoit traitées fort au long, en parlant aux Bergers. Dans cette analyse le Poëte s'arrête plus ou moins sur chaque article, selon qu'ils sont plus intéressans, ou qu'ils demandent plus de détail.

Le troisiéme reproche est que le Poëte ait placé son ami Gallus entre les fables de Pirrha, d'Hilas, de Pasiphaé, de Sylla, de Terée, de Philoméle. Il est vrai que Silène a bien l'air d'avoir consulté l'amitié de Virgile, plustôt que Virgile d'avoir répété les discours de Silène. Gallus, qui est un personnage vrai, nous étonne de le voir au milieu de ces fables, dont quelques unes ressemblent à des contes de vieilles.

Voilà l'impression que nous a fait cette Piéce. Il peut se faire qu'elle ne soit pas juste. Nous ne demandions pas mieux que de trouver tout parfait; & nous serions charmez d'être détrompez â notre profit.

21. S'il y a quelques défauts dans le fonds de cette Piéce, en récompense les images & la poësie du style en sont ravissantes. *Nec Phœbo*... Il n'y a point de vers qui soit plus agréable à Phébus... Ce tour est très-délicat. Le tableau du vieux Silène endormi est d'après nature; le badinage d'Eglé est très-gracieux &

très-riant, auſſi bien que la douceur du bon Silène qui s'y prête de bonne grace.

Dès qu'il prélude, &c. Voilà la licence, voilà l'enthouſiaſme poëtique: les chênes endurcis balancent leurs têtes, *motare*, ſignifie le mouvement d'une grande maſſe.

Il chanta d'abord,.. Tout ce morceau n'eſt qu'un crayon, mais il eſt de la main d'Apelle, tout y eſt hardi. La Terre étonnée de l'éclat du ſoleil, qu'elle voit pour la premiére fois; les forêts qui ſortent de terre; les bêtes ſauvages qui ſe perdent dans les montagnes; toutes ces images ont un dégré de grandeur qu'on peut appeller ſublime.

Il y joignit l'avanture d'Hilas. Voici comme Théocrite la raconte dans ſa treiziéme Idylle:

„ Hilas accompagnoit Hercule dans „ l'éxpédition des Argonautes. Il de- „ ſcendit avec ce Heros & Télamon ſur „ les côtes de Cio. Le jeune Hilas prit „ un vaſe pour aller puiſer l'eau de quel- „ que fontaine. Il en trouva une ſur le „ penchant d'un côteau. Elle étoit en- „ vironnée d'herbes odoriférantes, de „ chélidoine, d'achefleurie, d'hyacinthe. „ Des Nymphes, qui ne ſommeillèrent „ jamais, danſoient au milieu de ſes flots „ argentez. Elles ſe nommoient l'une „ Eunice, la ſeconde Mélis, la troiſié- „ me Nycée, qui avoit le regard com-

„ me le printems. Hilas voulant plon-
„ ger ſon vaſe, les Nymphes le trouvè-
„ rent ſi beau, qu'elles ſe prirent à ſes
„ mains. Il tomba dans les ondes, ainſi
„ qu'un aſtre qui ſe détache du ciel &
„ ſe précipite dans la mer. L'Enfant dé-
„ ſolé pleuroit; mais les Nymphes le
„ tenant ſur leurs genoux tâchoient de
„ le conſoler par leurs diſcours. Ce-
„ pendant Hercule troublé parcourt
„ toute la contrée : trois fois il appella
„ à grands cris ſon cher Hilas, trois
„ fois Hilas l'entendit: mais la voix de
„ l'Enfant, preſque étouffée dans les
„ eaux, parvint à peine aux oreilles
„ d'Hercule, & lui fit croire qu'il en
„ étoit fort loin. Alors, tel qu'un lion
„ ſecouant ſa crinière, &c.

Tout ce que le Poëte dit à ſon ami Gallus eſt d'une grande fineſſe: la louange eſt heureuſement enchaſſée: on ne dit point qu'il a beaucoup d'eſprit, beaucoup de talent, qu'il parle bien; mais, tout le Chœur des Muſes ſe leva pour lui faire honneur. Enfin l'idée de Terée qui, changé en oiſeau, vient voltiger ſur ſa propre maiſon, eſt très ingénieuſe: & le mot *ſupervolitaverit*, eſt d'une légèreté qui mérite d'être remarquée dans cet endroit.

EGLOGUE X.

GALLUS. 7.

Le ſujet de cette Eglogue eſt l'amour de Gallus qui aimoit Lycoris & qui n'en étoit pas aimé.

„ O, Aréthuſe (a) daignez m'inſpirer „ encore cette fois! Je vais chanter des „ vers pour mon cher Gallus, des vers „ qui ſoient lûs même de Lycoris. Peut-„ on refuſer des vers à Gallus? Inſpirez-„ moi; & qu'ainſi puiſſe votre onde „ couler ſous les flots de la mer de Si-

---

GALLUS.

Extremum hunc, Arethuſa, mihi concede laborem.
Pauca meo Gallo, ſed quæ legat ipſa Lycoris,
Carmina ſunt dicenda: neget quis carmina Gallo?
Sic tibi, cum fluctus ſubterlabêre Sicanos,
Doris amara ſuam nón intermiſceat undam,

(a) Aréthuſe compagne de Diane; elle fut changée en fontaine; les Poëtes ont prétendu qu'elle tiroit ſon origine du fleuve Alphée qui coule dans le Peloponnèſe, & dont les eaux traverſoient celle de la mer pour la former dans l'île d'Ortygie, qui faiſoit partie de la ville de Syracuſe.

„ cile sans se mêler avec l'onde amere „ de Doris. Commencez, & tandis que „ mes chèvres broutent les arbrisseaux, „ chantons les tristes amours de Gallus „ Ces lieux ne seront pas sourds à mes „ accens, mille échos vont les répéter „ dans les bois.

„ Où étiez-vous, Nymphes des eaux? „ Dans quels bois, sur quelles montagnes, quand le malheureux Gallus „ périssoit d'amour? Car vous n'étiez „ alors arrêtées ni sur le Parnasse (*a*), „ ni sur le Pinde, ni sur les bords de la „ fontaine Aganippé (*b*). Les lauriers & „ les bruyères l'ont pleuré. Le mont

---

Incipe, sollicitos Galli dicamus amores;
Dum tenera attondent simæ virgulta capellæ.
Non canimus surdis; respondent omnia sylvæ
Quæ nemora; aut qui vos saltus habuere, puellæ
Naïades, indigno cum Gallus amore periret?
Nam neque Parnassi vobis juga, nam neque Pindi
Ulla moram fecere, neque Aonia Aganippe.

(*a*) Parnasse, montagne de la Phocide consacrée aux Muses; aussi-bien que le Pinde en Thessalie.

(*b*) Aganippé, fontaine au pied de l'Hélicon. Elle étoit consacrée aux Muses.

„ Ménale (a) couvert de hauts pins, les
„ rochers du froid Lycée furent touchez,
„ lorſqu'ils virent ce Berger malheureux
„ étendu dans une grotte ſolitaire, en-
„ touré de ſes triſtes brébis: car les bré-
„ bis prennent part auſſi aux maux des
„ Bergers; & vous, divin Poëte, ne
„ dedaignez pas de vous interreſſer aux
„ brébis: le bel Adonis les faiſoit paître
„ le long des ruiſſeaux.
„ Tous les Paſteurs de la contrée vin-
„ rent le voir, Ménalque qui venoit de
„ recueillir les glands abbatus par l'ora-
„ ge, vint tout mouillé. Tous ils de-
„ mandèrent, d'où vient cet amour?
„ Apollon vint lui-même, d'où vient

Illum etiam lauri, illum etiam flevere myricæ.
Pinifer illum etiam ſola ſub rupe jacentem
Mænalus & gelidi fleverunt ſaxa Lycæi.
Stant, & oves circum, noſtri nec pœnitet illas:
Nec te pœniteat pecoris, divine poëta.
Et formoſus oves ad flumina pavit Adonis.
Venit & upilio, tardi venere bubulci:
Uvidus hybernâ venit de glande Menalcas.
Omnes, unde amor iſte, rogant, tibi? Venit
Apollo.

(a) Ménale, montagne où Apollon alloit chanter la métamorphoſe de Daphné en laurier.

„ cette folie, Gallus? L'objet de votre „ tendresse, Lycoris suit un autre à travers les neiges, au milieu des armes. „ Sylvain (*a*), la tête couronnée de „ feuillages & les mains remplies de lis „ & de tiges fleuries, vint aussi. Et le „ Dieu Pan (*b*), nous l'avons vû le visage „ peint avec du jus d'hieble, & du vermillon. Quand mettrez vous fin à „ vos pleurs, vous dit-il? L'Amour „ n'y fait point d'attention. Les prairies ne se rassasient point d'eau, ni „ les abeilles de cytise, ni les chevres „ de feuillages, ni aussi l'Amour cruel „ des larmes qu'on répand.

Galle, quid insanis? inquit: tua cura Lycoris,
Perque nives alium, perque horrida castra secuta est.
Venit & agresti capitis Sylvanus honore,
Florentes ferulas & grandia lilia quassans.
Pan Deus Arcadiæ venit, quem vidimus ipsi
Sanguineis ebuli baccis minioque rubentem.
Ecquis erit modus? inquit: amor non talia curat.
Nec lacrymis crudelis amor, nec gramina rivis,
Nec cytiso saturantur apes, nec fronde capellæ,

(*a*) Sylvain, Dieu des forêts.

(*b*) Pan, fils de Mercure & dieu des Bergers. Il inventa le chalumeau.

„ Alors le triste Gallus, parla ainsi:
„ O vous, qui seuls savez chanter, Ber-
„ gers d'Arcadie (a), vous ferez donc
„ retentir vos montagnes du récit de
„ mes maux. Que mes os reposeront
„ mollement dans le tombeau, si votre
„ flûte veut bien chanter mes amours.
„ Que n'ai-je été Berger ainsi que vous?
„ Que n'ai-je, ainsi que vous, gardé les
„ troupeaux, ou vendangé les raisins
„ murs. J'aurois aimé soit Philis, soit
„ Amynte. Amynte eût été bazané?
„ Qu'importe? C'est la couleur de la
„ violette & de l'hyacinte, L'objèt de
„ ma tendresse, quel qu'il eût été, se

Tristis at ille. Tamen cantabitis, Arcades,
Inquit,
Montibus hæc vestris: soli cantare periti
Arcades. O mihi tum quàm molliter ossa
quiescant
Vestra meos olim si fistula dicat amores!
Atque utinam ex vobis unus, vestrique fuissem
Aut custos gregis, aut maturæ vinitor uvæ!
Certè sive mihi Phyllis, sive esset Amyntas,
Seu quicunque furor (quid tum, si fuscus
Amyntas?
Et nigræ violæ sunt, & vaccinia nigra.)

(a) L'Arcadie est une partie du Péloponèse.

„ fût

„ fût aſſis auprès de moi entre des ſau-
„ les, ſous des pampres verds. Philis
„ auroit été me cueillir des fleurs, A-
„ mynte m'eût chanté des airs. Que
„ ces fontaines ſont fraîches! Que
„ l'herbe de ces prairies eſt molle! Que
„ ce bois eſt agréable! Que ne puis je
„ paſſer ici tous mes jours avec vous,
„ Lycoris! Mais un amour inſenſé vous
„ retient au milieu des camps & des
„ armées, dans des lieux environnez
„ d'ennemis, loin de votre patrie (ah,
„ que n'en puis je douter!) Vous par-
„ courez, cruelle, & vous parcourez
„ ſans moi, les ſommèts glacez des Al-
„ pes, vous bravez ſans moi, les neiges
„ & les frimats de la Germanie. Puiſ-
„ ſiez-vous ne pas ſentir ces froids ri-
„ goureux! Puiſſent ces durs glaçons
„ reſpecter vos pieds délicats!

Mecum inter ſalices lenta ſub vitæ jaceret:
Serta mihi Phyllis legeret, cantaret Amyntas.
Hic gelidi fontes, hic mollia prata, Lycori:
Hic nemus, hic ipſo tecum conſumerer ævo.
Nunc inſanus amor duri te Martis in armis
Tela inter media atque adverſos detinet hoſtes.
Tu procul à patria (nec ſit mihi credere) tantum,
Alpinas, ah dura, nives, & frigora Rheni

„ J'irai, j'irai parmi les Bergers chan-
„ ter fur le chalumeau du Pafteur de
„ Sicile (a) les Vers que le Poëte de
„ Chalcide (b) a faits pour moi. C'en
„ eft fait, je vais me perdre, avec ma
„ douleur, dans les forêts, dans les an-
„ tres fauvages, & graver mes amours
„ fur l'écorce des jeunes arbres. Ils
„ croîtront, & mon amour avec eux.
„ Cependant je me promenerai avec les
„ Nymphes fur le mont Ménale. Je
„ pourfuivrai le fanglier vigoureux. Les
„ froids cruels ne m'empêcheront point
„ de faire avec mes chiens les enceintes
„ du mont Parthénius (c). Déja je crois
„ parcourir les rochers & les bois qui

Me fine fola vides. Ah te ne frigora lædant:
Ah tibi ne teneras glacies fecet afpera plantas
Ibo, & Chalcidico quæ funt mihi condita verfu
Carmina Paftoris Siculi modulabor avenâ.
Certum eft in fylvis, inter fpelæa ferarum,
Malle pati, teuerifque meos incidere amores
Arboribus: crefcent illæ, crefcetis amores.
Interea mixtis luftrabo Mænala Nymphis,
Aut acres venabor apros: non me ulla vetabunt

(a) Théocrite.

(b) Ce Poëte eft, à ce que quelques Commentateurs prétendent, Euphotion, dont Gallus avoit traduit les Vers grecs.

(c) La montagne d'Arcadie.

„ retentiſſent. Je prends plaiſir à lancer „ des traits. Mais puis-je ainſi guérir „ mes maux? Ce Dieu cruel ſait-il s'at- „ tendrir en les voyant?... Mais déja je „ ſuis ſenſible aux charmes des bois & „ à la compagnie des Nymphes. Adieu „ forêts, adieu: tous vos amuſemens, „ ne peuvent charmer ma douleur. En „ vain je boirois les eaux glacées de „ l'Hébre (*a*): j'irois vivre au milieu des „ neiges de Thrace [*b*]: j'irois être Pa- „ ſteur où les feux du tropique brûlent „ la dure écorce des ormes d'Ethiopie[*c*];

Frigora Parthenios canibus circumdare ſaltus.
Jam mihi per rupes videor lucoſque ſonantes
Ire: libet Partho torquere Cydonia cornu
Spicula: tanquam hæc ſint noſtri medicina furoris,
Aut Deus ille malis hominum miteſcere diſcat.
Jam neque Hamadryades rurſum, nec carmina nobis
Ipſa placent: ipſæ rurſum concedite ſylvæ.
Non illum noſtri poſſunt mutare labores:

(*a*) L'Hébre eſt une riviére de Thrace.

(*b*) La Thrace, ce pays eſt ſitué en Europe au ſeptentrion de la mer Ægée, aujourd'hui Archipel.

(*c*) L'Ethiopie eſt une partie de l'Afrique où le Nil prend ſa ſource. Ce pays eſt brûlant.

„ l'amour triomphe de tout, ſoumet-
„ tons-nous à l'amour.

„ C'eſt aſſez Muſes. Votre Eleve eſt
„ content des Vers que vous lui avez
„ dictez tandis qu'il treſſoit ſes corbeil-
„ les de jonc. Faites valoir ces Vers
„ auprès de ce Gallus, pour qui mon
„ amitié s'augmente de jour en jour,
„ ainſi qu'un jeune arbre dans la nou-
„ velle ſaiſon. Levons nous, l'ombre,
„ & ſur tout l'ombre du genievre eſt
„ dangereuſe pour les Bergers qui chan-
„ tent; elle eſt nuiſible même aux fruits.
„ Retournez mes chevres, vous êtes
„ raſſaſiées: & l'étoile du ſoir paroît.

Nec ſi frigoribus mediis Hebrumque bibamus,
Sithoniaſque nives hyemis ſubeamus aquoſæ:
Nec ſi, cum moriens alta liber aret in ulmo,
Æthiopum verſemus oves ſub ſidere Cancri.
Omnia vincit amor; & nos cedamus amori.
Hæc ſat erit, Divæ, veſtrum cecinisse poëtam,
Dum ſedet, & gracili fiſcellam texit hibiſco,
Pierides, vos hæc facietis maxima Gallo:
Gallo, cujus amor tantum mihi creſcit in horas,
Quantum vere novo viridis ſe ſubjicit alnus.
Surgamus: ſolet eſſe gravis cantatibus umbra:
Juniperi gravis umbra: nocent & frugibus umbræ.
Ite domum ſaturæ, venit Heſperus, ite capellæ.

20. Cette Eglogue eſt une eſpéce d'Elégie Paſtorale, la première Idylle de Théocrite, & celle du Cyclope, en ont donné l'idée à Virgile, & même une partie des traits les plus touchans. Théocrite paroît encore plus triſte que Virgile : mais eſt ce à ſon langage qu'il en eſt redevable, ou à lui même?

Vous n'étiez point ſur le Parnaſſe, &c. La raiſon eſt que ſi elles y euſſent été elles y auroient vû Gallus qui étoit un Poëte excellent

Que n'ai-je été Berger ainſi que vous? C'eſt l'éloge de la vie champêtre fait par le ſentiment. Mais je demande pourquoi on a intéreſſé tout l'Univers des Bergers au ſort de Gallus, qui, lui-même n'eſt pas Berger, puiſqu'il regrette de ne l'avoir pas été.

Que les durs glaçons vous reſpectent. Ce ſentiment eſt délicat; quoique Lycoris l'ait trahi, qu'il s'en plaigne vivement, il ſeroit faché qu'elle reſſentît de la douleur.

J'irai, j'irai. Il fait la réſolution d'aller habiter dans les bois, mais cette idée eſt bientôt détruite par une autre idée. Son ame eſt dans un état de maladie, où elle veut tout & ne ſe fixe à rien. Il perd enfin courage & reſte abbatu. Cette peinture eſt vraie.

Nous nous ſommes bornez à ces trois Eglogues de Virgile, parce que nous

avons cru qu'elles suffisoient pour donner une juste idée de toutes les autres. On y voit un naturel assaisonné, une naïveté piquante, des images choisies, des sentimens doux & tendres, des Vers aisez, coulants, harmonieux, mais d'une harmonie semblable au murmure des ruisseaux. Les expressions sont simples, quelquefois riches, toûjours vraies. Il y a cependant quelques endroits, où on voudroit plus d'ordre, plus de clarté, quelquefois même plus de délicatesse & d'assaisonnement. Ce qui n'empêche pas que s'il ne marche point toûjours d'un pas égal avec Théocrite, il ne le suive au moins de fort près.

Après avoir vû tant de Bergers & de troupeaux, on ne sera vraisemblablement pas fâché de voir l'éloge de la vie champêtre de la main du second des Poëtes latins, je veux dire d'Horace. Qu'on fasse attention que ce ne sera ni une Idylle, ni une Eglogue; mais un tableau fait de tête, par un Citoyen dégoûté de la ville, & non par un Berger qui ne connoît que sa grotte & son troupeau; & qu'ainsi on ne doit pas y exiger le *molle* de Virgile (quoiqu'il y en ait une nuance légère;) mais cette nuance vient plustôt des objèts, que du ton naturel que devoit avoir l'Ouvrage dans le genre où il est.

SECONDE EPODE D'HORACE.

Eloge de la vie champêtre.

„ Bienheureux celui, qui loin des af-
„ faires, s'occupe, ainſi que les pre-
„ miers hommes à cultiver le champ de
„ ſes peres, avec ſes bœufs. Libre de
„ toute uſure, il ne connoît ni la trom-
„ pette guerrière qui trouble le ſoldat,
„ ni la mer irritée qui effraie le matelot.
„ Il n'a point à paroître au Barreau, ni
„ à ramper dans les antichambres des
„ Grands.
„ Il ſe plait tantôt à marier une jeune
„ vigne avec de hauts peupliers; tantôt

O D E.

BEatus ille, qui procul negotiis,
Ut priſca gens mortalium,
Paterna rura bobus exercet ſuis,
Solutus omni fœnore:
Neque excitatur claſſico miles truci;
Neque horret iratum mare;
Forumque vitat, & ſuperba civium
Potentiorum limina,
Ergo aut adultâ vitium propagine
Altas maritat populos;

„ à voir errer dans le fond d'une vallée „ les troupeaux qui mugissent. Quel- „ quefois, la serpette à la main, il re- „ tranche les rameaux infructueux pour „ en greffer de plus utiles, ou il presse „ le miel & le fait couler dans des vases „ préparez avec soin, ou il fait tondre „ ses douces brébis.

„ Quand l'Automne éleve dans les jar- „ dins sa tête couronnée de fruits ver- „ meils, qu'il sent de douceur à cueillir „ la poire qu'il a entée de sa propre „ main, ou à détacher un raisin aussi „ beau que la pourpre ! C'est pour vous „ en faire une offrande, Dieu des jar- „ dins, ou à vous Dieu des forêts, qui „ avez gardé ses fruits.

Aut, in reductâ valle, mugientium
Prospectat errantes greges;
Inutilesque falce ramos amputans;
Feliciores inserit:
Aut pressa puris mella condit amphoris;
Ant tondet infirmas oves.
Vel, cùm decorum mitibus pomis caput
Autumnus arvis extulit,
Ut gaudet insitiva decerpens pyra,
Certantem & uvam purpuræ,
Qua muneretur te, Priape, & te, pater
Sylvane, tutor finium ?

„ S'il lui prend envie de s'aſſeoir ſous
„ un chêne antique ou ſur l'herbe épaiſſe,
„ un ruiſſeau coule doucement à côté
„ de lui dans ſes rives profondes; Les
„ oiſeaux ſe plaignent tendrement dans
„ les bois. Une claire fontaine ſemble
„ par ſon murmure appeller le doux
„ ſommeil.
„ Lorſque le puiſſant Jupiter a ramené
„ la triſte ſaiſon des neiges & des fri-
„ mats; il va avec ſes chiens pouſſer un
„ ſanglier dans les toiles qu'il a tendues.
„ Il prend au lacet la grive gourmande,
„ le lievre timide, la grue qui paſſe, &
„ jouit du prix de ſon adreſſe. Peut-on
„ parmi ces amuſemens ne pas oublier
„ les ſoucis cuiſans de l'amour?

Libet jacere modò ſub antiquâ ilice,
Modo in tenaci gramine.
Labuntur altis interim ripis aquæ;
Queruntur in ſylvis aves;
Fonteſque lymphis obſtrepunt manantibus;
Somnos quod invitet leves.
At cùm tonantis annus hybernus Jovis
Imbres, niveſque comparat;
Aut trudit acres hinc & hinc multâ cane
Apros in obſtantes plagas:
Aut amite levi rara tendit retia,

„ Que de ſon côté une femme ver-
„ tueuſe, une femme telle que ces an-
„ ciennes Sabines, ou ces Appuliennes
„ au teint bazanné prenne le ſoin de la
„ maiſon, de ſes enfans chéris ; qu'elle
„ ſe charge de fermer les parcs avec des
„ claies, de traire les brébis ; qu'elle
„ prépare, en attendant ſon époux fa-
„ tigué, de vieux bois pour embraſer le
„ foyer, & lui aprête ces mets qui n'ont
„ rien coûté, & tire de ſon tonneau le
„ vin nouveau ; je ne vois pas qu'alors
„ on puiſſe déſirer les huîtres du lac Lu-

Turdis edacibus dolos,
Pavidumque leporem, & advenam laqueo
gruem,
Jucunda captat præmia.
Quis non malarum, quas amor curas habet,
Hæc inter obliviſcitur ?
Quod ſi pudica mulier in partem juvans
Domum, atque dulces liberos,
(Sabina qualis, aut peruſta ſolibus
Pernicis uxor Appuli)
Sacrum vetuſtis extruat lignis focum,
Laſſi ſub adventum viri,
Claudenſque textis cratibus lætum pecus,
Diſtenta ſiccet ubera ;
Et horna dulci vina promens dolio,

„ crin, ni les turbots, ni les ſargets que „ l'orage jette quelquefois de la mer „ d'Orient dans la nôtre. Je n'envie „ point les poules d'Afrique. Le faiſan „ d'Ionie n'a pas plus d'attrait pour moi, „ que la ſimple olive fraîchement cueil- „ lie, ou l'oſeille des prez, ou la mauve „ ſalutaire; ou quelquefois un agneau „ qui aura été égorgé pour les fêtes du „ dieu Terme, ou quelque chevreau „ ſauvé de la dent du loup.

„ On voit en jouiſſant de ces feſtins „ les brébis raſſaſiées qui ſe preſſent en „ rentrant dans la maiſon. On voit les „ bœufs fatiguez qui traînent languiſſa-

---

Dapes inemptas apparet:
Non me lucrina juverint conchylia,
Magiſve rhombus, aut ſcari,
Si quos Eois intonata fluctibus
Hyems ad hoc vertat mare:
Non Afra avis deſcendat in ventrem meum:
Non attagen Ionicus
Jucundior, quàm lecta de pinguiſſimis
Oliva ramis arborum,
Aut herba lapathi prata amantis, & gravi
Malvæ ſalubres corpori,
Vel agna feſtis cæſa Terminalibus,
Vel hœdus ereptus lupo.

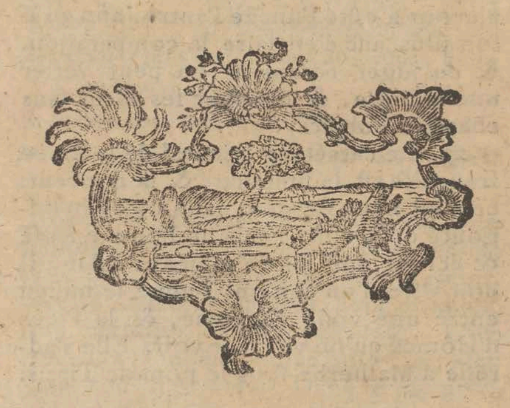
„ ment leur charue renversée, & un „ essain d'esclaves. la richesse de leur „ maître, qui rient à l'entour du foyer. „ Est-il rien de si doux?

„ Après cette belle description, l'usurier „ Alphius avoit pris le parti d'habiter à „ la campagne. Il retira tout son argent „ vers le milieu du mois; mais dès le „ premier jour du mois suivant, il cher- „ choit à le placer de nouveau.

Ou voit que ce n'est point un Berger qui parle; mais un homme, qui las, & dégoûté d'affaires, se livre pour quelques momens aux idées qu'il se fait de la vie champêtre, laquelle il se représente à peuprès comme un beau songe. Sa résolution est prise, il sera campagnard. Mais l'homme s'éveille, & se retrouve usurier comme auparavant.

Has inter epulas, ut juvat pastas oves
Videre properantes domum!
Videre fessos vomerem inversum boves
Collo trahentes languido;
Positosque vernas, ditis examen domûs,
Circum renidentes Lares!
Hæc ubi locutus fœnerator Alphius,
Jam jam futurus rusticus;
Omnem relegit Idibus pecuniam;
Quærit Kalendis ponere.

On pourroit regarder cette Piéce comme la ſatire de quelqu'un qui, ayant fait le projèt d'une retraite champêtre & philoſophique, auroit abandonné ſon deſſein, faute de courage, & par l'aſcendant d'une habitude contraire. Au reſte, ſi ce n'eſt pas une ſatire de quelque particulier, ç'en eſt une du genre humain, qui malgré ſes projèts de réforme, ſe retrouve toûjours à-peu-près le même: *Simia ſemper ſimia.*



CHAPITRE V.

Où on examine quelques Piéces Françoises.

NOus avons terminé le Chapitre précedent par un tableau de la vie rustique fait de la main d'Horace: nous commencerons celui-ci par un tableau pareil, de la main de Racan. Nous les plaçons à côté l'un de l'autre, afin qu'il soit plus aisé d'en faire la comparaison, & de juger comment on peut varier une matière, & changer les faces sans changer l'objèt.

23. Le caractère général de la Piéce françoise est la simplicité & la douceur: ce n'est ni un Berger, ni un Citoyen dégoûté de la ville, mais un homme sensé & délicat, qui fait le tableau. Ainsi il doit être d'un ton qui tienne le milieu entre une vraie Eglogue, & la Piéce d'Horace qu'on vient de voir. Elle s'adresse à Malherbe sous le nom de Tircis.

STANCES.

Tircis, il faut penser à faire la retraite:
La course de nos jours est plus qu'à demi faite:
L'âge insensiblement nous conduit à la mort.

Nous avons assez vû sur la mer de ce monde
Errer au gré des vents notre nef vagabonde:
Il est tems de jouir des délices du port.

Les trois premiers Vers de cette première stance sont simples & coulants, sans figures marquées. Les trois autres sont habillez d'une allégorie noble & majestueuse. La chûte est douce.

Le bien de la fortune est un bien périssable:
Quand on bâtit sur elle on bâtit sur le sable:
Plus on est élevé plus on court de dangers:
Les grands pins sont en but aux coups de la
tempête,
Et la rage des vents brise plustôt le faîte
Des palais de nos Rois, que le toit des Bergers.

Celle ci commence par une maxime philosophique. Les mots *bien*, *bâtit*, *plus*, qui sont répétez dans les premier, second & troisiéme vers, leur donnent une certaine aisance pastorale. C'est toûjours la même pensée qui est répétée dans tous ces vers. Dans le premier, elle est exprimée naturellement; dans le second, elle l'est avec une métaphore qui n'en change que la couleur; dans le troisiéme, elle reparoît encore, mais avec une addition qui la déguise; &

dans les trois derniers elle ſe retrouve encore : mais elle eſt enveloppée dans deux allégories majeſtueuſes qui ſe ſuccédent. Cette abondance eſt ce qu'on appelle en terme d'art, *amplification*. Nous allons nous arrêter un moment pour expliquer ce que c'eſt.

Il y a cette différence entre le Logicien, & l'Orateur ou le Poëte, que le premier ne parlant que pour inſtruire l'eſprit, peut ſe contenter de propoſer ſimplement ce qu'il veut faire entendre; & s'il le fait avec clarté & préciſion, une ſeule fois, c'eſt aſſez. Au lieu que l'Orateur ou le Poëte, ayant non ſeulement à éclairer l'eſprit, mais encore à toucher, à émouvoir, à forcer le cœur, il ne lui ſuffit pas de propoſer une fois les choſes ; il a beſoin d'*appuyer*, c'eſt-à-dire, de reſter longtems ſur le même objet, d'en frapper l'eſprit à pluſieurs repriſes, de repaſſer pluſieurs fois dans les mêmes traits pour faire l'impreſſion profonde. Et pour y réuſſir, ſans cauſer le dégoût, il habille différemment l'objet, & le repréſente pluſieurs fois avec des décorations ſi différentes. que l'ame occupée par cette ſorte de preſtige prend avec plaiſir les impreſſions redoublées du même objet. L'ame en pareil cas eſt comme un fer qu'il faut rompre : un coup ne ſuffit pas, il faut le répéter juſqu'à ce qu'elle céde à l'effort. C'eſt

ainſi

ainſi que Rouſſeau amplifie dans ſon Ode à la Fortune, cette penſée. *Serons-nous toûjours la dupe de la fortune?*

Fortune, dont la main couronne,
Les forfaits les plus innoñis,
Du faux éclat qui t'environne
Serons-nous toûjours éblouis ?

Premiére maniére :

Juſques à quand, trompeuſe Idole,
D'un culte honteux & frivole
Honorerons-nous tes autels ?

Seconde maniére :

Verra-t-on toûjours tes caprices
Conſacrez par les ſacrifices
Et par l'hommage des mortels?

Troiſiéme maniére.

Voilà l'amplification, cette partie de l'éloquence que Ciceron appelle *copia*: cette abondance vigoureuſe qui fait que le diſcours, plein de verve, roule à grands flots & emporte tout avec lui. Revenons à Racan.

O bien heureux celui qui peut de ſa mémoire
Effacer pour jamais ce vain eſpoir de gloire

Dont l'inutile ſoin traverſe nos plaiſirs !]
Et qui, loin retiré de la foule importune,
Vivant dans ſa maiſon content de ſa fortune,
A ſelon ſon pouvoir meſuré ſes deſirs !

Il laboure le champ que labouroit ſon pere:
Il ne s'informe point de ce qu'on délibere
Dans ces graves conſeils d'affaires accablez:
Il voit ſans intérêt la mer groſſe d'orages,
Et n'obſerve des vents les ſiniſtres préſages
Que pour le ſoin qu'il a du ſalut de ſes bleds.

Ces deux Stances ſont moins riches que les autres. Rien ne paroît y être pour le beſoin du vers: les penſées ſemblent ſe produire les unes les autres, & ſe pouſſer doucement pour arriver à un repos commun.

Roy de ſes paſſions il a ce qu'il déſire,
Son fertile domaine eſt ſon petit Empire.
Sa cabane eſt ſon Louvre & ſon Fontainebleau.
Ses champs & ſes jardins ſont autant de Provinces;
Et ſans porter envie à la pompe des Princes,
Il eſt content chez lui de les voir en tableau.

Celle-ci eſt de la plus grande beauté. Combien de choſes le Poëte a ſçû tirer du ſeul mot de *roy!* C'eſt de là que ſont ſortis les mots de *domaine*, d'*empire*, de

louvre, de *provinces*, &c. Ce qui fait le brillant de cette Stance eſt l'antithèſe: ce qui en fait le beau eſt la vérité & le ſentiment. *Louvre & Fontainebleau* qui ſont comme les épitétes de *cabanes*, préſentent du riant. Après les deux Stances précédentes qui étoient d'un ton ſimple, il falloit, pour varier, que la ſuivante eût plus d'élévation & de piquant. Le Poëte l'a fait; mais de maniére que les plus grandes choſes y ſont réduites à une certaine ſimplicité par celles auxquelles elles ſe trouvent liées.

Il voit de toutes parts combler d'heur ſa famille;
La javelle à plein poingt tomber ſous la faucille,
Le vandangeur plier ſous le faix des panniers:
Il ſemble qu'à l'envi les fertiles montagnes,
Les humides vallons, & les graſſes campagnes
S'efforcent à remplir ſa cave & ſes greniers.

L'abondance eſt très-bien exprimée dans ces vers. *La javelle & le vendangeur*; le ſingulier eſt ici plus poëtique que le plurier. Les *fertiles* montagnes, les *humides* vallons, les *graſſes* campagnes. Il falloit trois épitétes, ou il n'en falloit point; autrement il y auroit eu défaut de ſimetrie & de rondeur.

Il ſuit aucunes fois un cerf par les foulées,
Dans ces vieilles forêts du peuple reculées,
Et qui même du jour ignorent le flambeau.
Aucunes fois des chiens il ſuit les voix confuſes,
Et voit enfin le liévre après toutes ſes ruſes
Du lieu de ſa retraite en faire ſon tombeau.

Dans la ſixiéme ſtance il avoit préſenté les richeſſes de la campagne; dans celle-ci il en parcourt les amuſemens, la chaſſe, la promenade, &c.

Il ſoupire en repos l'ennui de ſa vieilleſſe
Dans ce même foyer où ſa tendre jeuneſſe
A vû dans le berceau ſes bras emmaillotez.
Il tient par les moiſſons regiſtre des années:
Et voit de tems en tems leurs courſes enchainées
Faire avec lui vieillir les bois qu'il a plantez.

Il ſoupire en repos, le terme *ſoupirer* eſt riche & doux. Le foyer où il a été emmailloté dans ſon enfance rappelle un ſouvenir champêtre, l'image eſt d'aprés nature. On verra tout le reſte de cette Piéce ſe ſoûtenir ſur le même ton d'aiſance & de ſimplicité; même douceur dans les chûtes qui ſont ménagées ſans affectation; à l'exception cependant d'une ſeule, qu'on reconnoîtra aiſément,

parce que le besoin du Poëte y paroît, & que n'ayant point eu assez d'espace pour y enchasser une pensée nouvelle, il a été obligé d'étendre celle du cinquiéme vers, pour l'amener jusqu'au bout du sixiéme.

Il ne va point fouiller aux terres inconnues,
A la merci des vents & des ondes chenues,
Ce que Nature avare a caché de tresors.
Il ne recherche point, pour honorer sa vie,
De plus illustre mort, ni plus digne d'envie,
Que de mourir au lit où ses peres sont morts.

S'il ne possede point ces maisons magnifiques,
Ces tours, ces chapiteaux, ces superbes portiques,
Où la magnificence étale ses attraits;
Il jouit des beautez qu'ont les saisons nouvelles,
Il voit de la verdure & des fleurs naturelles,
Qu'en ces riches lambris on ne voit qu'en portraits.

Crois-moi, retirons-nous hors de la multitude,
Et vivons désormais loin de la servitude,
De ces palais dorez où tout le monde accourt.
Sous un chêne élevé les arbrisseaux s'ennuyent,

Et devant le ſoleil tous les aſtres s'enſuient,
De peur d'être obligez de lui faire la cour.

Agréables déſerts, ſejour de l'innocence,
Où loin des vanitez, de la magnificence,
Commence mon repos & finit mon tourment,
Vallons, fleuves, rochers, aimable ſolitude,
Si vous fûtes témoins de mon inquiétude,
Soyez le déſormais de mon contentement.

24. Si on ſe donne le plaiſir de relire la Piéce toute entiére, on verra avec quel art le Poëte eſt entré en matiére, & comment il conduit l'eſprit de ſon Lecteur d'objet en objet par des liaiſons imperceptibles. Il propoſe à ſon ami de ſe retirer du monde, à cauſe des dangers de la fortune; il lui peint les occupations innocentes, & les amuſemens de la vie champêtre, le ſilence des paſſions, & le repos qui le ſuit. Quand au ſtyle, il a par-tout le même ton, c'eſt le ſentiment qui paroît guider ſa plume; il eſt plus périodique que coupé; la raiſon en eſt, que c'eſt le ſentiment qui eſt l'ame de toute la Piéce, & un ſentiment doux & paiſible. Le ſtyle coupé a ordinairement ſa place dans les narrations, ou dans l'argumentation. Dans les autres cas on doit revenir au périodique, d'autant plus qu'il a plus de décence, plus d'harmonie; qu'il eſt plus conforme au

besoin de l'esprit humain, qui veut être mené d'une idée à une autre; & que d'ailleurs il se prête mieux à la prononciation, parce qu'on y place les repos selon le besoin de respirer.

L'Ouvrage de Racan paroît plus philosophique que celui d'Horace. L'Auteur françois paroît un sage, & le Latin un Poëte. Nous laissons à d'autres à les juger; ce sera assez pour nous de leur en avoir fait naître l'idée, & d'avoir présenté les Piéces.

CHANSON DE BERGERS,

A la louange de la Reine, Mere du Roy Louis XIII.

25. Paissez, cheres brebis, jouissez de la joye
Que le ciel nous envoye.
A la fin sa clémence a pitié de nos pleurs,
Allez dans la campagne, allez dans la prairie,
N'épargnez point les fleurs.
Il en revient assez sous les pas de Marie.

Par elle renaîtra la saison désirée
De Saturne & de Rhée,
Où le bonheur rendoit tous nos desirs contens,
Et par elle on verra reluire en ce rivage
Un éternel printems,
Tel que nous le voyons paroître en son visage.

Nous ne reverrons plus no s campagnes défertes,
Au lieu d'épics couvertes
De tant de bataillons l'un à l'autre oppofez.
L'innocence & la paix régneront fur la terre,
Et les Dieux appaifez,
Oublieront pour jamais l'ufage du tonnerre.

La Nymphe de la Seine inceffamment révère
Cette grande Bergère
Qui chaffe de fes bords tout fujet de fouci,
Et pour jouir long-tems de l'heureufe fortune
Que l'on poffede ici,
Porte plus lentement fon tribut à Neptune.

Paiffez donc, mes brebis, prenez part aux délices
Dont les deftins propices
Par un fi beau remede ont guéri nos douleurs:
Allez dans la campagne, allez dans la prairie,
N'épargnez point les fleurs,
Il en revient affez fous les pas de Marie.

26. Toute cette Piéce eft d'une douceur admirable; elle eft dans le ton lyrique, on fent bien qu'elle fe préteroit aifement au chant. Il y a des idées très-nobles, mais qui font employées fi naturellement que les Bergers qui chan-

tent, ſemblent les avoir trouvées dans le ſujet, plûtôt que cherchées dans leurs têtes. Il y a ce vers :

Tel que nous le voyons paroître en ſon viſage,

qui paroît d'abord iſolé & hors de place; mais quand on conſulte le goût, on y trouve une grace particuliére. C'eſt une de ces fineſſes que l'art employe pour paroître plus naturel. Cette penſée eſt venue après coup: & on l'a jettée ſur les autres penſées, parce qu'on n'a point voulu la perdre. Les Bergers ne ſont point ſi compaſſez dans l'arrangement de leurs idées, celle ci leur eſt venue à propos de printems, ils l'ont laiſſée où elle s'étoit montrée. Il y en a de cette ſorte dans la Fontaine un très grand nombre.

On a ſenti la beauté de l'expreſſion, *oublier l'uſage du tonnere*, auſſi bien que celle de la fiction qui anime la Seine, & lui fait quitter à regret les environs de Paris. Racan aimoit cette idée qui eſt très-gracieuſe; il l'a employée encore deux fois dans d'autres Ouvrages:

La Nymphe de la Marne & le Dieu de la
Seine,
Qui pour leur mariage ont choiſi cette plaine,

Nous témoignent aſſez par leurs tours & re-
    tours
Le déplaiſir qu'ils ont d'en éloigner leur cours.

On ſçait de quelle manière le célebre Santeuil a rendu cette penſée en latin:

Sequana cùm primùm Reginæ allabitur Urbi,
Tardat præcipites ambitioſus aquas.
Captus amore loci curſum obliviſcitur, anceps
Quo fluat, & dulces nectit in Urbe moras.

Nous ajoûterons le reſte de l'Inſcription qui eſt une ſuite de cette premiére penſée:

Hinc varios implens fluctu ſubeunte canales,
Fons fieri gaudet, qui modò flumen erat.

Nous ne parlerons point des Bergeries de Racan; parce que c'eſt une Piéce de Théâtre, & que les morceaux qu'on pourroit en détacher perdroient une grande partie de leurs beautez, qui conſiſtent dans les ſituations & les rapports.

EGLOGUE DE SEGRAIS.

27. Perſonne en France n'a eu le goût & le génie de l'Eglogue comme M. de Segrais.

Que Segrais dans l'Eglogue enchante les
    forêts.

C'eſt Deſpréaux qui parle ainſi, dans un Ouvrage où il s'agit de propoſer des modéles. Mr de Fontenelle, s'il eſt permis de citer ſon autorité en pareil cas, lui donne le premier rang. Voici quelques morceaux de ſa premiere Eglogue.

Tircis étois touché des attraits de Climène
Sans que d'aucun eſpoir il pût flatter ſa peine:
Ce Berger accablé de ſon mortel ennui
Ne ſe plaiſoit qu'aux lieux auſſi triſtes que lui.
Errant à la merci de ſes inquiétudes
Sa douleur l'entraînoit aux noires ſolitudes;
Et des tendres accens de ſa mourante voix
Il faiſoit retentir les rochers & les bois.
Climène, diſoit-il, ô trop belle Climène,
Vous ſurpaſſez autant les Nymphes de la Seine,
Que ces chênes hautains & ſi verds & ſi beaux
Des humides marais ſurpaſſent les roſeaux.
Votre divin eſprit, votre beauté divine
Du plus pur ſang des Dieux marquent votre origine,
Le Soleil qui voit tout & qui nous fait tout voir
N'eut jamais tant que vous d'éclat ni de pouvoir.
Où vous portez vos yeux les forêts reverdiſſent,
Où vous diſparoiſſez, toutes choſes languiſſent.

Les fleurs ne peuvent naître ailleurs que ſous
vos pas . . .
Je ne m'en dedis point, je n'aimerai que vous.
Mais Iris m'aſſuroit d'un empire plus doux.
Et je me ſens ſi las de votre tyrannie ,
Que j'ai preſque regrèt à la fiere Uranie.
J'ai regrèt à Philis , encor qu'elle aime mieux
L'indiſcret Alidor, la honte de ces lieux ,
Qu'elle ſoit mille fois plus changeante que
l'onde ,
Qu'elle ſoit brune encore & que vous ſoyez
blonde.
Pan a ſoin des brebis, Pan a ſoin des Paſteurs,
Et Pan me peut vanger de toutes vos rigueurs.
Il aime, je le ſais, il aime ma muſette :
De mes ruſtiques airs aucun il ne rejette.
Et la chaſte Pallas , race du Roy des Dieux:
A trouvé quelquefois mon chant mélodieux...
Sous ces feuillages verds venez, venez m'en-
tendre ;
Si ma chanſon vous plaît, je vous la veux
apprendre.
Que n'eût point fait Iris pour en apprendre
autant ,
Iris que j'abandonne, Iris qui m'aimoit tant !
Si vous vouliez venir, ô miracle des Belles,
Je vous enſeign erois un nid de tourterelles,

Je veux vous les donner pour gage de ma foi,
Car on dit qu'elles ſont fidelles comme moi.
Climêne, il ne faut point mépriſer nos bocages;
Les Dieux ont autrefois aimé nos pâturages,
Et leurs divines mains aux rivages des eaux
Ont porté la houlette & conduit les troupeaux.
L'aimable Déité, qu'on adore en Cythere,
Du Berger Adonis ſe faiſoit la Bergere,
Helene aima Paris & Paris fut Berger.

On peut juger par ces morceaux du vrai goût de la Bergerie. Tout y eſt ſimple, aiſé & doux. Le Berger ſe plaint: il ne ſe fatigue point pour tourner ce qu'il a à dire, c'eſt le cœur ſeul qui parle en lui, l'eſprit ne fait que le ſuivre.

La troiſiéme Eglogue du même Auteur eſt encore d'une grande beauté. On y voit le beau vrai, qui conſiſte dans le choix délicat des choſes, & dans leur accord avec l'expreſſion. C'eſt un Berger qui va trouver ſa Bergere, & qui s'en entretient tout ſeul.

AMIRE.

28. Tandis que je vais voir mon adorable Amire,
Garde bien mes troupeaux, mon fidéle Tityre.

L'aſtre heureux & brillant de la Mere d'A-
mour,
De l'aurore vermeille annonce le retour,
Il eſt tems de partir. Adieu, mon cher Tityre:
Garde bien mes troupeaux, je vole vers Amire.
Soit quand je reviendrai le ciel en courroux,
S'il me donne en allant un tems ſerain & doux.
Pourvû qu'enfin j'arrive, & qu'au moins je la
voye,
Que je meure auſſitôt, je mourrai plein de
joye.
Que fait-elle à préſent? de quoi s'entre-
tient t'elle?
Où dois-je en arrivant rencontrer cette Belle?
Sera-ce ſous ces Pins aux rameaux toûjours
verds,
Où j'ai gravé nos noms en cent chiffres divers?
Sera-ce aux bords fleuris de la claire fontaine
Où je lui découvris mon amoureuſe peine?...
Enfant maître des Dieux, qui d'une aîle légère
Tant de fois en un jour voles vers ma Bergere,
Dis-lui combien loin d'elle on ſouffre de tour-
ment.
Vas, dis-lui mon retour, puis reviens promp-
tement,
(Si pourtant on le peut quand on s'éloigne
d'elle)

M'apprendre comme elle a reçu cette nouvelle.

O Dieux! que de plaifir, fi quand j'arriverai
Elle me voit plûtôt que je ne la verrai.
Et du haut du côteau qui découvre ma route
En s'écriant: C'eft lui, c'eft lui-même, fans doute:
Pour defcendre en la rive elle ne fait qu'un pas,
Vient jufqu'à moi peut-être & me tendant les bras?...
Inutiles penfées! ou peut-être menfonges?
Un amant fans dormir fe forge bien des fonges.
Que loin de fa Bergere on fent durer les jours,
Et qu'auprès d'elle auffi les plus longs femblent courts?
Affis tous deux à l'ombre, au pied de ce grand hêtre,
Où par fon jugement ma mufette champêtre
Sur nos jeunes Bergers la guirlande gagna,
Lorfqu'un fi grand dépit Alcandre en témoigna,
Chante, me dira-t-elle, & ne ceffe de dire
La chanfon que tu fis pour ta fidele Amire.
Ton chant me charme plus que celui des oifeaux:

J'aime moins que ta voix le doux bruit des
ruiſſeauz.

O les diſcours charmans! ô les divines choſes,
Qu'un jour diſoit Amire en la ſaiſon des roſes!
Doux Zéphirs qui régniez alors en ces beaux
lieux,
N'en portâtes-vous rien aux oreilles des
Dieux!

Nous n'entrerons point dans le détail des beautez de ces Piéces: comme elles ſont dans notre langue, il eſt très-aiſé de les ſentir, ſur-tout après ce que nous avons dit juſqu'ici: nous en uſerons de même à l'égard des Idylles de Madame Deshoulieres, dont nous allons citer des morceaux.

Morceaux choiſis de Madame Deshoulieres.

29. Racan paroît ſur-tout reſſembler à Virgile, Segrais à Théocrite: mais Madame Deshoulieres ſemble tenir principalement de Moſchus. Chez elle ce ſont des allégories, des peintures, douces & délicates, où le ſentiment eſt accompagné de toutes les graces de l'eſprit.

CELI-

CELIMENE.

30. Cette Eglogue peint les inquiétudes d'une Bergere sur l'infidélité de son Berger:

Assise au bord de la Seine
Sur le penchant d'un côteau
La Bergere Celimene
Laisse paître son troupeau.

Il descend dans la prairie
Sans qu'elle daigne songer
Que le loup pourra manger
Sa brebis la plus cherie.

Le souvenir d'un Berger
Que la fortune cruelle
Force à vivre éloigné d'elle
Dans un climat étranger,
Cause la douleur mortelle
Qui lui fait tout négliger...

Tantôt mélant sur le sable
Le nom d'Achante & le sien,
Elle trouve insupportable
Qu'un Zéphir impitoyable
En passant n'en laisse rien.

Quelle cruelle avanture,

Dit-elle avec un ſoupir,
Si ce que fait le Zéphir
M'eſt un veritable augure
Que de ſi tendres amours
Ne dureront pas toûjours!

Je briſerois la muzette
Que me laiſſa l'impoſteur,
Et du fer de ma houlette
Je me percerois le cœur.

A ces mots elle repaſſe
Dans ſon eſprit allarmé
L'air, les traits, l'eſprit, la grace,
De ce Berger trop aimé.
Les oiſeaux de ce bocage
Se taiſent pour écouter
Ce qu'ils entendent chanter
Du beau Berger qui l'engage:
Ils voudroient le répeter,
Mais leur plus tendre ramage
Ne la ſauroit imiter.

Cette Eglogue eſt très-belle: un trait ſingulier, c'eſt qu'à propos d'un ſouffle qui fait lever la pouſſière, la Bergere entre preſque en fureur, elle parle de ſe percer le cœur: ce qui peint bien ſa ſituation. Elle *laiſſe* paître ſon troupeau, elle *néglige* tout. Qu'on remarque en-

core les chûtes: elles sont aussi négligées que si elles etoient l'ouvrage même de la Bergere. On verra ce même ton de négligence dans l'Eglogue suivante, où une Bergere désolée de la perte d'un vrai ami, se plaint de son sort.

IRIS.

31. Errez, mes chers moutons, errez à l'avanture:
J'ai perdu mon Berger, ma houlette, mon chien.
S'il plaît aux Dieux, je n'aimerai plus rien
Qui soit sujèt aux loix de la nature.
Mon cœur toûjours brisé par de cruels ennuis
Ne cherche plus que la retraite
Paissez mes chers moutons, sans chien & sans houlette;
Je ne puis vous garder dans l'état oú je suis.

Partez, laissez moi seule, innocens animaux
Méler encor mes pleurs à l'onde fugitive;
Non, n'attendez plus rien de ma raison captive,
Elle succombe enfin sous le poids de mes maux.

Ne vous reposez plus sur l'amitié sincere
Qu'ont toûjours eu pour moi les Bergers d'alentour;

Je n'éprouve que trop qu'ils ont perdu le jour,
Qu'il en est peu d'un pareil caractère.

J'entends vos bêlemens, ils ne sont que
trop doux !
Que je vous plains, que je vous aime!
Mais quand je ne puis rien dans mes maux
pour moi-même,
Hélas ! que pourrai-je pour vous?
Puissiez-vous, chers moutons, dans de gras
pâturages
Vivre dans une heureuse & douce oisiveté.
Puisse Pan, attentif à votre sûreté
Vous garantir des maux, des loups & des
orages !
Ainsi l'aimable Iris sur les bords d'un ruisseau
Livrée à sa douleur mortelle,
Eloignoit à regret pour jamais d'auprès d'elle
Son triste & fidèle troupeau.

Vers Allégoriques.

32. Dans cette allégorie la Bergere représente Madame Deshoulieres elle-même, & les brebis ses enfans. C'est toûjours la douleur & la tendresse qui donnent le ton.

Dans ces prés fleuris
Qu'arrose la Seine,

Cherchez qui vous mene,
Mes cheres brébis.
J'ai fait pour vous rendre
Le deſtin plus doux
Ce qu'on peut attendre
D'une amitié tendre;
Mais ſon long courroux
Détruit, empoiſonne
Tous mes ſoins pour vous,
Et vous abandonne
Aux fureurs des loups.
Seriez-vous leur proie,
Aimable troupeau?
Vous de ce hameau
L'honneur & la joie;
Vous qui gras & beau
Me donniez ſans ceſſe
Sur l'herbette épaiſſe
Un plaiſir nouveau.
Que je vous regrette:
Mais il faut ceder:
Sans chien, ſans houletse,
Puis-je vous garder?
L'injuſte fortune
Me les a ravis:
Envain j'importune
Le ciel par mes cris,

Il rit de mes craintes;
Et ſourd à mes plaintes,
Houlette ni chien
Il ne me rend rien.
Puiſſiez-vous contentes
Et ſans mon ſecours
Paſſer d'heureux jours,
Brébis innocentes,
Brébis mes amours.
Que Pan vous défende
Hélas! il le ſait,
Je ne lui demande
Que ce ſeul bien-fait:
Oui, brébis cheries.
Qu'avec tant de ſoin
J'ai toûjours nourries:
Je prends à témoin
Ces bois, ces prairies,
Que ſi les faveurs
Du Dieu des Paſteurs
Vous gardent d'outrages,
Et vous font avoir
Du matin au ſoir
De gras pâturages;
J'en conſerverai
Tant que je vivrai
La douce mémoire

Et que mes chanſons
En mille façons
Porteront ſa gloire
Du rivage heureux,
Ou vif & pompeux
L'aſtre qui meſure
Les nuits & les jours
Commençant ſon cours
Rend à la nature
Toute ſa parure,
Juſqu'en ces climats,
Où ſans doute las
D'éclairer le monde
Il va chez Thetis
Ralumer dans l'onde
Ses feux amortis.

Il faut bien ſe garder en récitant ces petits vers de s'arrêter à la rime, il faudroit haleter pluſtôt que reſpirer ; la bonne maniere eſt de ne s'arrêter qu'où le ſens l'exige.

33. Madame Deshoulieres a fait des Idylles ſur les Moutons, ſur les Oiſeaux, ſur les Ruiſſeaux, &c. Ces Piéces ont fait beaucoup d'honneur à la delicateſſe de ſon goût. L'objèt qu'elle s'y propoſe eſt de montrer que les animaux & même les choſes inanimées ont un ſort digne d'être envié par les hommes,

ceux-ci n'ayant qu'nne raiſon *toûjours impuiſſante & ſevere, qui s'oppoſe à tout & ne ſurmonte rien, qu'un peu de vin trouble, qu'un enfant ſéduit. Ne vaudroit il pas mieux*, dit-elle en parlant aux Moutons:

Ne vaudroit-il pas mieux vivre comme
Vous faites
Dans une douce oiſiveté?
Ne vaudroit-il pas mieux être comme
vous êtes
Dans une heureuſe obſcurité,
Que d'avoir ſans tranquillité
Des richeſſes, de la naiſſance,
De l'eſprit, de la beauté,
Ces prétendus tréſors dont on fait vanité
Valent moins que votre indolence...
PaiſſezMoutons, paiſſez ſans régle & ſans
ſcience,
Malgré la trompeuſe apparence
Vous êtes plus heureux & plus ſages que
nous.

On ne peut rien voir de plus délicat, de plus doux, de mieux tourné que ce morceau. Malheureuſement pour Madame Deshoulieres cette doctrine eſt propre à amollir les mœurs & à les tourner à une ſorte d'Epicuriſme

entièrement opposé, je ne dis pas seulement à la morale Chrétienne, mais à cette vigueur d'ame, à cette force mâle, qui est le fonds de la vraie probité. Et si nous mettons ici l'Idylle du Ruisseau, c'est parce que cet esprit de molesse y domine moins: & que d'ailleurs, il contient la censure de plusieurs vices, & par conséquent des leçons de vertus.

Le Ruisseau.

34. Ruisseau nous paroissons avoir un même
fort,
D'un cours précipité nous allons l'un & l'autre,
Vous à la mer, nous à la mort.

Cette chute est heureuse.

Mais hélas! que d'ailleurs je vois peu de rapport,
Entre votre course & la nôtre.
Vous vous abandonnez sans remords sans terreur
A votre pente naturelle,
Point de loi parmi vous ne la rend criminelle.

Ce n'est point la loi qui nous a rendu criminels, mais notre crime qui a occasionné la loi. Ainsi il y a du faux dans cette pensée.

La vieilleſſe chez vous n'a rien qui faſſe hor-
reur,
Près de la fin de votre courſe
Vous êtes plus fort & plus beau
Que vous n'êtes à votre ſource.
Vous retrouvez toûjours quelqu'agrément nouveau.
Si de ces paiſibles bocages
La fraîcheur de vos eaux augmente les appas,
Votre bien-fait ne ſe perd pas :
Par de délicieux ombrages
Ils embeliſſent vos rivages.
Sur un ſable brillant entre des prez fleuris
Coule votre onde toûjours pure,
Mille & mille poiſſons dans votre ſein nourris,
Ne vous attirent point de chagrins, de mépris:
Avec tant de bonheur, d'où vient votre murmure ?
Hélas ! votre ſort eſt ſi doux,
Taiſez-vous, Ruiſſeau, c'eſt à nous
A nous plaindre de la nature.

Que cela eſt beau. Quelle douceur d'harmonie! quelle heureuſe tranſition pour venir à ce qui ſuit:

De tant de paſſions que nourrit notre cœur,
Apprenez qu'il n'en eſt pas une

Qui ne traîne après ſoy le trouble & la dou-
leur,
Le repentir ou l'infortune...

Après avoir montré les maux qui marchent à la ſuite des paſſions, elle revient au Ruiſſeau, elle peint ſa conſtance & ſa fidélité :

Ruiſſeau, que vous êtes heureux !
Il n'eſt point parmi vous de ruiſſeaux infidèles.
Lorſque les ordres abſolus
De l'Etre indépendant qui gouverne le monde
Font qu'un autre Ruiſſeau ſe mêle avec votre
onde,
Quand vous êtes unis vous ne vous quittez
plus, . . .
De toutes ſortes d'unions
Que notre vie eſt éloignée !
De trahiſons, d'horreurs, & de diſſenſions
Elle eſt toûjours accompagnée.
Qu'avez-vous mérité, Ruiſſeau tranquille &
doux,
Pour être mieux traité que nous ?
Qu'on ne me vante point ces biens imagi-
naires,
Ces prérogatives, ces droits,
Qu'invente notre orgueil pour maſquer nos
miſères.

C'eſt lui ſeul qui nous dit que par un juſte choix
Le Ciel mit, en formant les hommes,
Les autres Etres ſous leurs loix,
A ne nous point flatter, nous ſommes
Leurs tyrans pluſtôt que leurs rois.
Pourquoi vous mettre à la torture ?
Pourquoi vous renfermer dans cent canaux divers ?
Et pourquoi renverſer l'ordre de la nature
En vous forçant à jaillir dans les airs?
Si tout doit obéir à nos ordres ſuprêmes,
Si tout eſt fait pour nous, s'il ne faut que vouloir,
Que n'employons-nous mieux ce ſouverain pouvoir,
Que ne régnons-nous ſur nous-mêmes?...
Hélas! on n'a plus rien à craindre,
Les vices n'ont plus de cenſeurs,
Le monde n'eſt rempli que de lâches flatteurs;
Savoir vivre, c'eſt ſavoir feindre.
Ruiſſeau ce n'eſt plus que chez vous
Qu'on trouve encor de la franchiſe;
On y voit la laideur ou la beauté qu'en nous
La bizarre nature a miſe;
Aucun défaut ne s'y déguiſe.
Aux Rois comme aux Bergers vous les reprochez tous.
Auſſi ne conſulte-t-on guere

De vos tranquilles eaux le fidéle criſtal;
On évite de même un ami trop ſincere,
Ce déplorable goût eſt le goût général.
Les leçons font rougir, perſonne ne les ſouffre:
Le fourbe veut paroître homme de probité.
Enfin dans cet horrible gouffre
De miſere & de vanité,
Je me perds; & plus j'enviſage
La foibleſſe de l'homme & ſa malignité,
Et moins de la Divinité,
En lui je reconnois l'image.

Madame Deshoulieres finit en diſant au Ruiſſeau de fuir vers la mer, tandis que nous courons vers la mort, C'eſt la même penſée qui eſt déja au commencement de la Piéce.

FIN.



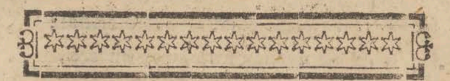


TABLE DES MATIERES.

NOTIONS PRELIMINAIRES

Sur la Versification.

Régles abrégées de la Verſification Françoiſe.

De la Rime.

De la Structure des Vers.

De l'arrangement des Vers entre-eux.

CHAPITRE PREMIER.

Sur la Nature & les Régles de l'Eglogue.

CHAPITRE II.

Hiftoire abrégée de la Poëfie Paftorale.

CHAPITRE III.

Où on examine quelques Pièces de Théocrite, de Mofchus, de Bion.

CHAPITRE IV.

Où on examine quelques Eglogues de Virgile.

CHAPITRE V.

Où on examine quelques Pièces Françoises.

Fin de la Table.





II




Biblioteka Jagiellońska
stdr0026302

